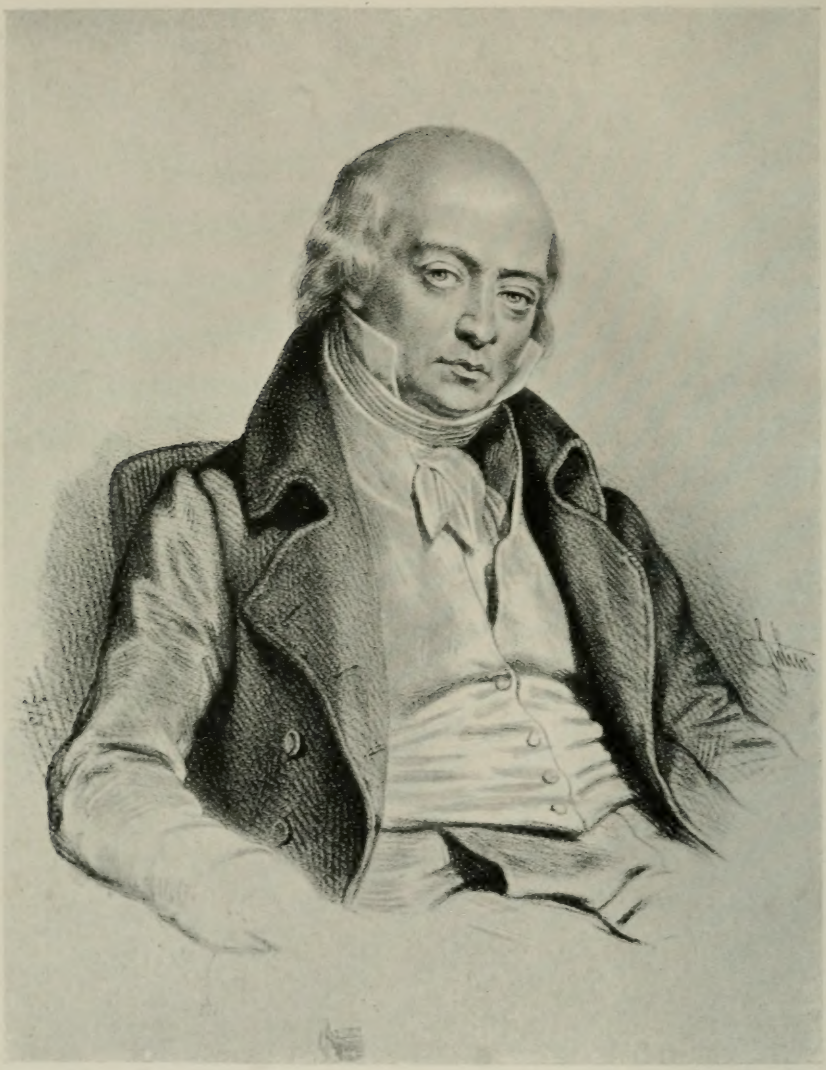
CHANSONS CHOISIES

BÉRANGER

PQ
2195
.A17
1908
SMRS



OXFORD HIGHER FRENCH SERIES
EDITED BY LEON DELBOS, M.A.

CHANSONS CHOISIES

DE

BÉRANGER

EDITED BY

JEAN EDMOND MANSION, B.-ès-L.
HEAD MODERN LANGUAGE MASTER, ROYAL BELFAST ACADEMICAL INSTITUTION
EXAMINER IN MODERN LANGUAGES TO THE UNIVERSITY OF ABERDEEN

OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS
1908

HENRY FROWDE, M.A.
PUBLISHER TO THE UNIVERSITY OF OXFORD
LONDON, EDINBURGH
NEW YORK AND TORONTO

(607·1)

INTRODUCTION

I. VIE DE BÉRANGER

§ 1. *Premières années.*—Le 14 juillet 1789, pendant que le peuple de Paris enfonçait les portes de la Bastille, et remportait contre ce symbole d'une oppression séculaire 'le premier triomphe d'une liberté orageuse,' les enfants d'un petit pensionnat du faubourg Saint-Antoine, situé rue des Boulets, no. 9, suivaient, des toits où ils étaient grimpés, toutes les péripéties d'une journée si émouvante. Il y avait là, paraît-il, le petit-fils de Favart, fondateur de l'Opéra-Comique, et les fils de Grammont, acteur au Théâtre-Français, dont l'aîné fut guillotiné quatre ans plus tard par le Comité de Salut public, pour atrocités commises dans les départements de l'ouest; il y avait enfin un enfant de huit ans auquel les évènements de cette journée du 14 juillet inspirèrent pour toute la vie un amour de la liberté et un enthousiasme pour l'œuvre de la Révolution qui devaient faire de lui, vingt-cinq ans plus tard, l'ennemi acharné de la monarchie restaurée et un adversaire redoutable de tout esprit de réaction : il s'appelait Jean-Pierre de Béranger, et, par une ironie qui vaut la peine d'être notée, ce pur type du petit bourgeois sorti du peuple ne crut pas pouvoir renoncer à une particule nobiliaire à laquelle il se glorifia toujours de n'avoir aucun droit.

Il était né à Paris, rue Montorgueil, le 19 août 1780,

'chez un tailleur, son pauvre et vieux grand-père[1].' Son père, qui prenait le nom de Béranger de Mersix, successivement clerc de notaire en province, teneur de livres chez un épicier à Paris, et plus tard notaire, banquier et gérant d'un cabinet de lecture, était entiché de sa prétendue noblesse, et s'était dressé une pompeuse généalogie armoriée 'à laquelle, disait plus tard son fils, il ne manquait que des pièces justificatives, l'exactitude historique et des vraisemblances morales.'

Ce Béranger de Mersix, fils d'un cabaretier de Flamicourt, village près de Péronne, était un homme intelligent et entreprenant, mais d'un caractère léger, insouciant et prodigue ; dans le cours d'une vie d'aventures il aspira constamment à une condition plus relevée que celle dont il était sorti, mais jeune encore il avait épousé par amour—ou plutôt par amourette—la fille du tailleur Champy, dont il eut une fille[2] et un fils. Quand Béranger naquit son père avait depuis longtemps abandonné le ménage, et s'était réfugié en Belgique après avoir détourné certaines sommes d'argent qu'il avait reçues comme courtier de change. Jean-Pierre fut envoyé en nourrice près d'Auxerre, et y resta trois ans, sans que personne s'occupât beaucoup, dit-il, de savoir s'il était bien ou mal ; il fut ensuite recueilli par ses grands-parents, qui le gâtèrent de leur mieux. C'était à cette époque un enfant chétif et délicat, souvent malade, sujet dès le berceau, dit-il, aux plus violentes migraines, et prêt à trouver mille prétextes

[1] v. *Le Tailleur et la Fée*, l. 3.

[2] La sœur de Béranger devint plus tard religieuse, et lui survécut.

pour éviter les heures d'école dans l'Impasse de la Bouteille. Sa mère, douce et jolie, insouciante et amie du plaisir, avait quitté sa famille pour vivre à sa guise ; il allait de temps à autre passer auprès d'elle huit ou quinze jours, courait avec elle les bals et les théâtres du boulevard, ' écoutait beaucoup, parlait peu, et apprenait bien des choses.' Son père, après avoir végété en Picardie, puis en Anjou, se hasarda à rentrer à Paris au commencement de 1789, et mit son fils en pension au faubourg Saint-Antoine ; nous avons dit que l'enfant y vit prendre la Bastille, et il affirme que ce fut le seul enseignement qu'il y reçut. Quelques mois plus tard son père se lassait de payer sa pension, sa mère refusait de se charger de lui ; son grand-père, frappé de paralysie, n'en était plus capable : on expédia par la diligence le pauvret à une tante paternelle, veuve sans enfants, qui tenait dans les faubourgs de Péronne la petite auberge de l'*Épée Royale*.

§ 2. *Péronne*.—Il arriva chez sa tante à l'improviste, et, après un premier mouvement d'indécision, la brave femme promit de le prendre à sa charge. C'est chez elle qu'il allait passer les années orageuses de la Révolution, entendant gronder au loin le canon sur la frontière, et compléter, tant bien que mal, une éducation des plus sommaires. Cette aubergiste de Péronne, Mme Turbaux, était ce qu'on appelle une ' maîtresse femme,' intelligente et enthousiaste comme son frère, avec plus de droiture, de bon sens, et de fermeté de caractère, ardente républicaine autant que bonne catholique, grande admiratrice de *Télémaque*, et

du théâtre de Racine et de Voltaire, qui composaient sa bibliothèque : ce fut dans ces ouvrages qu'elle acheva d'apprendre à lire à l'enfant dont elle venait de se charger. Elle n'oubliait du reste envers lui aucun de ses devoirs, l'envoya régulièrement au catéchisme, et lui fit faire sa première communion à onze ans. Pourtant l'esprit sceptique et frondeur du futur chansonnier se laissait déjà deviner, comme le prouve un incident auquel Béranger fait dans ses chansons de fréquentes allusions [1]. C'était au mois de mai 1792 ; un violent orage passa sur la ville, et la dévote aubergiste ne manqua pas d'asperger la maison d'eau bénite ' pour la préserver du tonnerre.' Le petit Béranger, debout sur le seuil de la porte, n'en fut pas moins frappé par la foudre, et renversé à terre sans connaissance. L'enfant revient enfin à lui, apprend ce qui lui est arrivé, et dit à sa tante : ' Eh bien ! à quoi sert ton eau bénite ? '

Il fut longtemps à se remettre de cette secousse ; sa vue en avait souffert, et il fallut renoncer à le mettre en apprentissage dans l'horlogerie, pour laquelle il se sentait du goût. Jusque-là il s'était rendu utile à l'auberge comme garçon de salle, mais il voulait apprendre un métier, et il entra un instant comme saute-ruisseau chez un notaire, M. Ballue de Bellenglise. Celui-ci, rentré à Péronne comme juge de paix en 1792, après avoir siégé à la Législative, avait fondé une école primaire gratuite organisée d'après les maximes de J.-J. Rousseau ; Béranger en fut un des élèves les plus enthousiastes. ' Les élèves se discipli-

[1] v. *Le Tailleur et la Fée*, l. 15 ; *Souvenirs d'Enfance*, l. 31.

naient eux-mêmes . . . Il y avait une force armée qui se composait de tous les élèves, divisés en chasseurs, grenadiers et artilleurs, faisant l'élection de leurs chefs . . . Si les fusils nous manquaient, c'est qu'alors on n'en fabriquait pas assez pour les douze armées qui défendaient la République. Nous avions aussi un club, dont les séances attiraient la foule des Péronnais de tout âge . . . nous donnions peu d'attention à la grammaire, . . . les chants républicains avaient plus d'attrait pour nous, et comme dans ma famille tout le monde chantait, c'est sans doute alors qu'est né en moi le goût de la chanson . . . Nommé président de notre club, j'étais obligé de faire des allocutions aux conventionnels qui passaient à Péronne ; . . . dans les grandes occasions, on me chargeait de rédiger des adresses à la Convention et à Maximilien Robespierre [1].'

§ 3. *Béranger imprimeur.*—L'expérience de M. de Bellenglise eut une courte durée ; 'on clabauda,' et l'école fut fermée. Ce magistrat, que Béranger appelle un 'Fénelon républicain,' et dont il fait un curieux et sympathique portrait, avait reconnu en lui une intelligence d'élite, et ce fut grâce à son appui que le petit Parisien entra en apprentissage dans une imprimerie, évènement important qui décida peut-être en partie de sa carrière. C'est que le contact journalier avec des manuscrits divers et le problème souvent difficile de leur mise en page fortifie chez l'ouvrier imprimeur la connaissance de l'orthographe, de la grammaire, de la versification, et a enseigné à plus d'un l'art d'écrire. L'imprimeur, sans y appartenir, 'a vue,' pour ainsi

[1] *Ma Biographie*, p. 20.

dire, sur le monde des lettres ; quelque défectueuse qu'ait été son éducation première, il est mieux placé que tout autre pour apprendre à se servir avec intelligence du vaste trésor des livres imprimés. Béranger entra chez l'imprimeur Laisnez 'incapable de deviner que les vers fussent soumis à une mesure quelconque' ; quelques mois plus tard, à l'occasion de la Saint-Nicolas, il écrit pour une cousine le couplet suivant, qu'elle devait chanter aux jeunes gens de la ville :

Jeunes gens, la reconnaissance
A composé notre bouquet :
Pour fleurs nous portons la décence,
Et pour compliment un couplet.
Amitié, gaîté, badinage,
Voilà ce que nous apportons ;
Ce qu'au reste prescrit l'usage,
C'est de vous que nous l'attendons.

La langue et le vers sont corrects, et les deux dernières lignes contiennent une malice qui ne fut comprise ni de la chanteuse ni des jeunes gens ; il paraît qu'aucun d'eux ne sut prendre le baiser offert si gracieusement.

§ 4. *Retour à Paris.*—Béranger avait près de dix-sept ans lorsque son père le rappela à Paris. C'était déjà un ardent républicain, enivré des victoires des glorieuses armées de la Convention, et des rêves et des utopies qu'évoquait alors la formule 'liberté, égalité, fraternité.' Son père, au contraire, était resté royaliste, et son amour des aventures en avait fait un conspirateur incorrigible. Intendant de la comtesse de Bourmont, en Bretagne, il avait été compromis dans l'affaire dite des Cent trente-deux Nantais, et détenu en prison

pendant neuf mois. Acquitté après le 9 thermidor, il était revenu à Paris, avait fondé une maison de banque et de prêt sur gages fréquentée surtout par les royalistes, s'était remis en ménage avec sa femme (qui mourut toutefois peu après), et ses affaires ayant réussi au-delà de tout espoir, il rappelait à lui un fils qui pouvait lui être utile. Le jeune apprenti imprimeur lui fut utile en effet. Il nous dit lui-même qu'il devint un financier fort habile, qui comptait de tête avec une merveilleuse promptitude. Il se trouva à cette époque témoin de toutes les intrigues royalistes contre le Directoire, fut à même de juger de ce que valaient les partisans des Bourbons, et put dire à bon droit, lorsque ceux-ci rentrèrent plus tard au pouvoir : 'je les connais.' Dans l'affaire de Brothier et de Villeharnois, dite Conspiration de l'an V, ce fut la maison Béranger qui fit venir de l'argent de Londres. 'Et moi, pauvre petit patriote, il me fallait porter sérieusement cet or aux conspirateurs, qui, je dois le dire à ma décharge, me paraissaient en user plus pour leurs besoins particuliers que pour l'accomplissement de leurs projets.'[1] Béranger père fut arrêté, puis relâché faute de preuves ; pendant sa détention, son fils avait fait près de 200,000 francs d'affaires ! Il se rendait compte cependant de l'état précaire de leurs finances, dû au manque d'ordre et de prudence de son père, et lorsque la maison croula par suite de la crise financière de 1798 il y avait déjà plusieurs mois qu'il s'était retiré dans sa 'mansarde sans feu,' et qu'il avait cessé de s'occuper d'affaires de banque. Plusieurs

[1] *Ma Biographie*, p. 31.

capitalistes, convaincus des aptitudes financières et de la probité de ce garçon de dix-huit ans, lui offrirent des fonds pour remettre la maison sur pied, mais il s'était dégoûté d'emprunter de l'argent à $2\frac{1}{2}$ pour 100 par mois pour le remettre en circulation à un intérêt double, et il refusa. Il consentit toutefois à aider de nouveau son père qui venait d'acquérir dans la rue Saint-Nicaise un cabinet de lecture, sorte de *circulating library* et de *news-room* où les royalistes se rencontraient comme ils l'auraient fait aujourd'hui à leur club, et où ils continuaient leurs intrigues et leurs inutiles conspirations. Ni le père ni le fils n'y firent fortune, mais, tranquillement assis au comptoir, Béranger eut le loisir de lire et de relire ses auteurs favoris, traductions des anciens,—l'*Iliade* de Mme Dacier lui arrache des larmes d'admiration,—Molière, La Fontaine, et, un peu plus tard, Chateaubriand, dont les premières œuvres firent sur lui une impression profonde : ce fut le *Génie du Christianisme*, dit-il, qui lui fit entrevoir la poésie grecque à côté de la poésie biblique.

§ 5. *Premières tentatives littéraires.*—Béranger, cependant, à l'âge de vingt-trois ans, n'avait encore rien accompli ; il était toujours sans carrière. Il pensait bien depuis trois ou quatre ans à s'en faire une dans les lettres, mais en était encore à des tâtonnements indécis. Il avait ébauché quelques comédies, *Les Hermaphrodites*, par exemple, pièce satirique contre les hommes efféminés et les femmes intrigantes ; dès dix-huit ans il avait esquissé un poème épique, *Clovis*, qu'il voulait mûrir et faire le sujet d'études profondes,

et qu'il ne comptait publier qu'après sa trentième année. On en trouve des fragments dans un recueil poétique de l'époque, intitulé *Les Saisons du Parnasse*, dont on a plus d'une fois extrait les lignes qui suivent:

> Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
> Passer dans les palais des familles nouvelles.
> Familles et palais, il verra tout périr ;
> Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir ;
> Vu des hommes formés de la cendre des hommes ;
> Et, lugubre flambeau de la terre où nous sommes,
> Lui-même, à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
> S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Par le style et la coupe du vers, c'est de la poésie respectable à la manière du dix-huitième siècle, avec une certaine harmonie et une dignité de ton qu'on ne rencontre guère dans la poésie épuisée de la première République et de l'Empire ; il est permis de croire que s'il eût persévéré dans cette voie, Béranger eût promptement obtenu croix, pensions, et fauteuil à l'Académie, et mérité, comme la plupart des académiciens de cette époque, l'oubli le plus complet dans la nôtre. Il s'essayait aussi à la poésie lyrique religieuse, faisait des odes, des dithyrambes, des méditations sur de grands sujets : *Le Déluge*, *Le Jugement dernier*, *Le Rétablissement du Culte* ; à vingt-deux ans il composait une idylle religieuse intitulée *Le Pèlerinage*, 'peinture des mœurs chrétiennes et pastorales du seizième siècle.' Tout ce que Béranger publia ou laissa imprimer à cette époque,—par exemple, la charmante petite idylle intitulée *Glycère*,—fut fort bien accueilli du public et de la critique ; et cependant ces années furent pour le jeune

poète un temps de rudes épreuves, de misère et de dénûment. 'La jeunesse pourtant, cette puissance d'illusion et de tendresse dont elle est douée, cette gaieté naturelle qui en formait alors le plus bel apanage et dont notre poète avait reçu du ciel une si heureuse mesure[1],' le soutenaient, et l'accoutumaient à supporter allègrement la pauvreté. C'est 'le temps du *Grenier*, des amis joyeux, de la reprise au revers du *vieil habit*, l'aurore du règne de Lisette . . .' et c'est aussi l'époque des premières *Chansons*. 'Expansif dans ses plaisirs,' comme il le dit lui-même, Béranger aimait à dîner, quand la fortune lui souriait, avec des amis intimes, tels que le musicien Wilhem Bocquillon, le popularisateur du chant dans les écoles et parmi le peuple, pour qui Béranger écrivit plus tard les paroles de plusieurs romances ; le chansonnier Benjamin Antier, tout jeune homme alors, auteur futur de *Robert Macaire*, ou l'*Auberge des Adrets*, mélodrame longtemps célèbre et qui devait faire la fortune de l'acteur Frédéric Lemaître ; Pierre Lebrun, auquel ses *Odes* sur les campagnes de l'Empire valurent le titre de 'Lebrun-Pindare' ; le peintre Paulin Guérin, avec lequel Béranger rompit en 1815 par humeur politique ; tout ce groupe des 'jeunes' de l'Empire qui n'étaient en réalité que des 'attardés' du siècle précédent. Pour ces dîners d'intimes il rimait des couplets de table, des chansons à boire, dont quelques-unes, comme *La double Ivresse*, et *Ainsi soit-il*, se retrouvent dans les recueils de poésies légères de l'époque.

§ 6. *Protection de Lucien Bonaparte.*—En 1803, après

[1] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. i.

avoir ' usé trois ans à chercher un petit emploi, et surtout à rimer,' Béranger s'avisa d'écrire au frère du Premier Consul, Lucien Bonaparte, déjà célèbre par son grand talent oratoire et son amour des arts et des lettres. Il lui envoya ses deux dithyrambes sur le *Rétablissement du Culte* et le *Déluge*, et sollicita sa protection. Il reçut une réponse favorable. ' Que les jeunes poètes, dit Béranger, qui sont dans la même position se figurent mon bonheur et le décrivent s'ils le peuvent. Ce ne fut pas la fortune qui m'apparut tout d'abord, mais la gloire . . . Je rendis grâce à Dieu, que je n'ai jamais oublié dans mes instants prospères.' Lucien l'accueillit avec bonté, lui donna des conseils sur l'art d'écrire, lui déconseilla le sujet de *Clovis* comme étant trop ' barbare,' et l'engagea à traiter *la Mort de Néron*, tâche que Béranger entreprit consciencieusement, mais sans enthousiasme. Exilé quelques mois plus tard par son frère devenu empereur, Lucien abandonna à son protégé son traitement de 1000 francs par an comme membre de l'Institut, avec 3,000 francs d'arriérés. Béranger donna ces 3,000 francs à son père, et se contenta du traitement annuel, qu'il toucha jusqu'en 1812. La protection de Lucien lui valut d'autre part des connaissances et des amitiés précieuses. Il fut recommandé au peintre Landon, qui entreprenait alors la reproduction en gravures des tableaux et statues des Galeries du Louvre, avec commentaire, sous le titre d'*Annales du Musée*, et fut occupé pendant deux années (1805–7) à en rédiger le texte, aux appointements de 1,800 francs par an. Ces deux traitements lui assuraient, sinon la

fortune, du moins une aisance relative, après les dures années qu'il venait de passer, mais son travail chez Landon ne pouvait durer longtemps, et il dut bientôt s'inquiéter de nouveau de trouver un emploi permanent.

§ 7.—Dès 1804 il avait demandé à Arnault [1], ami de Lucien Bonaparte, de prendre auprès de lui la place de son protecteur exilé, et ils s'étaient bientôt liés d'une vive amitié ; Arnault espérait lui obtenir une place dans les bureaux de l'Université, mais il fallait attendre qu'il y en eût une de vacante. A la fin de 1808, Béranger se trouvait de nouveau presque sans moyens d'existence, et avait dû accepter à Péronne l'hospitalité de son ami et modeste Mécène, Quénescourt, lorsqu'il fut rappelé à Paris pour assister aux derniers instants de son père, qui mourut le 1er janvier 1809, lui laissant une succession composée surtout de dettes, et qui ne lui valut que des ennuis et des difficultés. Enfin, au mois de mai 1809, Arnault l'emmena chez le grand-maître de l'Université, Fontanes, qui tenait à sa disposition une place dans les bureaux, et qui le reçut fort bien, dit-il [2]. Mais cette bienveillance se refroidit bientôt, et pour cause : on offrit à Béranger une place de sous-chef, avec 3,000 francs d'appointements. Il la refusa, expliquant qu'il préférerait moins d'argent et plus de liberté ; annonça à Fontanes 'qu'il tenait à ne point avoir trop à faire,' donna à entendre enfin qu'il voulait bien accorder à l'Université quelques heures par jour du travail de ses mains, en réservant toute son intelligence pour ses

[1] v. note, p. 174.
[2] Lettre à Quénescourt du 20 mai 1809.

travaux littéraires, et déclara gracieusement vouloir bien se contenter, à défaut de mieux, d'une place de 2,000 francs 'qui ne le gênât pas trop.' Son indignation fut grande lorsque on lui en offrit une de 1,500 francs ; plus grande encore lorsque en fin de compte il dut accepter une place de commis-expéditionnaire de 1,200 francs. Il 'entra au bagne' au mois de juillet, et passa dans les bureaux de l'Université douze ans, à des appointements qui flottèrent de 1,200 à 2,000 francs, sans aucune ambition d'avancement, et trop content d'être enfin délivré en 1821 de la lourde chaîne dont il parle plus d'une fois dans ses chansons [1].

Béranger avait promis aussi en 1809 de rédiger pour le gendre de Landon le texte d'une *Galerie mythologique*, et écrivit une vingtaine d'articles très fouillés sur Achille, Adonis, Apollon, etc. ; cette entreprise n'aboutit pas, mais elle laissa sa trace sur toute l'œuvre de Béranger, qui en conserva une tendance fâcheuse à orner des 'vieux oripeaux' de la mythologie classique des chansons où celle-ci n'avait rien à voir. C'était du reste le goût de l'époque, et le chansonnier tenait peut-être à honneur de montrer qu'en dépit de son ignorance du grec et du latin il connaissait son *Iliade* aussi bien qu'un autre.

§ 8.—Sous l'Empire Béranger faisait de fréquents voyages à Péronne, où l'attiraient de bons amis qui formaient entre eux une société joyeuse appelée *Couvent des Sans-Souci*. Béranger y portait le nom significatif de 'Frère Hilarion.' Pour ces réunions tout intimes il rimait des couplets comme la *Chanson*

[1] v. *Ma Vocation*, l. 19; *Mon Âme*, l. 40.

des Gueux et les *Infidélités de Lisette*, et quelques-unes de ces chansons furent imprimées à son insu dans la *Guirlande*, l'*Épicurien français*, les *Étrennes Lyriques*, et autres recueils du jour de l'an. D'autres pièces, telles que *Roger Bontemps*, la *Gaudriole*, le *Petit Homme gris*, couraient manuscrites de main en main, et appelèrent enfin l'attention des chansonniers du Caveau, présidé alors par Désaugiers. Béranger y fut reçu en 1813, chanta pour son discours de réception l'*Académie et le Caveau*, et compta dès lors parmi les chansonniers accrédités de la capitale. Au cours de la même année il touchait délicatement à la politique dans le *Sénateur*, qui fit rire, dit-on, l'Empereur lui-même, et dans le *Roi d'Yvetot*, qui en quelques jours fut chanté d'un bout à l'autre de la France ; c'est sans contredit le chef-d'œuvre de Béranger, et peut-être le chef-d'œuvre de la chanson française.

§ 9. *Premier recueil de Chansons*.—Ce grand succès, plus encore peut-être que l'atmosphère du Caveau, décida de la vocation de Béranger, et l'amena à se consacrer désormais à un genre littéraire pour lequel il se sentait heureusement doué. En 1815 il rassembla la majeure partie de ces œuvres de jeunesse, et les fit paraître sous le titre ambigu de *Chansons morales et autres*. A part le *Roi d'Yvetot*, ces premières chansons n'offrent rien de bien original. Avec un style plus châtié et des rimes plus soignées, plus de verve et de franche gaieté, elles se confondent par les sentiments et les idées avec tout le répertoire du Caveau, tel qu'on le trouvera exposé plus loin.

Le jour approchait cependant où Béranger allait

s'affranchir, et poser en principe que 'la chanson est, comme plusieurs autres genres, toute une langue, . . . susceptible de prendre les tons les plus opposés' (Préface de 1833). Compris et goûté du peuple et de la bourgeoisie, il allait pendant quinze ans se faire l'interprète de leurs sentiments, de leurs misères, de leurs aspirations et de leurs indignations. Entre temps, l'Empire s'était écroulé, la France, épuisée, s'était vu arracher les conquêtes qui lui avaient coûté tant de sang, des armées étrangères avaient foulé le pavé de Paris, et le temps n'était plus seulement aux chansons folâtres.

§ 10. *La Restauration.*—Béranger avait vu sans regret tomber l'Empire, car le retour des Bourbons, 'qui lui étaient indifférents,' et leur faiblesse, dont il avait eu occasion de se rendre compte, lui paraissaient 'devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales.' Mais Louis XVIII était à peine ramené à Paris dans les fourgons de l'ennemi, et installé aux Tuileries, que paraissaient, coup sur coup, les mesures les plus impolitiques et les plus maladroites. On avait promis la liberté de la presse, et l'on rétablissait la censure ;—la liberté des cultes, et l'intolérance religieuse reprenait son cours ;—l'inviolabilité de la propriété, et l'on inquiétait les possesseurs des biens nationaux. Enfin, pour faire place à des émigrés qui n'avaient jamais servi, on renvoyait en demi-solde 14,000 officiers. Les illusions du poète, comme celles du pays, étaient déjà dissipées lorsque l'Empereur reparut en 1815 avec le drapeau national et des promesses de liberté. Mais Béranger comprenait bien que 'Napoléon ne pouvait gouverner

constitutionnellement. Ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde.' Il se tint à part pendant les Cent Jours, et contempla avec un désespoir dont vibrent encore, vingt ans plus tard, certaines pages de sa *Biographie*, les deux grandes catastrophes politiques et les deux invasions subies en si peu de temps. Suivit pis encore : l'explosion de fanatisme et de cruauté de la part du gouvernement que l'histoire a enregistrée sous le nom de Terreur Blanche ; écœuré, Béranger rompit à jamais avec la dynastie des Bourbons, se jeta corps et âme dans le parti de l'opposition, et commença contre la monarchie une guerre acharnée, audacieuse et habile, qui dura quinze ans, et qui contribua puissamment à la ruine finale de ce trône vermoulu en 1830. C'est à cette campagne politique qu'appartiennent, entre autres, *Le Marquis de Carabas*, *La Cocarde blanche*, *Monsieur Judas*, *Le Ventru*, *Les Révérends Pères*, *Halte-là!* et *Les Deux Cousins*, pour ne parler que des chansons écrites de 1815 à 1821. Entre ces deux dates, Béranger crée aussi la ' chanson libérale et patriotique,' comme l'appelle Sainte-Beuve : *Le Vieux Ménétrier*, *Si j'étais petit oiseau*, *Le Bon Vieillard*, *La Sainte Alliance des peuples*, *Les Enfants de la France*, *Le Vieux Drapeau*, *Le Cinq Mai*, et *Le Dieu des bonnes gens*, premier en date de ces chants où Béranger essaie d'introduire une élévation de style et de sentiment inconnue jusqu'alors à la Chanson.

Enfin, à côté de pièces plus intimes : *Mon Âme*, *Les Oiseaux*, *La Bonne Vieille*, *Le Retour dans la patrie*,—de chansons toutes personnelles : *Ma Vocation*, *Le Vilain*, *Mon Habit*, *Mon Petit Coin*,—et de romances

de salon : *Les Adieux de Marie Stuart*,—Béranger écrit encore un certain nombre de vaudevilles dans le genre de ceux du premier recueil, par exemple : *Ce n'est plus Lisette*.

§ 11. *Le Recueil de* 1821.—Le recueil de 1815 avait valu à Béranger de la part de ses chefs un avertissement sévère, et lorsque ses nouvelles chansons parurent en 1821 il quitta de lui-même son bureau à l'Université pour ne plus y rentrer. Le gouvernement toutefois ne se tint pas pour satisfait de cette démission ; les deux volumes in-12, imprimés non sans difficulté chez Firmin-Didot aux frais de Béranger, avaient paru le 25 octobre, tirés à 10,500 exemplaires. Le 29 la police fit une descente chez les libraires pour confisquer cette édition, mais il ne restait plus en magasin que quatre volumes, qui furent dûment saisis. Au mois de décembre Béranger fut traduit en cour d'assises et poursuivi pour : 1° outrage aux mœurs ; 2° atteinte à la morale religieuse ; 3° offense envers la personne du roi ; 4° provocation au port public d'un signe extérieur de ralliement non autorisé par le roi. Ce quatrième chef d'accusation visait particulièrement la chanson du *Vieux Drapeau* ; les trois autres étaient basés sur un assez grand nombre de chansons, entre autres *La Cocarde blanche*, dont on incrimina le dernier couplet.

Acquitté par le jury sur le premier et le troisième chefs d'accusation, et absous par les juges sur le quatrième [1], Béranger fut malgré l'éloquente défense de son avocat Dupin déclaré coupable d'atteinte à la

[1] v. note, pp. 207-8.

morale religieuse, et condamné le 8 décembre à trois mois de prison et à 500 francs d'amende. Il passait 'fort gaiement' sa période de détention à Sainte-Pélagie, à composer de nouvelles chansons contre le gouvernement, lorsque on lui intenta une nouvelle affaire, motivée par la publication, que fit Béranger à son profit, des pièces du procès, répandant ainsi par toute la France, à des milliers d'exemplaires, le texte de toutes les chansons incriminées ! Cette fois le gouvernement essuya une défaite, les arguments de Dupin triomphèrent, et Béranger fut acquitté. Lors du procès de 1828 les journaux de toutes nuances, y compris les feuilles monarchiques, ne manquèrent pas d'en donner également le compte-rendu, accompagné de citations, à la barbe du gouvernement, désormais impuissant à entraver cette publicité.

§ 12.—A sa sortie de prison, fort de sa popularité croissante, de son influence marquée désormais au coin de la persécution, et de la vente énorme et assurée de ses chansons, Béranger résolut de ne pas chercher d'autre emploi, bien que les offres ne lui manquassent pas, et se consacra définitivement à la carrière d'' homme de lettres.'

Sous les verrous même de Sainte-Pélagie, il avait commencé les chansons d'un troisième recueil, qui parut en 1825, et dans lequel il reprenait tous les tons auxquels il avait façonné la chanson. Bien que conçue dans le même esprit libéral, patriotique et voltairien, cette édition de 1825 échappa aux poursuites. Charles X venait de monter sur le trône, au milieu d'acclamations factices qu'il aurait voulu transformer en une popu-

larité réelle, et un procès intenté au chansonnier eût été une grosse faute politique.

§ 13. *Nouvelle condamnation.*—Béranger, cependant, ne désarmait pas, et menait plus activement que jamais la campagne libérale contre une dynastie dont la nation entière était lasse. Une quatrième série de chansons, publiée en 1828, contenait des attaques (*Le Sacre de Charles le Simple*, *Les infiniment Petits*, etc.) qu'il était impossible au gouvernement de prétendre ignorer ; Béranger fut traduit en police correctionnelle, et se vit infliger le 10 décembre neuf mois de prison et dix mille francs d'amende, somme qui fut du reste couverte par souscription publique. Le retentissement de cette nouvelle condamnation fut immense ; Charles X y fit allusion dans son discours du trône, les évêques imitèrent le royal exemple dans leurs mandements. Béranger, qui avait prévu sa condamnation, et refusé de s'y soustraire en se réfugiant en Suisse, où on lui offrait l'hospitalité, ou en faisant un acte de contrition qui aurait, lui assurait-on, tout arrangé, ne s'effraya nullement du bruit menaçant qui se faisait autour de son nom, et y répondit, comme auparavant, par de nouveaux couplets datés de la cellule même qu'il occupait à La Force, et mis aussitôt en circulation par ses amis.

§ 14. *Révolution de* 1830.—Mais le gouvernement de Charles X touchait à sa dernière heure, et la tâche de Béranger était accomplie. Le roi et le ministère Polignac, battus coup sur coup au courant de l'année 1830, se réfugiaient dans l'illégalité, et rendaient le 25 juillet les fameuses ordonnances qui précipitèrent

la révolution : les trois journées du 27, du 28 et du 29, les ' trois glorieuses,' assurèrent la défaite et la ruine des Bourbons.

Pendant les quinze années qui venaient de s'écouler, Béranger était devenu en dépit de lui-même un des hommes les plus influents en France. Il s'était bien appliqué à rester tapi dans ' son petit coin,' mais de bonne heure les chefs ostensibles de l'opposition libérale étaient venus l'y trouver et le prier d'en sortir. Béranger s'était constamment dérobé, mais sa personnalité sympathique et sa droiture de caractère impressionnaient vivement quiconque entrait en rapports avec lui, et de ces visites intéressées il avait résulté des amitiés solides, auxquelles se joignait le respect qu'inspiraient la profondeur et la justesse de ses vues politiques. Pendant cette crise de 1830, tout en restant à l'arrière-plan, il joua un rôle dont tous les historiens s'accordent à reconnaître l'importance.

L'opposition avait établi son quartier général à l'hôtel de Laffitte, qui, raconte Louis Blanc[1], ' s'appuyait alors sur les conseils d'un homme bien supérieur à M. de Talleyrand pour la portée des vues et la finesse de l'esprit. Béranger avait un coup d'œil trop perçant, une sagacité trop inexorable, pour être accessible à l'enthousiasme.' Il vit tout de suite que la puissance était dans la bourgeoisie, et que celle-ci n'était pas prête, comme le peuple, à accepter la république. Béranger devint donc ' l'âme du parti orléaniste. Il fit peu par lui-même, . . . mais beaucoup par les autres. Il ne se mit guère en évidence, mais par ses con-

[1] *Histoire de dix ans*, vol. i.

seils, religieusement écoutés, il agit fortement sur les meneurs de la bourgeoisie. . . . Béranger voulut un roi, tout en se défiant de la royauté, parce qu'il vit clairement et promptement qu'il était plus facile de faire une monarchie que d'établir une république. . . . Le duc d'Orléans eut donc pour lui, dès le lendemain de la victoire du peuple, la puissance des noms et celle des idées : Jacques Laffitte et Béranger.'

Alexandre Dumas raconte qu'à quelque temps de là il rencontra Béranger. ' Ah ! pour Dieu, lui dit-il, vous venez de faire un beau coup, monsieur mon père ! — Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils? — Ce que vous avez fait, malheureux ! vous avez fait un roi ! ' Sa figure, ajoute Dumas, prit cette expression doucement sérieuse qui lui était habituelle : ' Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant; je n'ai pas précisément fait un roi, non ; . . . j'ai fait ce que font les petits Savoyards, quand il y a de l'orage ; j'ai mis une planche sur le ruisseau [1].'

La Monarchie de Juillet ne fut donc pas pour Béranger un but, mais plutôt un temps d'arrêt dans la marche en avant vers la République. Pendant la chasse aux portefeuilles et aux places qui suivit, il n'eût tenu qu'à lui d'entrer au pouvoir et de faire fortune, mais il opposa un refus inflexible à toutes les offres qui lui furent faites, et ne voulut pas même accepter la pension de 600 francs à laquelle lui donnait droit son titre de condamné politique de la Restauration. Il n'employa son immense crédit que pour être, comme sa correspondance l'atteste, le ' solliciteur

[1] *Le Monte Cristo,* numéro du 30 juillet 1857.

universel ' en faveur de toutes les infortunes et de tous ceux qu'avait atteint l'injustice.

§ 15.—L'ordre et le calme une fois rétablis, Béranger rentra dans l'obscurité de la vie privée, soucieux seulement de se dérober aux curiosités et aux indiscrétions qui entravaient jusqu'à ses promenades quotidiennes, et il termina sa carrière de chansonnier par un recueil de *Chansons nouvelles et dernières*, publié en 1833, qu'il dédia à Lucien Bonaparte, hommage tardif que la censure n'aurait pas permis sous la Restauration. On trouve dans ce recueil quelques échos de sa campagne contre les Bourbons : *Les dix mille francs* ; *Le Vieux Caporal* — et des plaidoyers en faveur des opprimés, des Polonais par exemple : *Hâtons-nous !* ; *Poniatowski* ;—mais la plupart des chansons sont conçues dans un esprit nouveau : ou bien elles chantent la gloire de Napoléon, ou ce sont des chansons ' socialistes,' qui nous dépeignent les misères du peuple à cette époque, et résument les théories de ceux qui promettent de les guérir. Dans le recueil de 1828 avaient paru des pièces telles que *Les Deux Grenadiers*, *Les Bohémiens*, et ce petit chef-d'œuvre : *Les Souvenirs du peuple*, qui annonçaient déjà les courants nouveaux qu'allait suivre la pensée de Béranger. Dans l'édition nouvelle les chansons les plus intéressantes sont *Le Juif errant*, *Jeanne la Rousse*, *Jacques*, *Les Fous*, échos si tristes et parfois si poignants des questions sociales du jour. On trouve du reste dans tout ce recueil un accent d'amertume tout nouveau chez le chantre du *Roi d'Yvetot*, de *Lisette* et du *Grenier*, et qui tient à plusieurs causes.

D'abord, la déception qu'il ressentait à la vue des fautes et des abus de la nouvelle monarchie. Il avait cru

> . . . qu'on allait faire
> Du grand et du neuf ;
> Même étendre un peu la sphère
> De Quatre-vingt-neuf [1] ;

et en voyant que rien n'était changé, et que le pays était sacrifié aux mêmes 'ambitions vulgaires' que sous la Restauration, il s'éloignait lentement de ses amis du parti libéral.

Et puis, Béranger vieillissait, ou plutôt, il y avait déjà longtemps qu'il se sentait vieux, ses chansons en font foi [2]. 'Soit qu'il ait été trop frappé des grands bruits que les révolutions amènent avec elles ; . . . soit qu'il ait été lassé trop vite et trop tôt de plus de gloire qu'il n'en avait rêvé, et que tout lui parût presque inutile, arrivé qu'il était au sommet de cette popularité presque sans rivale, il fut tout de suite un vieillard. Il se figura qu'à cinquante ans un homme était mort. A cinquante ans, il était inquiet, cherchant de toutes parts un asile et ne le trouvant nulle part [3].'

Des déménagements réitérés sont en effet les seuls évènements de sa vie pendant le règne de Louis-Philippe. Il quitta en 1833 la rue de la Tour d'Auvergne où il résidait à Paris, pour se réfugier à Passy et s'y dérober aux curieux ; moins de deux ans plus

[1] *La Restauration de la Chanson.*

[2] v. *Ma Vocation*, l. 27 ; *Mon Âme*, l. 42 ; *Mon Habit*, ll. 2, 37-8 ; *Les Conseils de Lise*, l. 18 ; *Le Tailleur et la Fée*, l. 44, etc., etc.

[3] J. Janin, *Béranger et son Temps*, ii, p. 52.

tard il poussa jusqu'à Fontainebleau, où il trouva le vent trop froid. 'Donc, encore une fois le voilà qui traîne à travers les chemins son mobilier déchiqueté sur une charrette, . . . cherchant un nouvel asile[1].' Il se réfugia dans la Touraine, le 'jardin de la France,' où il loua la Grenadière, maison de campagne déjà célèbre pour avoir été l'habitation de Balzac. Au bout d'une année à peine, cette jolie propriété perdit tout son charme : il y avait trop chaud en été ; Mlle Judith, dont nous allons parler, y avait trop froid en hiver. Il élut domicile à Tours même (mai 1838). Là, en 1840, il s'éprit soudain d'une jeune Anglaise, et cet amour tardif le troubla tellement qu'il craignit un instant pour sa raison, prit la fuite, se réfugia sous un nom d'emprunt à Fontenay-sous-Bois, près de Vincennes, et y passa quelques mois à lutter contre cette atteinte imprévue. En 1841 il retourna à Passy, et en 1850 rentra à Paris, où il habita tour à tour la rue d'Enfer, le quartier Beaujon, et la rue de Vendôme (aujourd'hui rue Béranger) ; c'est là qu'il mourut.

§ 16. *La 'Famille' de Béranger.*—Béranger ne s'était pas marié. Il avait eu en 1801 de sa cousine Adélaïde Paron un fils, Lucien, qui fut élevé chez sa nourrice jusqu'à l'âge de huit ans, et dont il se chargea personnellement en 1809. Cet enfant semble avoir été un assez triste personnage, et les efforts de Béranger pour lui donner une éducation convenable n'aboutirent pas. Lorsque Lucien eut vingt ans, il l'envoya chez un ami à l'île Bourbon, avec un capital de 15,000 francs, apprendre le commerce. Lucien Paron eut bientôt

[1] J. Janin, *op. cit.* p. 66.

dissipé cette somme ; il reçut en outre de son père, jusqu'à sa mort à l'île Bourbon à l'âge de quarante ans, une pension de 1,000 francs par an. Les lettres de Béranger témoignent de l'intérêt qu'il ne cessa de lui porter.

A partir de 1835 le ménage de Béranger fut présidé par Judith Frère, qu'il a chantée dans *La Bonne Vieille* [1]. Cette fidèle amie — ils se connaissaient depuis 1796 — partagea la vie de Béranger jusqu'à leur mort, pour ainsi dire, car il ne lui survécut que trois mois. Il avait pris à sa charge aussi une vieille tante hargneuse, sœur de sa mère, qui remplissait la maison de criailleries et de disputes, et qu'il dut enfin placer dans une maison de retraite, où elle se hâta de mourir.

§ 17.—Béranger avait annoncé dans sa préface de 1833 une sorte de Dictionnaire historique des Contemporains où, sous chaque nom des notabilités politiques et littéraires, ' viendraient se classer ses nombreux souvenirs et les jugements qu'il se permettrait de porter.' ' Qui sait, ajoutait-il, si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? ' Il y renonça toutefois bientôt, effrayé d'avoir à dire trop de mal de ses semblables, et se borna à écrire ses propres mémoires, qui furent publiés après sa mort sous le titre de *Ma Biographie*. Ils sont datés de Tours, 1840, mais s'arrêtent à la Révolution de 1830. Écrits dans un style simple et naturel, ils sont agréables à lire, mais les ' révélations piquantes ' que le public s'attendait à y trouver font absolument défaut.

§ 18.—Béranger passait son temps à écrire les quel-

[1] v. note, p. 187.

ques chansons dont se compose le Recueil posthume, à correspondre longuement avec un cercle d'amis aussi étendu que varié, à aider de ses conseils et de ses critiques les jeunes débutants dans la carrière des lettres, à s'intéresser avec le maire et le curé de Passy aux pauvres de sa paroisse, à trotter par les rues de Paris chaque fois qu'il voyait une infortune à secourir ou une bonne œuvre à faire, lorsque la Révolution de 1848 vint le surprendre comme elle surprit tout le pays. Républicain de vieille date, il se rendait pourtant mieux compte que personne de tous les dangers qu'offrait un mouvement si soudain et si imprévu, et des mille difficultés qui allaient confronter le gouvernement provisoire ; aussi se tint-il, cette fois, résolument à l'écart. ' Nous avions un escalier à descendre, dit-il, et nous sautons par la fenêtre.' Il s'était cru oublié, et fut stupéfait de se voir élu à l'Assemblée Constituante à plus de 204,000 voix, pour le seul département de la Seine, sans qu'il eût posé sa candidature. Forcé de siéger à l'Assemblée, il s'y trouva mal à l'aise, et donna sa démission le 8 mai. Elle fut repoussée à l'unanimité, mais il la réitéra le 14 dans une lettre simple et digne à ses concitoyens, que l'on trouvera dans sa Correspondance, et rentra définitivement dans la solitude et le silence. On lui reprocha plus tard cet ' excès d'habileté ' à ménager sa popularité : il est certain qu'il entrevoyait la lutte qui allait s'engager dans cette assemblée orageuse, qu'il se rendait compte que les plus honnêtes et les plus désintéressés ne traverseraient pas cette fournaise sans s'y brûler, sans y laisser une bonne partie de leur réputation, et qu'il n'y avait

d'ailleurs aucune chance qu'il pût intervenir d'une manière efficace ; mais il n'est point besoin, pour justifier sa conduite, de lui attribuer tous ces calculs, car il fut en cette occasion conséquent avec lui-même : toute sa vie il avait refusé de ' rien être,' il s'était dérobé aux honneurs et à la publicité. Ne refusa-t-il pas constamment de poser sa candidature à l'Académie, où pendant vingt ans il n'y eut guère d'élection sans qu'on le priât de consentir à y entrer ?

§ 19. *Le Second Empire.*—Le 2 Décembre fut, a-t-on dit, le châtiment de Béranger, et le signal du déclin de sa popularité. Il n'y avait pris aucune part, et n'avait eu que peu de rapports avec le prince Louis-Napoléon, mais il avait créé la légende du ' Petit Caporal,' il avait chanté la gloire de ses victoires, et les *Souvenirs du peuple* avaient retenti dans toutes les communes de France : l'Empire, tombé aux mains d'un aventurier, fut la conséquence logique de la campagne qu'il avait menée contre les Bourbons. Béranger se vit réclamé, accaparé comme un ' rallié,' comme partisan du gouvernement, et ne put s'en dédire. Il se tint plus sévèrement que jamais à l'écart, et refusa selon son habitude les offres de décorations et de pensions qui lui furent faites ; mais ces coquetteries du pouvoir à son égard lui faisaient du tort. Sa réputation littéraire commençait aussi à baisser. Il faut bien se rendre compte que jusque vers 1840 Béranger avait été accepté comme un des plus grands poètes de la France : l'*Edinburgh Review*, dans une critique élogieuse de 1833, ne reconnaît en France que deux grands poètes, Lamartine et Béranger, et la *Quarterly Review* de

janvier 1832, dans un article politique des plus hostiles, admet aussi la grande réputation du ' pauvre chansonnier.' Le mouvement romantique, en dépit de la publicité de scandale que lui avait donnée la ' bataille d'*Hernani*,' s'était accompli au sein d'une petite clique littéraire et artistique ; Victor Hugo, Alfred de Musset, et les membres du Cénacle n'avaient été jusque-là ni compris ni même connus du grand public. Mais lorsque aux environs de 1850 une nouvelle génération littéraire fit l'inventaire du demi-siècle qui venait de s'écouler, elle ne dissimula pas son dédain pour celui que Flaubert appelait le ' chantre des amours faciles et des habits râpés.' Certaines périphrases surannées, les négligences et les obscurités d'un style parfois pénible dans sa concision voulue, l'incohérence de certaines images donnaient beau jeu aux critiques, et des parodies nombreuses, comme le *Bonnet de Coton* de Louis Bouilhet, blessèrent le vieillard pendant ses dernières années, rendues pénibles aussi par des pertes d'argent et des maladies de plus en plus fréquentes.

§ 20. *Mort et funérailles.*—Béranger s'éteignit à Paris le 16 juillet 1857, ayant survécu trois mois seulement à sa ' bonne vieille.' On a beaucoup parlé des funérailles magnifiques que fit le gouvernement au ' poète national.' Le fait est que la police impériale, fidèle à la politique de répression tyrannique grâce à laquelle l'Empire parvint à se maintenir pendant dix-neuf ans, ' ne voulant pas souffrir qu'une manifestation tumultueuse se substituât au deuil respectueux et patriotique qui devait présider à ces funérailles,' s'empara du cadavre, refusa aux amis intimes du poète la permission

de prendre part aux obsèques, et fit un déploiement immense de troupes sur la route du cortège. Louis Veuillot a donné de cette journée un compte-rendu d'une verve satirique incomparable, et qui vaut la peine d'être cité :

' Béranger était mort dans la soirée. Le *Moniteur* du lendemain fit savoir que les funérailles auraient lieu, le jour même, aux frais de l'Empereur. On le bombarde poète-national, . . . on le porte en terre par-dessus les règlements [1], mesure d'autant plus applaudie d'une partie de la population qu'elle paraît à l'autre un peu précipitée. Il en résulta que la pompe funéraire perdit beaucoup de sa mélancolie devant cet esprit gaulois qui avait rêvé de s'attendrir un instant. Pour tout dire, le tour parut bon, et tel que le défunt en eût pu tirer quelques couplets assez gaillards, si la chose s'était faite de son vivant pour un autre. Après cela, l'administration fit bien les choses. Plus de troupes qu'on n'en met à l'enterrement d'un maréchal de France, eût-il gagné vingt victoires ; la majeure partie de la garnison de Paris, une armée, une grande armée sous les armes, ou pour la haie, ou pour le cortège ! Il n'y manquait que le canon, et encore n'était-il pas loin. Bref, un développement de forces aussi respectable qu'honorable, et par suite, un ordre merveilleux maintenu, comme dit M. de Lamartine, " depuis la porte de la maison jusqu'à celle de l'éternité." Pour assurer d'autant mieux cet ordre nécessaire, le convoi, exclusivement formé des invités du gouvernement, suivit

[1] La loi exige un délai de 48 heures entre le décès et l'inhumation.

une route stratégique. Il y avait des endroits où attendait la foule en pleurs, par lesquels on ne passa point, afin d'éviter l'encombrement et les émotions qui volontiers s'y forment. Un certain nombre d'affidés des muses, trop éplorés ou trop peu maîtres de leur douleur, ayant voulu pénétrer dans les rangs officiels, en furent empêchés par la police affligée mais inflexible. Ils portaient à la boutonnière des bouquets d'immortelles, "fleurs funèbres qui n'ont pour rosée que les larmes[1]," et qui ne leur servirent point de passeports. On les mit à l'écart, et quelques-uns même à l'ombre. Enfin tout se passa très bien, et le soir il n'y paraissait plus[2].'

§ 21. *Querelle politique et littéraire de* 1858–64.— La mort de Béranger fut suivie presque immédiatement de la publication par Perrotin des *Chansons posthumes*, de la *Biographie*, et de quatre gros volumes de lettres rassemblées à la hâte par Paul Boiteau ; en même temps ses familiers publiaient à l'envi des souvenirs, des anecdotes, et même des volumes de mémoires. Ces hommages bruyants, et la publication de la Correspondance, furent le signal d'une petite guerre littéraire, politique et religieuse qui, par l'extension qu'elle prit aussitôt et l'amertume qui y fut déployée, n'a pas été égalée dans les annales de la littérature française depuis la 'Querelle du *Cid*.' Attaqué par Ernest Renan, Eugène Pelletan, de Pontmartin, Louis Veuillot, le *Figaro*, Béranger fut vaillamment défendu par Jules Janin (*Béranger et son Temps*), George Sand,

[1] Citation de Lamartine.
[2] Cité par Arthur Arnould, t. i, p. 178.

Jules Levallois, Paul Boiteau, et par Arthur Arnould, qui en 1864 fit l'historique de toute cette querelle dans un ouvrage en deux volumes : *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques* ; ce travail, avec ses nombreuses citations, est une source inépuisable de renseignements sur Béranger poète et homme politique.

A ce grand tapage succéda un grand silence ; une admiration exagérée fut suivie d'un oubli d'autant plus profond que la guerre de 1870 laissa la France plongée dans d'autres souvenirs que ceux de Valmy et d'Austerlitz, et que l'on cessa de chanter le *Roi d'Yvetot* et les *Souvenirs du Peuple* dans les campagnes. Pour entendre aujourd'hui les refrains de Béranger il faut assister aux soirées ' classiques ' de certains cafés-concerts de Paris. Sa statue se trouve à Paris dans le Square du Temple.

II. ÉTUDE LITTÉRAIRE.

§ 22. *Définition de la Chanson.*—La chanson, c'est-à-dire une petite pièce de vers qui se chante sur un air *auquel elle est si intimement liée que musique et paroles restent inséparables*, est en France un produit populaire et spontané du génie national. Dès avant les croisades on constate l'existence de chansons familières, satiriques et badines. Au XIII[e] siècle les chansonniers abondent dans toutes les parties de la France, et dans toutes les classes de la société.

Il est inutile toutefois, dans une étude sur Béranger, de nous occuper des sirventes, pastourelles, lais, virelais, rondeaux et ballades des troubadours et des trouvères,

ou même des chansons d'amour et de danse, chansons militaires, chansons de métiers et noëls qui sont le véritable produit populaire de l'ancienne France. Béranger n'a rien connu de tout cela ; toute cette tradition orale, toutes ces collections manuscrites recueillies et dépouillées par les philologues, bibliophiles et historiens de la musique au cours du dix-neuvième siècle, n'ont eu que peu d'influence sur son œuvre. Il nous suffira, pour comprendre la filiation de celle-ci, de remonter au dix-septième siècle, et de prendre connaissance de la satire politique, du vaudeville et de la chanson à boire à partir de cette époque.

La chanson politique.—La chanson politique, qui au moyen âge avait consolé le peuple de ses misères, et avait commencé à servir d'arme de combat pendant les guerres de religion, prit au dix-septième siècle une place importante dans la vie publique. On chansonna Henri IV, Louis XIII, la Ligue, la Fronde, Richelieu lui-même :

Richelieu est dans l'enfer,
Favory de Lucifer,
Et dans ce lieu, comme en France,
On le traite d'Éminence.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Puis, en rimes plus que légères, on se moqua de Mazarin, du duc de Montbazon, de Louis XIV, avec ses généraux, vainqueurs ou vaincus, ses ministres et ses maîtresses. On pourrait refaire, à l'aide des chansons du temps, toute l'histoire du grand règne, et surtout de ses malheurs : désastres financiers et militaires,

démêlés avec Rome, querelle de Bossuet et de Fénelon, scandales de cour et scandales d'église. On sait du reste que l'ancienne monarchie a été définie : 'un gouvernement absolu tempéré par des chansons.' Sous la Régence et sous Louis XV la matière ne manqua pas non plus à la satire politique,—on compte des centaines de couplets contre le duc d'Orléans et la Dubarry. Sous Louis XVI la chanson fut non seulement moqueuse, mais souvent menaçante, et elle se mit vite à l'unisson du peuple qui prit la Bastille, dans la *Carmagnole* et le *Ça ira* ; mais la Révolution fut parfois mieux inspirée, la chanson se transforma volontiers en chant national, et nous donna la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, *Les Héros du Vengeur*, qui comptent parmi les hymnes les plus entraînants que l'enthousiasme patriotique ait jamais inspirés.

§ 23. *Le Vaudeville*.—Dès le seizième siècle, on donnait à la chanson politique et satirique le nom de *vaudeville*, terme dont l'origine a été fort débattue. On a de la fin du seizième siècle des recueils de '*Chansons en forme de Vaux-de-ville*' et de '*Chansons et voix-de-ville*' ; l'un des noms est évidemment une corruption de l'autre, mais lequel? *Vaux* est-il une corruption de *voix*, ou le sens premier fut-il : chansons qui vont *à val la ville*, ou *à vau la ville*, comme on dit *à vau l'eau*? La question n'a pas encore été résolue. Ce qui la complique encore, c'est qu'il paraît avoir existé en France au quinzième siècle un nommé Olivier Basselin, foulon au Vau de Vire, en Normandie, qui composa un grand nombre de chansons à boire. Celles-ci furent recueillies et rajeunies

par Jean des Houx, poète et avocat de Vire, vers la fin du seizième siècle, et publiées par lui sous le nom de *vaudevires*, appellation qui passa longtemps pour l'origine du *vaudeville*, avec lequel elle ne paraît cependant avoir rien de commun. Ce furent ces deux poètes normands qui créèrent en France la chanson de table, ou chanson à boire, dont la vogue se généralisa au dix-septième siècle. A partir de cette époque le terme *vaudeville* s'applique en commun à la satire politique et à la chanson de table ; celle-ci rend également hommage au vin et à l'amour, mais dans des termes trop crus et trop ' égrillards,' comme aurait dit Béranger, pour qu'il soit possible d'en citer des extraits typiques.

Il est difficile, du reste, de se faire une idée de la niaiserie et de la platitude de ces élucubrations de clercs du Palais et de moines en ribote. On en trouve assez souvent chez les bouquinistes des collections telles que le *Recueil de* 300 *Chansons françoises, parfaitement choisies, sur toutes sortes de sujets* (Londres, 1737). Invocations banales au Dieu de la Treille, confessions éhontées de moines et de nonnes, aventures de bergers et bergères en goguette, grosses plaisanteries sur Lisette et plus souvent encore sur Goton, les ' toutes sortes de sujets ' ne sortent pas de là. Le seul chansonnier de table qui au dix-septième siècle montre de l'entrain, de la bonne humeur et de la rondeur, c'est le menuisier Adam Billaud, dont l'Hôtel de Rambouillet s'enticha un moment.

§ 24.—La chanson à boire se fait, sinon morale, du moins plus spirituelle, au dix-huitième siècle, lorsque

le cabaret devient à la mode. Chez Ramponneau, à l'enseigne du *Tambour Royal*, se donnaient rendez-vous non seulement le peuple, les soldats et les artisans, mais tout le Paris mondain : belles marquises accompagnées de galants abbés, grands seigneurs en bonne fortune ; c'est l'époque des *Ramponneau*, c'est-à-dire des chansons à la gloire de l'hôte, dont on acclamait le nom au refrain.

Le Caveau.—Nous sommes arrivés aussi à l'époque des sociétés chantantes, qui rendirent enfin un peu de franche gaieté et d'esprit gaulois à la chanson de table. La première en date et la plus célèbre fut le *Caveau*, fondé en 1729 par Gallet, Piron, Crébillon fils et Collé. L'on se réunit d'abord chez l'épicier Gallet, puis chez le traiteur Landel, dont l'établissement était connu sous le nom de Caveau. C'était à table, et en fêtant Bacchus, que l'on chantait à tour de rôle de joyeux couplets. Bientôt de nouveaux convives vinrent grossir la compagnie : Fuzelier, Panard, Sallé, Saurin, Crébillon père, le sombre tragique, qui était en même temps le meilleur et le plus doux des bons enfants ; puis Helvétius, Lanoue, Rameau, Boucher. Le *Caveau* était devenu ' l'Académie de la chanson,' mais la dispersion d'une partie de ses membres, et les désagréments qu'amena la morgue de plusieurs grands seigneurs introduits dans les réunions, causèrent la dissolution de la société en 1739. Elle avait publié un recueil de chansons sous le titre de *Clef du Caveau*.

Le *Caveau* fut reconstitué en 1759 par Crébillon, Collé, Helvétius, Lanoue, auxquels s'adjoignirent Marmontel, Boissy, Suard, Laujon, et bien d'autres ; il

continua d'exister jusqu'à la Révolution. Puis en 1796 se forma la société des *Dîners du Vaudeville*, qui exista jusqu'en 1802, et qui publia un recueil en neuf volumes.

Les auteurs de vaudevilles composaient invariablement leurs chansons sur des *timbres*, terme dont la *Clef du Caveau* donne la définition suivante : 'On entend par *timbre* la désignation d'un air quelconque, en citant le premier vers de la chanson ou du couplet qui lui a donné lieu.' Ce procédé, d'adapter des vers nouveaux à des airs connus, suffit aux besoins du *Caveau moderne*, fondé en 1806 sous la présidence de Désaugiers, et dont firent partie Gouffé, Brazier, Laujon, Piis, — et Béranger. Il exista jusqu'en 1817, et laissa un Recueil en onze volumes. Il s'était formé en 1813 une sorte de succursale du *Caveau* qui porta le nom de *Soupers de Momus*, et qui exista jusqu'en 1828.

Ces sociétés chantantes de l'Empire et de la Restauration se contentèrent de continuer la tradition des chansonniers du dix-huitième siècle, sans y rien ajouter, et sans même avoir à leur disposition la même variété de sujets, car sous l'Empire le *Caveau moderne* n'aurait pu toucher dans ses refrains aux choses du gouvernement, et dut s'en tenir à la chanson bachique.

§ 25. *Béranger membre du Caveau.*—Nous avons vu que Béranger était entré au Caveau moderne en 1813, et avait composé pour discours de réception *L'Académie et le Caveau.* Ces couplets, pétillants d'esprit et de satire, avec leur style sec, métallique et sautillant, se conforment en tous points à la tradition des sociétés chantantes et du vaudeville. C'est à l'aide des recueils

de l'époque que Béranger s'est formé à l'art de la chanson ; l'auteur du *Déluge* et du *Jugement dernier* se garde bien d'afficher au Caveau la moindre velléité poétique. Si pendant ces premières années il se permet un brin de poésie dans des morceaux tels que *Les Adieux de Marie Stuart* ou *Les Oiseaux*, ce n'est pas au Caveau qu'il les ira chanter. Ce n'est qu'un peu plus tard, lorsqu'il a entamé sa campagne politique contre la Restauration, que sa popularité grandissante lui inspire assez de confiance pour qu'il se permette de chanter à table *Le Dieu des bonnes gens* ; de tels couplets ne convenaient point, d'ailleurs, à une société nourrie dans la tradition de Collé et de Panard, et elle en mourut peut-être : du moins, ayant applaudi aux vers de Béranger, cessa-t-elle d'exister la même année.

Ce fut donc en dépit du Caveau, et en dehors du Caveau, que Béranger, ayant découvert sa vocation, entreprit d'élargir le genre de la chanson et d'y faire entrer des accents nouveaux : satire politique, ironie voltairienne, effusions intimes, les gloires et les malheurs de la patrie, philosophie sociale, sans du reste permettre jamais au couplet de tourner à la strophe, et sans s'affranchir du refrain.

La classification des Chansons de Béranger a été faite une fois pour toutes par Sainte-Beuve dans son article du 15 juillet 1850, où il écrit : ' On pourrait diviser les Chansons de Béranger en quatre ou cinq branches : 1° L'ancienne chanson, telle qu'on la trouve avant lui chez les Collé, les Panard, les Désaugiers, la chanson gaie, bachique, épicurienne, le genre grivois, gaillard, égrillard, *Le Roi d'Yvetot*, *La Gaudriole* . . .

ce fut par où il débuta. 2° La chanson sentimentale, la romance, *Le Bon Vieillard* ... surtout *Les Hirondelles*; il a cette veine très fine et très pure par moments. 3° La chanson libérale et patriotique, qui fut et restera sa grande innovation, cette espèce de petite ode dans laquelle il eut l'art de combiner un filet de sa veine sensible avec les sentiments publics dont il se faisait l'organe ; ce genre, qui constitue la pleine originalité de Béranger et comme le milieu de son talent, renferme *Le Dieu des bonnes gens*, *Mon Âme*, *La Bonne Vieille*, où l'inspiration sensible donne le ton ; *Le Vieux Sergent*, *Le Vieux Drapeau*, *La Sainte Alliance des peuples*, etc., où c'est l'accent libéral qui domine. 4° Il y faudrait joindre une branche purement satirique, dans laquelle la veine de sensibilité n'a plus de part, et où il attaque sans réserve, avec malice, avec âcreté et amertume, ses adversaires d'alors, les ministériels, les ventrus, la race de Loyola, le pape en personne et le Vatican ; cette branche comprendrait depuis *le Ventru* jusqu'aux *Clefs du Paradis*. 5° Enfin une branche supérieure que Béranger n'a produite que dans les dernières années, et qui a été un dernier effort et comme une dernière greffe de ce talent savant, délicat et laborieux, c'est la chanson-ballade, purement poétique et philosophique, comme *Les Bohémiens*, ou ayant déjà une légère teinte de socialisme, comme *Les Contrebandiers*, *Le Vieux Vagabond*.'

A cette division faite par Sainte-Beuve il n'y a rien à redire, et que peu à ajouter. Il faut se rappeler que cet article parut avant la publication des Chansons posthumes, que dans celles-ci la 'légère teinte de

socialisme' s'accentue beaucoup, et qu'elles contiennent une série de chants napoléoniens dont Sainte-Beuve signala l'existence, mais que Béranger ne permit de lire, de son vivant, qu'à un petit cercle d'intimes.

La Romance.—Il y aurait peut-être aussi un mot à ajouter sur les *romances* de Béranger, destinées à être chantées, non au cabaret, mais au salon. La romance, au lieu d'être écrite, comme la chanson, sur un air connu, ou *timbre*, se chante sur une mélodie spécialement composée pour ses paroles. Le musicien y tient beaucoup plus de place que le poète, et la plupart des romances de Béranger furent composées pour son ami Wilhem Bocquillon, le fondateur de l'Orphéon. C'est un genre tout moderne : il date du milieu du dix-huitième siècle, et fut la grande vogue sous le Premier Empire. Il y est fait une place excessive au sentiment, qui dégénère le plus souvent en sentimentalité, en fadeur doucereuse. Le type du genre est l'insipide poésie du comte de Laborde mise en musique par la reine Hortense, *Partant pour la Syrie.*

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Alla prier Marie
De bénir ses exploits.
Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle
Et sois le plus vaillant.

Il écrit sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte, son seigneur.

Au noble vœu fidèle,
Il crie en combattant :
Amour à la plus belle !
Honneur au plus vaillant !
etc., etc.

On comprend difficilement aujourd'hui qu'une pareille niaiserie ait été acceptée comme air national pendant toute la durée du Second Empire.—Les romances de Béranger sont écrites dans l'esprit de l'époque. Ce sont des morceaux plaintifs ou amoureux, dont la plupart — *Parny*, *Charles VII*, *Beaucoup d'Amour*, etc. . . . — ne supportent plus la lecture ; quelques-unes ont survécu, comme *Les Adieux de Marie Stuart* et *Les Hirondelles*.

Béranger du reste, comme on peut s'en apercevoir dans un certain nombre de pièces assez faibles des Chansons posthumes, pour lesquelles l'air n'est pas indiqué, travaillait mal à moins d'être inspiré par un *timbre*. Pour composer une chanson, il commençait toujours par chercher un air qui convînt au sujet ; suivait une période d'incubation souvent pénible, avant qu'il attrapât son refrain ; le refrain trouvé, il ' tenait son affaire,' et la chanson en découlait tout naturellement.

§ 26. *L'Écrivain et le Poète chez Béranger*.—Cette chanson était donc essentiellement destinée à être *chantée*. Il faut bien insister sur cette ' vérité de La Palisse ', puisque aujourd'hui nous en sommes réduits à lire Béranger au lieu de le chanter, comme on le fit toujours avant 1850. Or, dans la chanson chantée, les faiblesses de style, les obscurités, les petites taches

et les petites défaillances disparaissent ; c'est au piano, et non après lecture, qu'il conviendrait de passer jugement sur l'ensemble de cette œuvre. Mais puisque Béranger, de son vivant, fut invité nombre de fois à se présenter à l'Académie, soumettons-le à une critique qui eût été justifiée s'il eût consenti à y entrer : nous avons parlé du chansonnier, parlons un peu du poète et de l'écrivain.

Le premier recueil de Béranger est postérieur aux *Martyrs* de Chateaubriand et à *l'Allemagne* de Mme de Staël ; le second parut entre les *Méditations* de Lamartine et les *Odes* de Victor Hugo, et le recueil de 1833 est postérieur à *Hernani*. Nous voilà donc en pleine poussée romantique, et la première constatation qu'il importe de faire, c'est que les *Chansons* restèrent entièrement en dehors de la nouvelle école littéraire. Béranger, en effet, avait trente-cinq ans lors de la publication de son premier recueil ; en 1830, il en avait cinquante, et songeait déjà à la retraite. Il était de la génération littéraire précédente, il s'était formé sous le Directoire et l'Empire ; pour se faire une idée de l'école à laquelle il appartenait, il faut secouer dans les bibliothèques la poussière d'ouvrages et de recueils dont on ne trouble plus guère le sommeil paisible. L'on pourrait consulter par exemple la *Bibliothèque portative des écrivains françois* publiée en 1803, et prendre inventaire au tome III des auteurs poétiques en vogue à cette époque. Ce volume in-4°, et très peu portatif, commence par un *Discours sur la Versification*, conforme aux enseignements de Boileau, où nous lisons par exemple que ' la poésie rejette tous les mots

prosaïques et bas,' et que d'autre part ' il y a des mots qui ont vieilli en prose et qui n'en sont devenus que plus poétiques, tels que *prospère*, *naguère*, *mensonger*, *antique*, *reliques*, etc. . . . Ils ne se disent plus en prose, mais en étendant le domaine de la poésie, lui donnent un caractère plus auguste et plus vénérable.' Il était temps que Chateaubriand et Victor Hugo vinssent refaire et la prose et l'art poétique !

Viennent ensuite des extraits de Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine et Voltaire, mais ils n'y tiennent qu'une place secondaire ; les auteurs les plus en faveur sont J.-B. Rousseau, Racine le fils, Pompignan, Saint-Lambert, Le Mierre, et, avant tout autre, le grand poète du jour, l'abbé Delille, dont les vers en tout genre occupent au moins un quart du volume. Il faut lire tous ces vers sur ' *les Charmes de l'Étude des trois Règnes de la Nature*,' sur ' *la Naissance de l'Idolâtrie*,' sur ' *le bon et le mauvais Usage des Richesses*,' sur ' *les beaux Jardins qu'on peut se proposer d'imiter*,' pour se rendre compte de l'état d'épuisement et de stérilité où était tombée la poésie au commencement du dix-neuvième siècle. On trouvera aussi un choix de Romances, Vaudevilles et Chansons dont l'étude, mieux que toute autre discipline, nous mettra à même d'apprécier l'œuvre de Béranger et de comprendre le succès immense et universel du *Roi d'Yvetot*. Contemporain de la Révolution, Béranger fut au dix-neuvième siècle, dans la politique, un soldat d'avant-garde, mais, dans la littérature, un ' attardé ' du siècle précédent : si on le considère à ce point de vue, on ne peut nier son talent, sa supériorité, et même son génie.

Ce talent, cette supériorité sont d'autant plus remarquables que Béranger ne savait pas le latin. Chez un écrivain de race latine, c'est là un fait grave, et dont on ne saurait exagérer l'importance. Il s'appliqua bien à combler cette lacune par la lecture de traductions des auteurs anciens, mais il lui manquait une gymnastique d'esprit, une appréciation critique du sens propre des mots et du génie de la langue, indispensables pour écrire le français avec facilité. Les grands prosateurs français, Montaigne, Pascal, La Bruyère, Bossuet, et presque tous les grands poètes, furent au collège des 'forts en thème,' et possédaient leurs auteurs classiques comme on ne les possède plus aujourd'hui. J.-J. Rousseau et Béranger sont à peu près les seuls écrivains français qui n'aient pas subi cette discipline, aussi dans la communauté des lettres furent-ils l'un et l'autre des '*outsiders*'; ils s'en rendaient bien compte: de là chez Rousseau cette fierté ombrageuse, et chez Béranger cette modestie outrée. De là aussi les fautes contre le bon goût, les imperfections et les obscurités que le poète laissa subsister dans des pièces qu'il remit certainement vingt fois sur le métier, car il travaillait si lentement et si péniblement qu'il n'écrivit jamais plus d'une quinzaine de chansons par an. Sainte-Beuve ne se fit pas faute de mettre au jour ces faiblesses de style en 1850, et dans les chansons qu'on va lire nous aurons aussi à signaler des vers incompréhensibles, des tours pénibles et des platitudes.

§ 27. *Béranger et la critique contemporaine.*—Ces taches sont assez rares, du reste, et c'est plutôt à l'ensemble de son œuvre que la critique contemporaine

s'est attaquée, avec une sévérité excessive, pensons-nous. M. Brunetière[1] fait observer qu'il n'y a rien dans l'œuvre de Béranger qui rappelle ni la mélancolie ordinaire, ni la franchise habituelle, ni la générosité naïve de l'âme populaire, et qu'au contraire elle est l'expression de ce qu'il y a de plus ' bourgeois ' dans l'esprit français.—La critique est juste, mais Béranger n'eut jamais la prétention — ni le dessein — d'écrire des *Volkslieder*, un genre littéraire et musical qu'il connaissait à peine, comme nous l'avons dit : sa chanson fut populaire dans ce sens qu'elle fut chantée de tout le monde, y compris le peuple. M. Lanson[2], lui, reconnaît que ' la forme de Béranger est admirablement populaire,' mais ne lui ménage pas son dédain. ' Il n'a rien que de médiocre dans les idées. Il a une philosophie et une sensibilité de café-concert. Il est irrémédiablement vulgaire. Il a le don de rapetisser, d'*enniaiser* tous les grands sujets . . . En un mot, la mesure de Béranger, c'est cette moyenne assez vulgaire de l'esprit français qu'on appelle l'esprit bourgeois : esprit positif, jouisseur, gausseur. Il exprimait de son mieux les idées du bourgeois de son temps, de là son succès.'—C'est faire le procès, nous semble-t-il, non du chansonnier, mais de ses trop fervents admirateurs qui voulaient à toute force qu'il se fût élevé au niveau de l'ode ; et l'on pourrait répondre comme le fit l'avocat de Béranger devant le tribunal en 1821 : ' Monsieur le président, je ferai seulement observer que ce ne sont que des chansons, et que rien ne peut faire

[1] *Manuel de l'Histoire de la littérature française*, p. 408.
[2] *Histoire de la littérature française*, p. 948.

que ce n'en soient pas.' Béranger lui-même répétait souvent que 'les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.' Son esprit positif, jouisseur et gausseur est en effet bien français : Béranger est *national* comme Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine et Voltaire.

M. Henri Chantavoine[1], peut-être parce qu'il est non seulement critique, mais lui-même poète, juge avec plus de sympathie ces 'guêpes ailées, dont chaque couplet pique et s'enfonce, au bourdonnement du refrain.' Il reconnaît que si les chansons de Béranger ne sont pas des odes, 'il y aurait d'autre part injustice à méconnaître ce qu'il y a en lui d'aimable, de vivant, d'inspiré.' Il reconnaît chez lui l'imagination et la sensibilité d'un vrai poète dans quelques-unes de ses meilleures pièces, et nous recommande 'de le chanter à mi-voix, au lieu de le lire et surtout au lieu de l'éplucher.'

M. Faguet[2], enfin, fait remarquer qu'il y a beaucoup de chansons de Béranger — et des meilleures — qui gagnent plus à être lues qu'à être chantées. Car, dit-il, 'ce n'est pas la verve entraînante qui est leur marque. C'est la sournoiserie maligne et le trait qui se dérobe à moitié, tout en portant. Elles veulent donc être lues attentivement, de très près, par un lecteur très capable d'attention et spirituel lui-même, et passent au-dessous du champ visuel d'un homme habitué au lyrisme à grand fracas.' Béranger est un 'homme

[1] *Histoire de la littérature française, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville*, t. vii, p. 313.

[2] *Histoire générale publiée sous la direction de E. Lavisse et A. Rambaud*, t. x, p. 483.

d'esprit merveilleusement doué pour n'être pas compris des imbéciles.'

Ce que tous les critiques s'accordent à reconnaître, c'est ' l'art qu'il déploie dans le choix des refrains, qui presque toujours expriment en un vers l'intention de la chanson entière, et dans la manière dont les chansons sont *composées*, comme autant de tableaux de genre, qui parlent d'abord aux yeux, et qui appellent l'illustration.' . . . 'Et surtout de l'action, toujours de l'action. La chanson de Béranger est *récit* ou drame ; et chaque couplet met en lumière un des moments principaux de l'action. . . . Elle est populaire par le même mérite qui a fait la popularité de La Fontaine : parce qu'elle est toute action [1].'

III. L'HOMME.

§ 28. *Portrait de Béranger.*—Il nous reste, pour terminer cette étude, à dire quelques mots sur l'*homme* que fut Béranger dans la vie privée. Lamartine nous l'a décrit au physique dans son *Cours familier de Littérature* [2]. Il le répresente avec ' le costume d'un Alcinoüs rustique, des souliers noués par un fil de cuir, à fortes semelles sonores, des bas gris ou bleus en filoselle, souvent mouchetés d'une tache entre le soulier et le pantalon . . . un peu débraillé sur sa large poitrine, et laissant voir un linge blanc, mais grossier, tel que les ménagères de campagne en filent . . . ; une

[1] G. Lanson, *op. cit.*
[2] *Entretien XXI.*

redingote de drap grisâtre, dont le tissu râpé montrait le fil sur les coudes, et dont les basques inégalement pendantes battaient très bas ses jambes à chaque pas sur le pavé. Un chapeau de feutre gris aussi, à larges bords et sans forme ou déformé, tantôt posé de travers sur la tête, tantôt profondément enfoncé sur le front et laissant flotter quelques boucles de cheveux incultes, mais presque blonds encore, sur son collet ou sur ses joues, complétait ce costume.'

D'après Arthur Arnould [1] ' Béranger avait un front magnifique, des tempes admirables, un crâne vigoureusement développé, un œil bleu doux et puissant, dont le regard charmait quoiqu'on le soutînt difficilement. Il était chauve ; mais, à cinquante-cinq ans, ses cheveux rares, soyeux, et dont la couleur rappelait celle des premiers cheveux de l'enfant, formaient une couronne autour de sa tête, dégarnie seulement sur le haut et sur le devant. Le bas de sa figure, plus vulgaire, . . . la bouche étant un peu de travers et le nez un peu gros, annonçait une certaine sensualité . . . unie à une extrême finesse, mélange singulier au premier abord de malignité indulgente et de bonté moqueuse.'

§ 29.—De goûts aussi simples que sa mise, modeste et timide même à l'époque de sa plus grande popularité,—il s'enfuit de Paris parce qu'il va être mis en scène au Palais Royal [2], — et bien décidé à ne jamais ' rien être,' — à n'être ni décoré, ni de l'Académie, ni du gouvernement — il se trouvait plus à l'aise au milieu des petits bourgeois qu'au sein des sociétés

[1] *Béranger, ses Amis*, etc., t. i, p. 35.
[2] v. notes, p. 247.

distinguées[1]. D'humeur enjouée, et toujours gai à table, bien que fort sobre, Béranger fut avant tout un philanthrope, un homme bon, le plus doux, le plus serviable et le plus généreux des amis. Au milieu des trônes qui s'écroulent, des gouvernements qui tombent et qui se succèdent, de toutes ses préoccupations politiques, il ne perd jamais de vue un ami à secourir, une injustice à réparer, toujours en quête pour le pauvre chez les riches, toujours prêt à ouvrir largement sa propre bourse, si peu garnie qu'elle fût. ' Il faut, dit Lamartine[2], avoir assisté cent fois comme moi aux consultations de ce médecin des âmes, dans son antichambre, pour se faire une idée du bien qu'il avait fait à la fin de sa journée, avant de reposer sa tête sur son oreiller de bonnes œuvres.' Cette bonté foncière est ce qui nous frappe tout d'abord à la lecture des quatre gros volumes de son immense correspondance : plus de la moitié de ces lettres sont motivées par une œuvre charitable quelconque. Ce fut lui qui secourut, consola et encouragea l'auteur de la *Marseillaise*, Rouget de Lisle, tombé dans la misère, et qui ne cessa de s'entremettre en sa faveur qu'il n'eût obtenu pour lui une pension viagère.

Avec cela, excellent homme d'affaires,—n'avait-il pas à l'âge de dix-huit ans géré une maison de banque? — discret et sensé, et doué d'un flair étonnant en matière de politique. S'il eût consenti à ' être quelque chose,' il eût fait un excellent ministre d'état ou envoyé plénipotentiaire.

[1] v. *La Sainte Alliance des Peuples*, notes, p. 199.
[2] *op. cit.*

Le cercle de ses relations et de ses amis était tellement vaste qu'il nous serait impossible d'aborder ici ce chapitre des plus intéressants [1]. On y trouverait tous les chefs du parti libéral : Manuel, Benjamin Constant, Laffitte, Thiers, Mignet ; des aristocrates comme Chateaubriand et Lamartine ; des prêtres : Lamennais, l'archevêque de Paris, et le curé de Passy ; des écrivains célèbres et des écrivains obscurs, des femmes distinguées, de modestes bourgeoises, et des jeunes filles qui lui faisaient leurs confidences, et qu'il conseillait et guidait dans leurs lectures.

§ 30. *Philosophie et religion de Béranger.*—Au cours de la grande querelle qui suivit la mort de Béranger, sa religion et sa philosophie furent l'objet des attaques les plus vives, mais aussi les plus diverses. On lui reprocha son irréligion et son scepticisme, on regretta qu'il se fût arrêté au déisme, on se moqua de sa ' théologie roturière ' ; il ne manqua à ses adversaires que de tomber d'accord dans leurs critiques. La religion de Béranger est pourtant fort simple et facile à établir.

Il croyait en Dieu ; il le déclare constamment dans ses *Chansons*, dans sa *Biographie*, et dans sa *Correspondance* ; il a une admiration profonde pour l'Évangile, et pour la vie de Jésus. Mais il n'est pas catholique, ou du moins ' catholique pratiquant ' ; les dogmes intransigeants de l'Église de Rome le laissent sceptique et indifférent [2]. Sa religion, en somme, est

[1] v. la *Correspondance*, l'appendice de *Ma Biographie*, les ouvrages de J. Janin, d'Arthur Arnould, etc.

[2] ' Moi, je suis des croyants . . . je me suis contenté de faire

celle de la grande majorité de la bourgeoisie française à l'heure actuelle. Ce serait celle de Molière et de La Fontaine, plutôt que celle de Montaigne, mais, dans l'intervalle, Voltaire a passé par là. Béranger est fils de Voltaire, non seulement par cette faculté de la raillerie sanglante qui tue pendant qu'elle fait rire, par son amour généreux et actif des hommes et surtout des opprimés, par son bon sens acéré, mais encore par une certaine façon d'envisager et de traiter en souriant des questions qu'abordent en tremblant, et le front dans la poussière, des hommes de l'école de Bossuet et de Pascal[1]. Mais tandis que Voltaire relègue Dieu bien loin dans l'infini, dans l'indiscutable, le chansonnier, au contraire, l'humanise et le rapproche de l'homme. Il croit au '*bon Dieu*' qui est le 'Dieu des bonnes gens,' et cette théologie roturière vaut bien celle de Voltaire. Détestant les jésuites et peu ami du pape, Béranger se trouvait naturellement en dehors de l'Église, mais dans un pays plus accommodant il eût volontiers fait sa profession de foi comme unitairien. Il avait certainement 'compris le Christ en faisant le bien et en restant pauvre[2].' Et ce fut là toute sa philosophie.

De l'univers observant la machine
J'y vois du mal et n'aime que le bien.

Il n'aime ni le désespoir ni les désespérés, en qui il voit surtout des égoïstes. Il n'admet pas qu'on puisse se

rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété ?' (*Préface* de 1833.)

[1] Pascal n'hésita pourtant pas non plus à 'faire rire de la livrée' du jésuitisme.

[2] Laurent Pichat : *Les Poètes de Combat.*

livrer au découragement, renoncer à la lutte, se laisser dominer par la tristesse :

Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
— N'ai-je point sujet de pleurer?
Las ! mon ami vient d'expirer.
— Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin [1].

Pour finir par une citation de Legouvé : 'Si je voulais définir Béranger, je l'appellerais volontiers un Franklin poète. Les ressemblances entre lui et le philosophe américain sont nombreuses. Même amour de la liberté, même patriotisme, même goût pour le progrès, même désintéressement, même humanité, même mélange d'esprit pratique et de gaieté railleuse, même simplicité d'habitude. Mais Béranger a de plus une qualité rare et précieuse : l'imagination [2].'

J. E. MANSION.

BELFAST, *mai* 1908.

[1] *Le Chapelet du Bonhomme*, p. 149.
[2] *Le Béranger des Écoles*, p. 201.

NOTE

THE text of this selection from Béranger's songs has been taken from Garnier Frères' modern edition in 4 vols. 18°, corrected when necessary after comparison with Perrotin's editions of 1849 and 1858, and, for the earlier songs, with Baudoin Frères' edition of 1826. The selection has been made with the twofold purpose of illustrating every aspect of Béranger's talent, and of including as many as possible of the songs which cast a light on the history and civilization of the Restoration period.

The sources of information drawn from in writing the Introduction are mentioned in the short bibliography at the end of the book; the chief and most important of these is Béranger's own correspondence. With regard to the notes, the writer must make special mention of his indebtedness to Professor K. A. Martin Hartmann's *Béranger: Ausgewählte Lieder* (Stolte, Leipzig). The accurate scholarship and wealth of erudition embodied in this little edition of thirty-seven *chansons*—the only school edition worthy of the name which has yet appeared—have left nothing to glean for those who are called upon to cover the same ground, and, in dealing with many of these songs, plagiarism—with due and grateful acknowledgement—was unavoidable.

J. E. M.

CONTENTS

PAGE

INTRODUCTION iii

NOTE liv

ÉDITIONS DE 1815 ET DE 1821.

PAGE

Le Roi d'Yvetot . . . 1
L'Académie et le Caveau . 2
Roger Bontemps . . . 4
Les Gueux 6
Les Gaulois et les Francs . 8
Vieux Habits! vieux Galons! 11
Adieux de Marie Stuart . 13
A mon ami Désaugiers . . 15
Ma Vocation . . . 17
Le Vilain 18
Le Vieux Ménétrier . . 19
Les Oiseaux . . . 21
Ce n'est plus Lisette . . 22
Le Marquis de Carabas . . 24
Mon Ame 26
Le Juge de Charenton . . 28
La Cocarde blanche . . 30
Mon Habit 32
Mon Petit Coin . . . 33

PAGE

L'Indépendant . . . 34
La Bonne Vieille . . . 36
La Petite Fée . . . 37
Monsieur Judas . . . 39
Le Dieu des bonnes gens . 40
Si j'étais petit oiseau . . 42
Le Bon Vieillard . . . 44
Le Retour dans la patrie . 45
Le Ventru 48
La Sainte Alliance des peuples 50
Les Révérends Pères . . 52
Les Enfants de la France . 54
Halte-là! 56
Les Étoiles qui filent . . 58
Le Vieux Drapeau . . 59
Louis XI 61
Les Deux Cousins . . 63
Le Cinq Mai . . . 65

ÉDITION DE 1825.

Préface 67
Adieux à la campagne . . 68
L'Épitaphe de ma muse . 70
Les Conseils de Lise . . 71
Les Sciences . . . 73
Le Tailleur et la Fée . . 75
Le Malade 76

Le Violon brisé . . . 77
Le Chant du Cosaque . . 79
Les Hirondelles . . . 80
Le Vieux Sergent . . 82
Maudit Printemps! . . 83
Psara 84

ÉDITION DE 1828.

L'In-octavo et l'In-trente-deux 87
Le Grenier 88
Le Sacre de Charles le Simple 89
Les infiniment petits . . 91
Couplets sur la journée de Waterloo . . . 93

Les Deux Grenadiers . . 94
Le Petit Homme rouge . . 96
Les Bohémiens . . . 98
Les Souvenirs du peuple . 101
Le Tombeau de Manuel . 103

CHANSONS NOUVELLES ET DERNIÈRES (1833).

	PAGE		PAGE
Les dix mille francs	105	A M. de Chateaubriand	116
Le Juif errant	106	Le Refus	118
Le Vieux Caporal	109	Souvenirs d'Enfance	119
Jeanne la Rousse	111	Jacques	121
Hâtons-nous!	113	Les Fous	123
Poniatowski	114	Adieu, Chansons !	124

CHANSONS POSTHUMES.

(Édition de 1857.)

Le Cheval arabe	127	L'Apôtre	143
L'Aigle et l'Étoile	129	Ma Canne	145
Sainte-Hélène	131	Histoire d'une idée	147
Il n'est pas mort	133	Le Chapelet du Bonhomme	149
Bondy	135	Adieu!	151
Le Matelot breton	139		

NOTES 153

BIBLIOGRAPHIE 262

CHANSONS CHOISIES

DE

BÉRANGER

ÉDITIONS DE 1815 ET DE 1821

LE ROI D'YVETOT

Il était un roi d'Yvetot
  Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
  Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
        Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
        La, la.

Il faisait ses quatre repas
  Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
  Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
        Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
        La, la.

Il n'avait de goût onéreux
  Qu'une soif un peu vive ;
Mais, en rendant son peuple heureux,
  Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Mai 1813.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU

Chanson de réception au Caveau moderne.

Au Caveau je n'osais frapper ;
Des méchants m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.

Mais, que vois-je ! de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie ;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix
A des gens qu'appuierait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle ;
Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie ;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,
Dire : Quel honneur vous me faites !
Messieurs, vous êtes trop honnêtes ;
Ou quelque chose d'aussi fort ?
Mais que je m'effrayais à tort !
On peut ici montrer moins de génie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie ;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
Faire bâiller en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme,
Que moi je le vaux, Dieu sait comme ;
Mais ce président sans façon
Ne pérore ici qu'en chanson :
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie ;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurai-je alors
Pour tout esprit l'esprit de corps ?

Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise ;
Mais dans votre société,
L'esprit de corps, c'est la gaieté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie ;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville
A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie !
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie ;
Ce n'est point comme à l'Académie.

ROGER BONTEMPS

Aux gens atrabilaires,
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents ;
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours ;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans ;
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans ;
Eh gai ! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux ;
Être un faiseur habile
De contes graveleux ;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants ;
Eh gai ! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vins d'élite,
Sabler ceux du canton ;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton.
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants ;
Eh gai ! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, à ta bonté ;
De ma philosophie
Pardonne la gaieté ;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps ;
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,

Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

LES GUEUX

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange ;
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile ;
J'en atteste ma gaieté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on ;
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux.

Quel Dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

L'Amitié, que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

LES GAULOIS ET LES FRANCS

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,
Le barbare,
Qu'elle égare,
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Le Russe, toujours tremblant
Sous la neige
Qui l'assiège,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France,
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire,
Seraient bus par des Saxons !
Plus de vin, plus de chansons !

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Pour des Kalmoucks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,

Nos femmes ont trop d'attraits.
Ah ! que leurs fils soient Français !

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Quoi ! ces monuments chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris !
Quoi ! les Prussiens à Paris !

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix, si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

VIEUX HABITS ! VIEUX GALONS !

OU

Réflexions morales et politiques d'un Marchand d'Habits de la Capitale.

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout,
L'habit fait tout.
Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,
Les anciens préjugés renaissent.
On va quitter les pantalons.
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux !
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passants nous les rappelons.
Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles ;

De galon même étaient couverts
Les habits verts.
Mais sans le bonheur point de gloire !
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui sans honte
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus nous étalons !
Vieux habits ! vieux galons !

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits ! vieux galons !

Longtemps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.

Mais, grâce à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte ;
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits ! vieux galons !

ADIEUX DE MARIE STUART

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,

Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais :
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

A MON AMI DÉSAUGIERS

Qui venait d'être nommé directeur du Vaudeville.

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons ;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège
Qu'à la Foire il a fait briller :
L'ombre de Panard te protège ;
Vadé semble te conseiller.
Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfants de Tabarin.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard :
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole, qu'on exile,
Doit refleurir sur son terrain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,
Le Vaudeville est né frondeur :
Des abus fais ton bénéfice ;
Force les grands à la pudeur ;
Dénonce tout flatteur servile
A la gaieté du souverain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène où, plus à son aise,
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaieté française
A la barbe de l'étranger.
La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire ;
Que nos chants reprennent leur cours.
Il nous faut consoler la gloire ;
Il faut rassurer les amours.
Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

MA VOCATION

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant ;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*Bis.*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais, avec la jeunesse,
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

LE VILAIN

Hé quoi ! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique?
Moi, noble ! oh ! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*Bis.*)
Je suis vilain et très vilain, (*Bis.*)
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents ;
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.

Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part ;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard ;
Et quand l'Église, par sa brigue,
Poussait l'État vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car, sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

LE VIEUX MÉNÉTRIER

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
Ménétrier du hameau ;
Mais pour sage on me renomme,
Et je bois mon vin sans eau.
Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.

Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne ;
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser !
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur :
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur ;
Triste au fond d'un équipage,
Quand là-bas il va passer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne, son pré.
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser.
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé,
Ne portez plus la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais, sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme ;
Sous son chêne accourez tous.
De pardonner je vous somme :
Mes enfants, embrassez-vous.
Pour voir ainsi d'âge en âge
Chez nous la paix se fixer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

LES OISEAUX

Couplets adressés à M. Arnault, partant pour son exil.

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants :
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons !
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants !
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

CE N'EST PLUS LISETTE

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?
Vous, en riche toilette !
Vous, avec des bijoux !
Vous, avec une aigrette !
  Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
  Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin
N'osent fouler l'herbette ;

Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette?
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète.
Vous montrez de l'esprit;
Du moins on le répète.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin, ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette!
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette,
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux
Et n'étiez pas coquette.

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu :
En duchesse on vous traite.
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

LE MARQUIS DE CARABAS

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis ;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu !
Il verra beau jeu.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.
D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix :
Il en aura trois.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts !
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.

Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Prêtres que nous vengeons,
Levez la dîme, et partageons ;
Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.
Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Curé, fais ton devoir,
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les !
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

MON ÂME

C'est à table, quand je m'enivre
De gaieté, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. (*Bis.*)

Il semble alors que mon âme me quitte.
Adieu ! lui dis-je, à ce banquet joyeux :
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ; } *Bis.*
En souriant remontez dans les cieux. }
Remontez, remontez dans les cieux. (*Bis.*)

Vous prendrez la forme d'un ange ;
De l'air vous parcourrez les champs.
Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.
L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire.
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.

L'amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite ;
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon âme,
Doux rayon de l'astre éternel !
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.
L'aï pétille à défaut d'eau bénite ;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

LE JUGE DE CHARENTON

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine.
Chez un juge qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience, hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prechi ! precha !*
Et patati, et patata.
Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

' L'Esprit-Saint soutient ma voix,
Et les accusés vont rire ;
Moi, l'interprète des lois,
J'en viens faire la satire.
Nous les tenons d'un impudent
Qui, pour s'amuser, me fit président.

J'ai longtemps vanté son empire,
Mais j'étais alors payé pour cela.'
Et patati, et patata.
Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

'Le drame et Galimafré
Corrompent nos cuisinières.
En frac on voit un curé,
Et nos enfants ont trois pères.
Le mariage est un loyer :
On entre en octobre, on sort en janvier.
Les cachemires adultères
Nous donnent la peste, et ma femme en a.'
Et patati, et patata.
Il a mis de tout dans ce discours-là.

'Pour débaucher un mari,
Que les filles ont d'adresse !
Sous madame Dubarri,
Elles allaient à confesse.
Ah ! qu'enfin (et le terme est clair)
L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair ;
Et vous, qui nous tentez sans cesse,
Filles, respectez l'habit que voilà.'
Et patati, et patata.
Rien n'est plus moral que ce discours-là.

'Mais, triste effet du typhus,
Au lieu d'église on élève
Le temple du dieu Plutus,
Qui sera beau s'il s'achève.
Partout règnent les intrigants ;
On n'interdit plus les extravagants :
Ce dernier point n'est pas un rêve,
Puisque en robe ici je dis tout cela.'
Et patati, et patata.
On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Remènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bêlant
S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
J'ai fait rire et verser des larmes ;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata.
C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

LA COCARDE BLANCHE

Couplets censés faits pour un dîner où des royalistes célébraient l'anniversaire de la première entrée des Russes, des Autrichiens et des Prussiens à Paris.

CHŒUR.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur !

Chantons ce jour cher à nos belles,
Où tant de rois, par leurs succès,
Ont puni les Français rebelles
Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur !

Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes
Dont nous avions livré les clés !

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur !

Sans ce jour, qui pouvait répondre
Que le ciel, comblant nos malheurs,
N'eût point vu sur la Tour de Londre
Flotter enfin les trois couleurs ?

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur !

On répétera dans l'histoire
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,
Pour nos soldats et pour leur gloire,
Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur !

Appuis de la noblesse antique,
Buvons, après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur !

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui sut par lui-même
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur.

MON HABIT

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise :
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?

Pour des rubans, la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

MON PETIT COIN

Non, le monde ne peut me plaire ;
Dans mon coin retournons rêver.
Mes amis, de votre galère
Un forçat vient de se sauver.
Dans le désert que je me trace,
Je fuis, libre comme un Bédouin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes,
Je pèse et nos fers et nos droits ;
Sur les peuples versant des larmes,
Je juge et condamne les rois.
Je prophétise avec audace ;
L'avenir me sourit de loin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées ;
A faire le bien je me plais ;
J'élève de nobles trophées ;
Je transporte au loin des palais.

Sur le trône ceux que je place,
D'être aimés sentent le besoin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes :
Je vole, et, joyeux séraphin,
Je vois aux flammes éternelles
Nos rois précipités sans fin.
Un seul échappe de leur race ;
De sa gloire je suis témoin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie
Des vœux que le ciel entend bien.
Respectez donc ma rêverie :
Votre monde ne me vaut rien.
De mes jours filés au Parnasse
Daignent les Muses prendre soin !
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

L'INDÉPENDANT

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité :
C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté. (*Bis.*)
Jugez aux chants qu'elle m'inspire
Quel est sur moi son ascendant ! (*Bis.*)
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société ;
Et pour repousser l'esclavage
Je n'ai qu'un arc et ma gaieté.
Mes traits sont ceux de la satire :
Je les lance en me défendant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
Valets, en tout temps prosternés,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passants couronnés.
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :
Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !
C'est le conducteur de la chaîne ;
Ses captifs sont plus gais que lui.
Dominer ne peut me séduire ;
J'offre l'amour pour répondant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée,
Gaiement je poursuis mon chemin.
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.
Chaque soir, au lit qui m'attire
Dieu me conduit sans accident.
Lisette seule a le droit de sourire

Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissants,
Qui des chaînes de l'hyménée
Veut charger mes bras caressants.
Voilà comme on perd un empire !
Non, non, point d'hymen imprudent.
Que toujours Lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

LA BONNE VIEILLE

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.

Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LA PETITE FÉE

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande ;
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.

Les raisins mûrissaient plus doux ;
Chaque moisson était complète.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres ;
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne ;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée.

Nous éprouvons un sort plus doux ;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

MONSIEUR JUDAS

Monsieur Judas est un drôle
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle,
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,
Cet observateur moral
Parfois se dit journaliste,
Et tranche du libéral ;
Mais voulons-nous réclamer
Le droit de tout imprimer,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère,
Souvent ce lâche effronté
Porte l'habit militaire
Avec la croix au côté.
Nous qui faisons volontiers
L'éloge de nos guerriers,

Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin sa bouche flétrie
Ose prendre un noble accent,
Et des maux de la patrie
Ne parle qu'en gémissant.
Nous qui faisons le procès
A tous les mauvais Français,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,
Tout haut vous dit : ' Mes amis,
Les limiers de la police
Sont à craindre en ce pays.'
Mais nous qui de maints brocards
Poursuivons jusqu'aux mouchards,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

LE DIEU DES BONNES GENS

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie ;
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre ;
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents.
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère ;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :

Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU

Moi qui, même auprès des belles,
Voudrais vivre en passager,
Que je porte envie aux ailes
De l'oiseau vif et léger !
Combien d'espace il visite !
A voltiger tout l'invite :
L'air est doux, le ciel est beau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que, Philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,
J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais, vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaieté,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté.
Puis ma chanson favorite,

Aux guerriers qu'on déshérite
Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles
Où sont de pauvres captifs,
En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite ;
L'autre rêve, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
Un roi qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible
J'irais chanter près de lui.
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchants, je vous fuirais,
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rets.
Que, sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite
Me dresse un piège nouveau,
J'y volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

LE BON VIEILLARD

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux, mais en vain ma voix tremble :
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles ;
J'ai bu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, hé quoi ! chacun s'empresse !
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses ;
Amis, châteaux, maîtresses, ne sont plus.
Les souvenirs me sont restés fidèles :
Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
Comme Nestor je ne vous parle pas.
De tous les jours où brilla mon courage
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avouerai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !
Enfants, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde ;
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps, aimables hirondelles,
J'ai pour vous voir différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

LE RETOUR DANS LA PATRIE

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie ! (*Ter.*)

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans enfin je te revois ;
De mon village
Je vois la plage ;
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;
Là je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang pétille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée !
Douce contrée !
Que de plaisirs quittés pour te revoir !

Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir,
De mes amours dans la prairie
Les souvenirs seront présents :
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays
De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

LE VENTRU

OU

Compte rendu de la Session de 1818 *aux Électeurs du Département de* ***

PAR M. ***

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'État n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle,
A quinze de d'Argenson ;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours,
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,

J'ai parlé, parlé, parlé,
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Si la presse a des entraves
C'est que je l'avais promis ;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour ;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour*.
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits.
Quels dînés
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité ;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Malgré des calculs sinistres,
Vous paierez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Enfin, j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi ;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions
J'ai cent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

LA SAINTE-ALLIANCE DES PEUPLES

Chanson chantée à Liancourt pour la Fête donnée par M. le Duc de la Rochefoucauld en réjouissance de l'évacuation du Territoire français, au mois d'octobre 1818.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
' Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte-alliance,
Et donnez-vous la main.

‘ Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte-alliance,
Et donnez-vous la main.

‘ Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte-alliance,
Et donnez-vous la main.

‘ Des potentats, dans vos cités en flammes,
Osent, du bout de leur sceptre insolent,
Marquer, compter, et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte-alliance,
Et donnez-vous la main.

‘ Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
Fondez les lois dans vos pays souffrants ;
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence ;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte-alliance,
Et donnez-vous la main.

‘ Oui, libre enfin, que le monde respire ;
Sur le passé jetez un voile épais.

Semez vos champs aux accords de la lyre ;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte-alliance,
Et donnez-vous la main.'

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger coulez, bons vins de France :
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte-alliance,
Et donnons-nous la main.

LES RÉVÉRENDS PÈRES

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre.
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola ;
Vous savez pourquoi l'on nous exila.
Nous rentrons ; songez à vous taire !
Et que vos enfants suivent nos leçons.
C'est nous qui fessons,
Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit ;
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit ;
Nous en ferons des reliques.
Confessons, pour être absolus :
Henri quatre est mort, qu'on n'en parle plus.

Vivent les rois bons catholiques !
Pour Ferdinand sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées.
Le favori, par tant d'égards,
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encor quelques lois de changées,
Et, pour le sauver, nous le renversons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.
Nous avons le secret d'en haut :
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille ;
Elle aura la dîme, et nous les moissons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Du fond d'un certain palais
Nous dirigeons nos attaques.
Les moines sont nos valets :
On a refait leurs casaques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques :

A prendre Paris nous les exerçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin reconnaissez-nous
Aux âmes déjà séduites.
Escobar va sous nos coups
Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tous ses droits ;
Léguez-nous vos biens, et portez nos croix,
Nous sommes, nous sommes jésuites ;
Français, tremblez tous : nous vous bénissons !
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Décembre 1819.

LES ENFANTS DE LA FRANCE

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (*Bis.*)
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France ! (*Bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France !

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois ;
Des siècles entends-tu la voix?
Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France !

HALTE-LÀ !

OU LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS.

Chanson de Fête pour Marie ***

Comment, sans vous compromettre,
Vous tourner un compliment?
De ne rien prendre à la lettre
Nos juges ont fait serment.
Puis-je parler de Marie?
Vatimesnil dira : ' Non.
C'est la mère d'un Messie,
Le deuxième de son nom.
Halte-là ! (*Bis.*)
Vite en prison pour cela.'

Dirai-je que la nature
Vous combla d'heureux talents ;
Que les dieux de la peinture
Sont touchés de votre encens ;
Que votre âme encor brisée
Pleure un vol fait par des rois?
' Ah ! vous pleurez le Musée,
Dit Marchangy *le Gaulois.*
Halte-là !
Vite en prison pour cela.'

Si je dis que la musique
Vous offre aussi des succès ;
Qu'à plus d'un chant héroïque
S'émeut votre cœur français ;
' On ne m'en fait point accroire,
S'écrie Hua radieux ;
Chanter la France et la gloire,
C'est par trop séditieux.
Halte-là !
Vite en prison pour cela.'

Si je peins la bienfaisance
Et les pleurs qu'elle tarit ;
Si je chante l'opulence
A qui le pauvre sourit,
Jacquinot de Pampelune
Dit : ' La bonté rend suspect ;
Et soulager l'infortune,
C'est nous manquer de respect.
Halte-là !
Vite en prison pour cela.'

En vain l'amitié m'inspire :
Je suis effrayé de tout.
A peine j'ose vous dire
Que c'est le quinze d'août.
' Le quinze d'août ! s'écrie
Bellart toujours en fureur :
Vous ne fêtez pas Marie,
Mais vous fêtez l'Empereur !
Halte-là !
Vite en prison pour cela.'

Je me tais donc par prudence,
Et n'offre que quelques fleurs.
Grand Dieu ! quelle inconséquence !
Mon bouquet a trois couleurs.
Si cette erreur fait scandale,
Je puis me perdre avec vous.
Mais la clémence royale
Est là pour nous sauver tous...
Halte-là !
Vite en prison pour cela.

LES ÉTOILES QUI FILENT

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.
— Oui, mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret ;
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque !...
Va, mon fils, garde ta candeur ;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

LE VIEUX DRAPEAU

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré ;
Nos souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière :
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière :
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière :
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière :
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière :
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là près de mes armes ;
Un instant osons l'entrevoir.

Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secouerai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

LOUIS XI

Heureux villageois, dansons
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier :
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes
Qui se mêle au bruit des verrous?

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain !
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.

Heureux, villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

LES DEUX COUSINS

OU LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC

Salut ! petit cousin germain ;
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main ;
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau,
Point de Français qui n'en convienne :
Les rois m'adoraient au berceau ; (*Bis.*)
Et cependant je suis à Vienne ! (*Bis.*)

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poèmes ;
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne :

On m'offrit de l'eau du Jourdain ;
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs ;
Et cependant je suis à Vienne !

Sur des lauriers je me couchais ;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets ;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au saint-père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats ;
Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée ;
Ils préfèrent au cordon bleu
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévouement
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment ;
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : ' Je puis avoir mon tour ;
De mon cousin qu'il vous souvienne.
Vous lui promettiez votre amour ;
Et cependant il est à Vienne ! '

LE CINQ MAI

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence
Sous le soleil je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :
Le temps n'est plus des trépas glorieux !
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?
Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre ;
Elle était lasse : il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas !
De tout laurier un poison est l'essence ;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
'Serait-ce lui?' disent les potentats :
'Vient-il encor redemander le monde?
Armons soudain deux millions de soldats.'
Et lui peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir ! ah ! grands dieux ! je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

ÉDITION DE 1825

PRÉFACE

Allez, enfants nés sous un autre règne ;
Sous celui-ci quittez le coin du feu.
Adieu ! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
On m'a crié : L'occasion est bonne ;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes !
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien ;
Car en prison le sommeil est sans charmes :
Près du malheur on ne dort jamais bien.
J'entends encor le verrou qui résonne,
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaieté vous délaisse,
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :
' De notre père accusant la faiblesse,
Les plus joyeux sont restés au logis.'
Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
D'abeilles, non, mais de guêpes, je crois.
Ne soufflez mot, retenez votre haleine :
Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois !

Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent ;
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure ;
De s'en servir on peut juger prudent.
Non : qu'ai-je dit? Ah ! la peur déraisonne ;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

ADIEUX A LA CAMPAGNE

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence ;
Au tribunal ils traînent ma gaieté ;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
Rougiraient-ils devant ma probité?

Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'Intolérance est fille des faux dieux
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des États?
Ce n'était point le soleil de l'Empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers ;
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre ;
La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire ;
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

L'ÉPITAPHE DE MA MUSE

Sainte-Pélagie

Venez tous, passants, venez lire
L'épitaphe que je me fais.
J'ai chanté l'amoureux délire,
Le vin, la France et ses hauts faits.
J'ai plaint les peuples qu'on abuse ;
J'ai chansonné les gens du roi :
Béranger m'appelait sa muse. (*Bis.*)
Pauvres pécheurs, priez pour moi ! (*Bis.*)
Priez pour moi, priez pour moi !

Grâce à moi, qu'il rendit moins folle,
D'être gueux il se consolait,
Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.
Il grelottait dans sa coquille
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai garni sa mandille.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !
Priez pour moi, priez pour moi !

Je l'ai rendu cher au courage,
Dont il adoucit le malheur.
En amour il fut mon ouvrage ;
J'ai pipé pour cet oiseleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre ;
Mais, les oiseaux en feront foi,
J'ai fourni la glu pour les prendre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !
Priez pour moi, priez pour moi !

Un serpent... (Dieu ! ce mot rappelle
Marchangy qui rampa vingt ans !)

Un serpent, qui fait peau nouvelle
Dès que brille un nouveau printemps,
Fond sur nous, triomphe, et nous livre
Aux fers dont on pare la loi.
Sans liberté je ne peux vivre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !
Priez pour moi, priez pour moi !

Malgré l'éloquence sublime
De Dupin, qui pour nous parla,
N'ayant pu mordre sur la lime,
Le hideux serpent l'avala.
Or, je trépasse, et, mieux instruite,
Je vois l'enfer avec effroi :
Hier Satan s'est fait jésuite.
Pauvres pécheurs, priez pour moi !
Priez pour moi, priez pour moi !

LES CONSEILS DE LISE

Chanson adressée à M. J. Laffitte, qui m'avait proposé un emploi dans ses bureaux pour réparer la perte de ma place à l'Université.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*Bis.*)

Un doux emploi pourrait vous plaire,
Me dit Lise ; mais songez bien,
Songez bien au poids du salaire,
Même chez un vrai citoyen. (*Bis.*)
Rester pauvre vous est facile,
Quand l'Amour, afin de l'user,
Vient remonter ce luth fragile
Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer, au bruit de son coffre,
Les droits que sa vertu défend.
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots, doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,
Vous ririez moins de ce baron,
Courtier de la Sainte-Alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds de peur d'une crise,
Il veut que les Grecs soient déçus :
Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,
Et croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant ;

Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche*, et de toute part
Reverse à flots sur la patrie
Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire,
Puis ajoute ce dernier point :
Des distances l'amour peut rire ;
L'amitié n'en supporte point.
Riche de votre indépendance,
Chez Laffitte toujours fêté,
En trinquant avec l'opulence,
Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

LES SCIENCES

Fatigué des clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir Amours et Muses ;
J'allais vouloir être savant.
Mais quoi ! pour une âme incertaine
La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et La Fontaine :
Muses, restez ; restez, Amours.

La nature était mon Armide ;
Dans ses jardins j'errais surpris :
Mais un chimiste moins timide
Règne en vainqueur sur leurs débris.
Dans son fourneau rien qu'il ne jette ;
Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdrait sa baguette :
Muses, restez ; restez, Amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours ;
Je n'en veux voir que la lumière.
Muses, restez ; restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
Si les cieux n'obéissaient pas !
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique ;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique :
Muses, restez ; restez, Amours.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux ;
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe :
Muses, restez ; restez, Amours.

LE TAILLEUR ET LA FÉE

Chanson chantée à mes amis le 19 août, jour anniversaire de ma naissance.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs :
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée ;
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins. } *Bis.*

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
'A cet enfant quel destin est promis?'
Elle répond : 'Vois-le, sous ma baguette,
Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
Un coup de foudre ajoute à mes présages :
Ton fils atteint va périr consumé ;
Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
Vole en chantant braver d'autres orages.'
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

'Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
Au toit du pauvre il répand l'allégresse ;
A l'opulence il sauve des ennuis.
Mais quel spectacle attriste son langage?
Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
Il vient au port raconter leur naufrage.'
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : ' Eh quoi ! ma fille
Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
Que, faible écho, mourir en de vains sons.'
' Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes ;
De grands talents ont de moins beaux succès.
Ses chants légers seront chers aux Français,
Et du proscrit adouciront les larmes.'
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose ;
Elle me dit : ' Tu te vois déjà vieux.
Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,
Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
Pour te fêter tes amis vont s'unir :
Longtemps près d'eux revis dans un autre âge.'
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

LE MALADE

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature ;
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape a renversé mon verre :
Plus de gaieté ! mon front se rembrunit ;
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déjà l'oiseau butine pour son nid.

Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers, qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs ;
De nouveaux noms la France se décore ;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter !
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie ;
Elle revient : despotes, à genoux !
Pour l'étouffer, en vain la tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière :
Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je ? hélas ! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps.
Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;
Chargé de fers, chacun se dit : J'attends !
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante ;
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante :
Il est encor des martyrs à chanter.

LE VIOLON BRISÉ

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
' Fais-nous danser ! ' Moi, je refuse ;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
Qui fera danser sous l'ombrage?
Qui réveillera les Amours?

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaieté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi.

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long!
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux ;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire ;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé.

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaiement sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.

LE CHANT DU COSAQUE

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle ;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! } *Bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides ;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides ;
Viens reposer dans l'asile des arts.

Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres ;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

LES HIRONDELLES

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.

Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps, l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.

Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LE VIEUX SERGENT

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : ' Ce n'est pas tout de naître ;
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! '

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
' C'est un drapeau que je ne connais pas.
Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! '

' Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus?
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

' De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la Victoire usés !
La Liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés

Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

' Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
Par la cartouche encor toute noircie
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La Liberté déserte avec ses armes ;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
A notre gloire on mesure nos larmes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! '

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
' Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
Il en est temps ! ' dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
' Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! '

MAUDIT PRINTEMPS !

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver :
Nous nous aimions sans nous connaître ;
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage ;
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas :

Ils l'appelaient, et leur manège
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige !
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours?

Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours?

C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours?

PSARA

OU

Chant de Victoire des Ottomans.

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
Sur ce rocher plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts.
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible ;
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vînt ici raconter tous tes maux?
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats,
Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle ;
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes ;
Psara succombe, et voilà ses soutiens !
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifiera vos âmes ;
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...
Paix ! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple ;
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple ;
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce ;
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.

La flotte hellène a surpris le rivage,
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être ;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

ÉDITION DE 1828

L'IN-OCTAVO ET L'IN-TRENTE-DEUX

Quoi, mes couplets, encore une sottise,
Osez-vous bien paraître in-octavo?
Juge, critique, et docteur de l'Église,
Vont après vous s'acharner de nouveau.
L'in-trente-deux trompait l'œil du myope ;
Mais vos défauts vont être tous sentis :
C'est le ciron vu dans un microscope.
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

'Quel trait d'orgueil ! dira la Calomnie ;
Ferait-on plus pour des alexandrins?
Le chansonnier vise à l'Académie,
Et veut au Pinde anoblir ses refrains.'
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait, je vous en avertis.
Pour conserver vos lettres de roture,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je vois deux sots rendus à leur province :
'Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour ;
Il veux des croix, et, pour l'offrir au prince,
A son recueil a mis l'habit de cour.
Le roi, dit l'autre, a daigné lui sourire,
Même a trouvé ses vers assez gentils.'
Voyez du roi ce que vous ferez dire !
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs ;

Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent dont il séchait les pleurs.
A la guinguette instruisant ces recrues,
D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
Pour rencontrer la Gloire au coin des rues,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler ; car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous.
Déjà mon front sent glisser sa couronne ;
Comme les miens vos beaux jours sont partis.
Pour disparaître au premier vent d'automne,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

LE GRENIER

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde, et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur ;
Là fut ma table, et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette ;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
A Marengo Bonaparte est vainqueur !
Le canon gronde, un autre chant commence ;
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh ! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés !
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

LE SACRE DE CHARLES LE SIMPLE

Français, que Reims a réunis,
Criez : Montjoie et saint Denis !
On a refait la sainte ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux.

D'un joug brisé ces vains présages
Font sourire Sa Majesté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez sages ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*Bis.*)

Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits,
Moi, je remonte à Charles trois.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom ;
Il avait couru l'Allemagne
Sans illustrer son vieux pennon.
Pourtant à son sacre on se presse :
Oiseaux et flatteurs ont chanté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle allégresse ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre chaîne ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Aux pieds des prélats cousus d'or,
Charles dit son *Confiteor*.
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : ' Jurez.
Rome, que l'article concerne,
Relève d'un serment prêté.'
Le peuple s'écrie : Oiseaux, voilà comme on gouverne ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,
Charles s'étend sur la poussière.
'Roi ! crie un soldat, levez-vous !'
'Non, dit l'évêque ; et, par saint Pierre,
Je te couronne : enrichis-nous.
Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.
Vive la légitimité !'
Le peuple s'écrie : Oiseaux, notre maître a des maîtres ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux.
Fuyez, vous qui de son cortège
Dissipez seuls l'ennui mortel :
Vous pourriez faire un sacrilège
En voltigeant sur cet autel.
Des bourreaux sont les sentinelles
Que pose ici la piété.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

LES INFINIMENT PETITS

OU

La Gérontocratie

J'ai foi dans la sorcellerie.
Or un grand sorcier, l'autre soir,
M'a fait voir de notre patrie
Tout l'avenir dans un miroir.
Quelle image désespérante !
Je vois Paris et ses faubourgs :
Nous sommes en dix-neuf cent trente,
Et les barbons règnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace :
Nos petits-fils sont si petits,
Qu'avec peine, dans cette glace,
Sous leurs toits je les vois blottis.
La France est l'ombre du fantôme,
De la France de mes beaux jours.
Ce n'est qu'un tout petit royaume ;
Mais les barbons règnent toujours.

Combien d'imperceptibles êtres !
De petits jésuites bilieux !
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux !
Béni par eux, tout dégénère ;
Par eux, la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire ;
Mais les barbons règnent toujours.

Tout est petit, palais, usines,
Sciences, commerce, beaux-arts.
De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts.
Sur la frontière mal fermée,
Marche, au bruit de petits tambours,
Une pauvre petite armée ;
Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique,
Complétant ce triste avenir,
Me montre un géant hérétique
Qu'un monde a peine à contenir.
Du peuple pygmée il s'approche,
Et, bravant de petits discours,
Met le royaume dans sa poche ;
Mais les barbons règnent toujours.

COUPLETS SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO

De vieux soldats m'ont dit : ' Grâce à ta Muse,
Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
Ris du laurier qu'un parti te refuse ;
Consacre encor des vers à nos exploits.
Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
Ce dernier jour de gloire et de revers.'
J'ai répondu, baissant des yeux humides :
— Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée,
Mêla jamais des sons harmonieux?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles !
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La Liberté sonne ses funérailles ;
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi ! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.

Qu'ils soient heureux ! leur astre, qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

LES DEUX GRENADIERS

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu Fontainebleau !

PREMIER GRENADIER.

Par le ciel ! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat. (*Bis.*)

DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites !
Où sont Moscou, Wilna, Berlin?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin.
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat !
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : Il abdique.
Quel est ce mot? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la république?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât :
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'État
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi, gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades ;
Heureux qu'il nous en reste encor!
Quoi ! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat,
Et le parrain, on l'abandonne !
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux.
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu, femme, enfants et patrie !
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat.

LE PETIT HOMME ROUGE

Foin des mécontents !
Comme balayeuse on me loge,
Depuis quarante ans,
Dans le château, près de l'horloge.
Or, mes enfants, sachez
Que là, pour mes péchés,
Du coin d'où le soir je ne bouge,
J'ai vu le petit homme rouge.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate?
Bossu, louche et roux,
Un serpent lui sert de cravate.
Il a le nez crochu ;
Il a le pied fourchu ;

Sa voix rauque, en chantant, présage
Au château grand remue-ménage.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

Je le vis, hélas !
En quatre-vingt-douze apparaître.
Nobles et prélats
Abandonnaient notre bon maître.
L'homme rouge venait
En sabots, en bonnet.
M'endormais-je un peu sur ma chaise,
Il entonnait *la Marseillaise.*
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

(9 thermidor.) J'eus à balayer ;
Mais lui bientôt par la gouttière
Revint m'effrayer
Pour ce bon monsieur Robespierre.
Lors il était poudré,
Parlait mieux qu'un curé,
Ou, comme riant de lui-même,
Chantant l'hymne à l'*Être suprême.*
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

(Mars 1814.) Depuis la terreur
Plus n'y pensais, lorsque sa vue
Du bon Empereur
M'annonça la chute imprévue.
En toque il avait mis
Vingt plumets ennemis,
Et chantait au son d'une vielle
Vive Henri quatre et *Gabrielle !*
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

Soyez donc instruits,
Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que depuis trois nuits
L'homme rouge apparaît encore.
Riant d'un air moqueur,
Il chante comme au chœur,
Baise la terre, et puis ensuite
Met un grand chapeau de jésuite.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

LES BOHÉMIENS

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde ;
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle,
D'où nous vient-elle?
D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie ;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise ;
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde ;
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire ;
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaiement demande ;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile ;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle
Tous pêle-mêle ;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe ;
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir. Allons courir !
Vie errante
Est chose enivrante.

Voir, c'est avoir. Allons courir !
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite
Ou croupisse au gîte ;
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
' Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu.'

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre âme !
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes ;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître ;
Mais, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître ;
Oui, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui. (*Bis.*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.

Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.

Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

LE TOMBEAU DE MANUEL

Tout est fini ; la foule se disperse ;
A son cercueil un peuple a dit adieu,
Et l'Amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas ! Français, vous l'allez oublier.
A vos enfants pour indiquer sa tombe, } *Bis.*
Prêtez secours au pauvre chansonnier. }

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est par nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.

Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare ;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache ; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là ; défendons bien sa tombe :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oublias, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes ;
Et sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

CHANSONS NOUVELLES ET DERNIÈRES (1833)

LES DIX MILLE FRANCS

La Force

Dix mille francs, dix mille francs d'amende !
Dieu ! quel loyer pour neuf mois de prison !
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour longtemps je dîne à la maison.
Cher président, n'en peut-on rien rabattre?
' Non, non, jeûnez, et vous et vos parents.
Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri quatre,
De par le roi, payez dix mille francs.'

Je paierai donc ; mais, las ! que va-t-on faire
De cet argent que si bien j'emploierais?
D'un substitut sera-t-il le salaire?
D'un conseiller paiera-t-il les arrêts?
Déjà s'avance une main longue et sale :
C'est la police et ses comptes courants.
Quand sur ma muse on venge la morale,
Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille :
Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés?
Chantez, messieurs, faites pondre la poule ;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte ampoule,
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître !
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.

Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.
A tout gâteau leur main fait large entaille ;
Car ils sont grands, même infiniment grands.
Ils nous feront une France à leur taille.
Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or,
Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.
Ah ! saint Ignace a pillé le trésor.
De mes refrains l'un des siens qui le venge
Promet mon âme aux gouffres dévorants.
Déjà le diable a plumé mon bon ange.
Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :
Deux et deux, quatre ; et trois, sept ; et trois, dix.
C'est bien leur compte. Ah ! du moins La Fontaine
Sans rien payer fut exilé jadis.
Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance.
Vive le roi ! voilà dix mille francs.

LE JUIF ERRANT

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte :
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. (*Bis.*)
Sans vieillir, accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours ;
Mais toujours le soleil se lève.
Toujours, toujours, (*Bis.*) } *Bis.*
Tourne la terre où moi je cours, }
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas !
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille États,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes ;
Et pour survivre au monde ancien
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh ! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image ;

Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaiera leur poussière.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis
Retrouvé-je encor quelque trace,
Pour m'arrêter je me raidis ;
Mais le tourbillon me dit : ' Passe !
Passe ! ' Et la voix me crie aussi :
' Reste debout quand tout succombe.
Tes aïeux ne t'ont point ici
Gardé de place dans leur tombe.'
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'Homme-Dieu respirant à peine...
Mais sous mes pieds fuit le chemin ;
Adieu, le tourbillon m'entraîne.
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

LE VIEUX CAPORAL

En avant ! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades ;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service ;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. (*Bis.*)
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends !... Il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !

Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas...
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Qui là-bas sanglote et regarde?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore... Allons, tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine ;

Surtout ne tirez point trop bas ;
Et qu'au pays Dieu vous ramène !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

JEANNE LA ROUSSE

OU

La Femme du Braconnier

Un enfant dort à sa mamelle ;
Elle en porte un autre à son dos.
L'aîné, qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.
Hélas ! des gardes qu'il courrouce,
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée ;
Elle cousait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux ;

Puis deux, puis trois : chacun repousse
Jeanne, qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit : ' Rousse ou blonde,
Moi, pour femme je te choisis.
En vain les gardes font la ronde,
J'ai bon repaire et trois fusils.
Faut-il bénir mon lit de mousse,
Du château payons l'aumônier.'
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne, qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse,
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor ; car de leur père
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit ; car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

HÂTONS-NOUS !

Ah ! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne :
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, Mademoiselle :
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures, oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Bien plus, si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe, qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore !
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,

Des Suédois réchauffer le sang ;
Criant : Pologne, on te seconde !
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le Dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa cour :
Aux Polonais tout mon amour !
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas ! il leur faut des miracles !
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Hâtons-nous ! mais je ne puis rien.
O Roi des cieux ! entends ma plainte ;
Père de la liberté sainte,
De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtez-vous ; l'honneur est là-bas.

PONIATOWSKI

Quoi ! vous fuyez, vous, les vainqueurs du monde !
Devant Leipzig le sort s'est-il mépris ?
Quoi ! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde
D'un pont qui saute emporte les débris !
Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là ; l'Elster roule entravé.
Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes :
' Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé ! '

' Rien qu'une main ! malheur à qui l'implore !
Passons, passons. S'arrêter ! et pour qui ? '

Pour un héros que le fleuve dévore :
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe ! on fuit. La frayeur rend barbare.
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare :
' Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! '

Il va périr ; non, il lutte, il surnage ;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
' Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage
J'entends le feu, je vois luire l'acier !
Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance.
Je vous chéris, mon sang l'a bien prouvé.
Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! '

Point de secours ! et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu !
Mais un doux rêve, une image brillante,
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
' Que vois-je ? enfin, l'aigle blanc se réveille,
Vole, combat, de sang russe abreuvé.
Un chant de gloire éclate à mon oreille.
Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! '

Point de secours ! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux ;
Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie !)
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
' Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! '

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu :
Elle se noie au sang qui coule d'elle.
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.

Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
' Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! '

A M. DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas ! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords.
Riche de gloire, et, Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le Cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur.
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté, qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône :
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent : Le ciel est beau.
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau.

Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va ; sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte : il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

LE REFUS

Chanson adressée au Général Sébastiani.

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais, quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang ;
Mais l'or, du moins, on le partage.
Vive l'or ! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite il s'en va, Dieu sait par où !
D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,
J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant, gardez votre or.
Las ! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi, qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté ! c'est, Monseigneur,
Une femme folle d'honneur ;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée !

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma Muse indépendante et vraie,
Je suis un sou de bon aloi ;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.
Mais, si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu ;
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

SOUVENIRS D'ENFANCE

A mes parents et amis de Péronne, ville ou j'ai passé une partie de ma jeunesse de 1790 *à* 1796.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut à vous, amis de mon jeune âge !
Salut, parents que mon amour bénit !
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas ! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Âme rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

JACQUES

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclore ;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent cher affermé.
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair?
Tout ce qui nourrit est si cher !
Et le sel aussi, notre sucre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri.
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre ! ô ciel ! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot ! quelle pâleur !
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain ; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

LES FOUS

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue ;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

ADIEU, CHANSONS !

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
' L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :
Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.

Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête.'
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

'Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
Comme un clavier modulait tous les airs ;
Où la gaieté, vive et rapide flamme,
Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
Plus rétréci, l'horizon devient sombre.
Des gais amis le long rire a cessé.
Combien là-bas déjà t'ont devancé !
Lisette même, hélas ! n'est plus qu'une ombre.'
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

'Bénis ton sort. Par toi la poésie
A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
Le chant qui vole à l'oreille saisie
Souffla tes vers même aux plus ignorants.
Vos orateurs parlent à qui sait lire ;
Toi, conspirant tout haut contre les rois,
Tu marias, pour ameuter les voix,
Des airs de vielle aux accents de la lyre.'
Adieu, chansons, mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

'Tes traits aigus lancés au trône même,
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
Puis, quand ce trône ose brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours.
Pour tous les coups tirés dans son velours,
Combien ta Muse a fabriqué de poudre ! '
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

'Ta part est belle à ces grandes journées,
Où du butin tu détournas les yeux.
Leur souvenir, couronnant tes années,
Te suffira si tu sais être vieux.
Aux jeunes gens racontes-en l'histoire ;
Guide leur nef ; instruis-les de l'écueil ;
Et de la France un jour font-ils l'orgueil,
Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire.'
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt, dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé ;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

CHANSONS POSTHUMES

(Édition de 1857)

LE CHEVAL ARABE

Mon beau cheval, oui, je viens de te vendre,
Moi, pauvre et jeune, officier sans crédit,
A ce vieux juif qui va venir te prendre !
Oh ! du destin c'est moi qui suis maudit !
Contre un peu d'or, hélas ! c'est pour ma mère,
C'est pour mes sœurs que je vais t'échanger.
De mon chagrin si tu pouvais juger,
Tu pleurerais comme un coursier d'Homère.
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main. } *Bis.*

Mère adorée ! ah ! relisons sa lettre :
' Napoléon, nous qui faisions le bien,
De notre toit le ciel vient de permettre
Qu'on nous proscrive, et nous n'avons plus rien.
Songe aux tourments qu'en secret je dévore ;
Pense à tes sœurs, à tes frères, à moi.
Matin et soir nous prions Dieu pour toi.
S'il te bénit, il nous protège encore.'
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Je t'achetai sur le port de Marseille,
D'un Levantin qui se promenait là.
Ton dos cambré, ton inquiète oreille,
Ton œil de feu, tout pour toi me parla.
Aux Mamelouks, cavaliers intrépides,
Des cheiks du Nil t'auront sans doute offert ;
Ou, compagnon des chameaux du désert,
Tu reposas aux pieds des Pyramides.

Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

En te montant, que j'ai l'âme saisie
Du grand projet qui m'occupe toujours !
Cherchons, me dis-je, oui, cherchons en Asie
La gloire, un rang, des combats, des amours.
Où Bagdad rampe, où régna Babylone,
Même aujourd'hui le plus simple officier
Peut dire encor, n'eût-il que son coursier :
Tyran, à moi ta sultane et ton trône !
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Que Dieu me donne un monde par la guerre,
J'en ferai part à mes frères chéris :
Sous mon soleil ton pied fera de terre
Surgir des rois à mes sœurs pour maris.
Je veux un règne à faire oublier Rome,
Dût-il finir par d'éclatants malheurs.
Ah ! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs,
Le peuple alors s'écrierait : Le pauvre homme !
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale ;
Et je te vends quand l'Europe prend feu.
Notre Alexandre a vendu Bucéphale,
Diront ces chefs que je flatte si peu.
Mais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles ;
L'antique France a tremblé sous mes pas.
Pour me porter où d'autres n'iront pas,
A ton défaut je sens que j'ai des ailes.
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fatal ! le juif est à la porte.
Ah ! qu'il te trouve un maître plus heureux.

Ma mère attend tout l'argent qu'il m'apporte,
Pour abriter ses enfants si nombreux.
Séparons-nous ; mais, va, tu peux m'en croire,
Si quelque jour, devenu général,
Je te rencontre, ô vaillant animal !
Je te rachète au prix d'une victoire.
Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

A son étoile, à travers un nuage,
L'aigle s'adresse : — On manque d'air ici ;
Cette île d'Elbe est une étroite cage.
Paris m'attend ; qu'il dise : Le voici !
Brille, et je pars. On manque d'air ici.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse,
Lorsque le ciel n'écoutait que ma voix ;
Lorsqu'un grand peuple, ivre de mon ivresse,
Riait vainqueur au nez de tous les rois.
Le ciel encor doit écouter ma voix.

Mais à ton feu ma foudre se renflamme ;
Oui, tu renais. De clocher en clocher,
Je vais voler jusqu'aux tours Notre-Dame.
Que le drapeau qui dort sur ce rocher
Vole avec moi de clocher en clocher.

L'aigle fend l'air. Le peuple, qui l'appelle,
Le voit de loin : — Français, séchons nos pleurs.
C'est lui, c'est lui ! que son étoile est belle !
Il nous revient quand renaissent les fleurs.
Aigle du ciel, tu vas sécher nos pleurs.

Salut ! salut ! Notre amour te seconde.
— Enfants, bonjour ! leur dit l'aigle en passant.
Soldats, bourgeois, paysans, tout un monde
Lui crie : — A toi nos biens et notre sang !
— Bonjour, bonjour ! leur dit l'aigle en passant.

De son étoile, alors plus éclatante,
Le cours rapide éblouit tout Paris ;
Pour le vingt mars, la foule, dans l'attente,
Mêle à ses vœux des souvenirs chéris.
L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

Rois alliés, que faites-vous dans Vienne ?
Tous sont au bal après quinze ans de deuil,
Ne craignant plus que d'un coup d'aile il vienne
Éteindre encor leur joie et leur orgueil.
Ils dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle :
Il revient ! Dieu ! Pâlissent tous les rois.
En vain l'orchestre au plaisir les appelle,
Sur les divans ils retombent sans voix.
Dieu ! que ce bal a vu pâlir de rois !

Pourtant on rêve encore aux Tuileries ;
Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais.
Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies :
— Fuyons à Lille ; oui, fuyons à Calais.
Il frappe, il frappe aux vitraux du palais.

Le vieux Louis se dit : — J'arrive à peine ;
A peine a-t-on dételé mes chevaux,
Que dans l'exil il faut qu'on me remmène
Tendre la main à des secours nouveaux.
A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Du trône enfin les rois savent descendre.
Ce prince est vieux ; peuple compatissant,
Dût-il rentrer dans nos villes en cendre,

Les pieds rougis du plus pur de ton sang,
Laisse-le fuir, peuple compatissant.

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire.
Mais quoi ! soudain son étoile a pâli.
Pour lui déjà s'alourdit le tonnerre,
Et dans sa gloire il semble enseveli.
Malheur ! malheur ! son étoile a pâli !

Cent jours passés, un Anglais sous sa voile
Voit tout sanglant tomber l'aigle abattu.
Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile ;
N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.
L'étoile meurt, l'aigle tombe abattu.

SAINTE-HÉLÈNE

Sur un volcan dont la bouche enflammée
Jette sa lave à la mer qui l'étreint,
Parmi des flots de cendre et de fumée
Descend un ange, et le volcan s'éteint.
Un noir démon s'élance du cratère :
— Que me veux-tu, toi resté pur et beau ?
L'ange répond : — Que ce roc solitaire,
Dieu l'a dit, devienne un tombeau.

Mais le démon : — Cette île est mon Ténare.
Là j'espérais d'un déluge effrayant
Lancer les feux sur l'Argonaute avare
Qui par ici tenterait l'Orient.
Et l'envahir ! Une dépouille humaine
Souiller ces mers, vierges de tout vaisseau !
Jusqu'où le monde a-t-il poussé la haine,
Qu'ici Dieu lui cache un tombeau ?

Pour quel colosse éteint-on le cratère?
Un roi sans doute, un héros hasardeux.
Tous ont de morts si bien jonché la terre,
Que place un jour doit manquer pour l'un d'eux.
De tant d'États au cercueil d'Alexandre
Ravirait-on jusqu'au dernier lambeau?
— Les vents, dit l'ange, ont balayé sa cendre :
Ce roi n'a plus même un tombeau !

L'autre repart : — Quels restes de grand homme
Un jour ici seront donc déposés?
En ce moment César tombe dans Rome
Sous les poignards à son sceptre aiguisés.
— Rome, dit l'ange, aura sa sépulture ;
Mais, quand va naître un monde tout nouveau,
Les loups du Nord viendront chercher pâture
Sur les débris de son tombeau.

L'être infernal, alors, baissant la tête,
Dit en soi-même : — Est-ce donc pour celui
Qui, ralliant le monde en sa conquête,
Va lui donner une croix pour appui?
L'ange l'entend : — Silence ! esprit rebelle !
Il ne craint, lui, ni chacal ni corbeau ;
Car, dans Sion, c'est moi, lampe fidèle,
Qui veillerai sur son tombeau.

Démon, écoute. Avant deux mille années,
Un conquérant, empereur des Gaulois,
Terminera d'immenses destinées
Sur cet écueil, à la honte des rois.
Pour le punir d'attarder dans sa route
L'humanité qu'éblouit son drapeau,
Qu'il trouve ici, quoi qu'au ciel il en coûte,
Une prison et son tombeau.

Privé pour lui de ton trône de laves,
Sois son geôlier, prends des traits odieux ;

Trouble ses nuits, resserre ses entraves ;
Tiens de ses maux la coupe sous ses yeux.
Cet homme, ainsi purifiant sa gloire,
Pour l'avenir redevient un flambeau,
Sur l'infortune achève sa victoire
Et des rois triomphe au tombeau.

Loin du démon, loin de ces tristes plages,
L'ange à ces mots revole aux pieds de Dieu,
Dont l'œil déjà voit à travers les âges
Le grand captif expirer dans ce lieu.
Quelques amis en pleurs sont venus prendre
De l'astre éteint le glorieux fardeau.
Dieu joint sa main aux mains qui vont descendre
Napoléon dans son tombeau.

IL N'EST PAS MORT

A moi soldat, à vous gens de village,
Depuis huit ans on dit : ' Votre empereur
A dans une île achevé son naufrage ;
Il dort en paix sous un saule pleureur.'
Nous sourions à la triste nouvelle.
O Dieu puissant qui le créas si fort !
Toi qui d'en haut l'as couvert de ton aile,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Lui, mort ! oh ! non. Quel tremblement de terre,
Quelle comète annonça son trépas?
Croyons plutôt que la riche Angleterre
Pour le garder a manqué de soldats.
Les étrangers qu'épouvantait sa gloire
Feignent en vain de déplorer son sort ;
En vain leurs chants exaltent sa mémoire,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Il partagea deux fois mon pain de seigle,
Et de sa main il m'attacha la croix ;
J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,
La mort en lui respecter notre choix.
Et des Anglais auraient cloué sa bière !
Et de sa tombe ils défendraient l'abord !
Et sous leurs pieds il deviendrait poussière !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire
A ses geôliers nuitamment l'a ravi ;
Que, depuis lors, dans son immense empire,
Déguisé, seul, il erre poursuivi.
Ce cavalier de chétive apparence,
De la forêt ce braconnier qui sort,
C'est lui peut-être : il vient sauver la France.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête,
J'ai cru le voir ; je l'ai vu : c'était lui.
De la colonne il contemplait le faîte.
Ému, troublé, je cours ; il avait fui.
Reconnaissant un vieux compagnon d'armes,
Si de ma joie il a craint le transport,
Pour se cacher ma joie avait des larmes.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave,
Pour nous servir veut qu'il y soit passé.
Il mène au feu le Mahratte si brave,
Et des Anglais l'empire est menacé.
Courant, volant, foudroyant des murailles,
Oui, de l'Asie il revient par le nord.
Hélas ! sans nous qu'il livre de batailles !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Des nations chacune a sa souffrance :
Il manque un homme en qui le monde ait foi.

C'est lui qu'on veut ; rends-le vite à la France,
Mon Dieu ; sans lui je ne puis croire en toi.
Mais, loin de nous, sur des rochers funestes,
Dans son manteau si pour toujours il dort,
Ah ! que mon sang rachète au moins ses restes !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

BONDY

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires ;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez !

L'or et l'argent sont nos idoles ;
Rester pauvre est de mauvais goût.
Votes, serments, écrits, paroles,
On trafique aujourd'hui de tout.
Tout se vend, tout s'achète,
Honneurs, emplois, brevets,
Quand Vespasien répète :
Cela sent-il mauvais?

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires ;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez !

Prêtre, du ciel ouvre la porte,
Pour mon salut passons marché ;
Grand avocat, combien rapporte
Le crime au supplice arraché?
Qu'à Waterloo succombe
Un peuple de héros,
Marchand, fouille leur tombe,
Fais argent de leurs os.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires ;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez !

Si l'industrie aux bras sans nombre
Nous prépare un monde meilleur,
Des forbans l'entravent dans l'ombre,
Malgré bourgeois et travailleurs.
Cette bande honnie
Enfle son riche avoir
Des sueurs du génie,
Des pleurs du désespoir.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires ;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez !

La royauté, veuve de pompe,
N'étale plus que des haillons ;
Pourtant du peuple, qui s'y trompe,
La couronne obtient des millions.
Plus d'un roi qui l'écorne
Tend ce vieil oripeau,
Comme un gueux, sur la borne,
Aux sous tend son chapeau.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaire
Et faussaires ;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez !

Quoi ! le poète à la richesse
Fait sacrifice de ses goûts !
Frais parvenus, vieille noblesse,
Pêchent l'or aux mêmes égouts.
Le joueur suit ses pontes,
Le pauvre un numéro ;
Hélas ! et que de comptes
Soldés par le bourreau !

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires ;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez !

Venez ; la fortune vous guide,
Sa voix vous révèle un trésor ;
A Bondy, dans un lac fétide,
Elle cache des monceaux d'or.
En vain l'odeur révolte,
Un roi court le premier.
Point de riche récolte
Sans beaucoup de fumier.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires ;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez !

Tous, oui, tous, dans l'infecte mare,
Criant : De l'or ! plongent soudain.
Moi, j'en pleure, et la foule avare
Raille mes pleurs et mon dédain.
Vieux de la République,
Vieux de Napoléon,
Allez, troupe héroïque,
Fermer le Panthéon.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires ;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez !

LE MATELOT BRETON

Les gais vendangeurs du village
Dînent à l'ombre au bord d'un champ.
Passe un matelot qui voyage,
Pieds nus, et qui siffle en marchant.
— Jeune homme, que Dieu t'accompagne !
D'un amoureux tu vas le pas.
— Je suis enfant de la Bretagne,
Et ma mère m'attend là-bas.

— D'où viens-tu ? — Des rives du Gange,
Où j'ai failli périr au port.
Sauvé des flots par mon bon ange,
Des Anglais m'ont pris à leur bord.
Grâce à leur brave capitaine,
Prisonnier chez nous autrefois,
Je viens de voir dans Sainte-Hélène
Celui qui fait si peur aux rois.

A ces mots, découvrant leur tête,
Les villageois de crier tous :
— Quoi ! tu l'as vu ! Viens, qu'on te fête !
A sa gloire bois avec nous.
Revient-il ? Qu'attend-il encore ?
Sans berger que peut le troupeau ?
A nos clochers quand donc l'aurore
Saluera-t-elle son drapeau ?

— Je ne sais pas ce qu'il médite ;
Mais le capitaine, au retour,
En découvrant l'île maudite,
S'écria : Quel affreux séjour !
Enterrer dans ce vieux cratère
Tant de génie et de valeur !
Enfants, respect à l'Angleterre ;
Mais aussi respect au malheur !

Comme il savait qu'en mon jeune âge
J'appris l'anglais sur un ponton :
Dans ce port, me dit-il, sois sage,
Et parle bas, petit Breton.
Là règne un monstre de police ;
Crains qu'Hudson ne te voie errant.
Serpent venimeux, il se glisse
Jusqu'au nid de l'aigle mourant.

Mais au port, où je descends vite,
On m'indique un point au couchant
Que l'empereur souvent visite.
J'y cours, j'y grimpe en me cachant.
Tapi sous un roc, là, j'espère,
Muni de pain pour quelques sous,
Voir passer celui dont mon père
Disait : C'est notre père à tous.

J'y reste en vain deux nuits entières ;
Quand, désolé, je m'en allais,
S'élance d'arides bruyères
Un des plus jolis oiselets.
Sur ma tête il vole, il tournoie,
Mêle un cri doux à ses ébats.
Ah ! c'est le ciel qui me l'envoie ;
J'entends qu'il dit : Ne t'en va pas.

Dieu soit béni ! car, sur la route,
Dans un groupe aussitôt paraît
Un homme. Lui ! c'est lui, nul doute.
Où n'ai-je pas vu son portrait?
J'en crois mon cœur qui bat plus vite,
Et l'oiseau, cet avant-coureur.
A genoux je me précipite,
En criant : Vive l'empereur !

— Qui donc es-tu, brave jeune homme?
Me vient-il dire avec bonté.

— Sire, c'est Geoffroy qu'on me nomme :
Je suis un Breton entêté.
Faut-il porter quelque parole
A vos amis? J'y vais courir.
Même à la mort s'il faut qu'on vole,
Sire, pour vous je veux mourir.

— Français, merci. Que fait ton père?
— Sire, il dort aux neiges d'Eylau.
Auprès de vous mon plus grand frère
Mourut content à Waterloo.
Ma mère, honnête cantinière,
Revint, en pleurant son époux,
Au pays où, dans sa chaumière,
Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

— Peut-être est-elle sans ressource,
Dit-il ému ; tiens, prends ceci ;
Pour ta mère, prends cette bourse :
C'est peu ; mais je suis pauvre aussi.
Je baise la main qu'il me livre :
— Non, sire, gardez ce trésor.
Nous, toujours nos bras nous font vivre ;
Pour vos besoins gardez cet or.

Il sourit, me force à le prendre ;
Puis du doigt m'indique avec soin
Comment au port il faut descendre,
Et des gardes me tenir loin.
— Ah ! sire, que n'ai-je des armes !
Mais il s'éloigne soucieux,
Et longtemps, à travers mes larmes,
Je reste à le suivre des yeux.

Je rejoins sans mésaventure
Le vaisseau, qui déjà partait.
Le capitaine, à ma figure,
Devina ce qui m'agitait.

— Tu l'as vu, se prend-il à dire ;
C'est bien. Tu prouves qu'aujourd'hui,
Plus que les grands de son empire,
Le peuple a souvenir de lui.

M'enviant un bonheur semblable,
Tout l'équipage m'admirait,
Et le capitaine à sa table
M'admit le quinze août, moi, pauvret.
Combien je pris terre avec joie !
Sûr de dire, en rentrant chez nous :
Mère, de l'or qu'il vous envoie
L'empereur s'est privé pour vous.

Avec plus de ferveur encore
Elle va prier Dieu pour lui,
Sachant quel climat le dévore,
Sachant ses maux et son ennui.
Six mois de plus d'un tel martyre,
Et peut-être sur ce coteau
Bientôt reviendrai-je vous dire :
Il n'est plus ; j'ai vu son tombeau.

Geoffroy se tait ; et du village
Femmes et filles tout d'abord,
L'œil en pleurs, vantent son courage
Et du captif plaignent le sort.
Les hommes sont émus comme elles :
— Honneur, répètent-ils entre eux,
A qui nous donne des nouvelles
Du grand empereur malheureux !

L'APÔTRE

A M. de Lamennais

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.
— Apôtre, la sueur t'inonde ;
En festins ici passe un jour.
— Non, non ; je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.
— Pour en jouir, reste où nous sommes,
Entre l'étude et la beauté.
— Non, non ; je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.

Paul, où vas-tu? — Je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.
— Aux cieux? La gloire seule y mène.
Chante, elle te tendra la main.
— Non, non ; je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.

Paul, où vas-tu? — Je vais rendre aux campagnes
Le Dieu qui bénit les guérets.
— Crains le brigand dans les montagnes ;
Crains le tigre dans les forêts.
— Non, non ; je vais rendre aux campagnes
Le Dieu qui bénit les guérets.

Paul, où vas-tu? — Je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.
— Crains l'orgueil des passions viles ;
Crains le rire aux éclats moqueurs.
— Non, non ; je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand !
— Crains le riche si tu l'alarmes ;
Crains le pauvre s'il te comprend.
— Non, non ; je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand !

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.
— Quoi ! les maux, la fatigue et l'âge
N'ont point dompté tes cheveux blancs?
— Non, non ; je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.

Paul, où vas-tu? — Je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.
— Tremble ! ils te livreront aux prêtres
En échange d'un peu d'encens.
— Non, non ; je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.
— A nos lois déguise l'insulte ;
Recours à l'art des orateurs.
— Non, non ; je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.
— Dis un mot, et ta grâce est prête ;
D'honneurs on te comble à l'instant.
— Non, non ; je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

Paul, où vas-tu? — Je vais avec les anges
Reposer au sein de mon Dieu.

— Par ton exemple tu nous changes.
Nous prierons sur ta tombe. Adieu !
— Oui, oui ; je vais avec les anges
Reposer au sein de mon Dieu.

MA CANNE

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe ;
Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.
Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,
Ami qu'en riant le sort m'a donné.
De quel cru fameux versas-tu l'ivresse ?
L'ai-je célébré dans un gai repas ?
Si jadis ta sève égara mes pas,
Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.
A travers bois, prés et moissons, } *Bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble ;
Je me fie à toi de tous mes secrets.
Tu m'entends chanter, d'une voix qui tremble,
De grands souvenirs, de tendres regrets.
Au froid, à la neige, au flot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du vent,
Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant,
Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées !
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
De trésors rêvés comblé mes amis.
En projets heureux mon esprit abonde ;
Que d'excellents vers je me suis promis !
Enfant de Paris perdu dans ses fanges,
Je devais, sans nom, battre les pavés ;

Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés,
La Muse avait mis sa marque à mes langes.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

Ce fut ma nourrice : ' Enfant, disait-elle,
Vois, écoute, lis.' Ou, prenant ma main :
' Suis-moi hors des murs ; la campagne est belle,
Viens cueillir, pauvret, les fleurs du chemin.'
Depuis, loin des biens dont la soif dévore,
La Muse à mon feu prit goût à s'asseoir,
Et, quoique affaiblie, a des chants du soir
Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

' Dirige le char de la république,'
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
Qui, moi, m'atteler au joug politique,
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant !
Ai-je à tel labeur force qui réponde?
Qu'en dis-tu, bâton las de me porter?
Tu gémirais trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.
Tout un passé meurt, mourons avec lui.
Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle ;
Sois pour des vaincus un dernier appui.
Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe,
Combien de faux pas je ferais sans toi,
Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,
Je veux te laisser au bord de ma tombe.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

HISTOIRE D'UNE IDÉE

Idée, idée ! éveille-toi.
Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.
Sommeillait-elle au front d'un roi ?
Au front d'un pape dormait-elle ?

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous. } *Bis.*

D'un tribun ou d'un courtisan
Est-ce l'ouvrage ou la trouvaille ?
Non. Fille d'un simple artisan,
Elle a vu le jour sur la paille.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

— Quoi ! toujours, s'écrie un bourgeois,
Des prétentions mal fondées !
Pour l'émeute encore une voix.
Nous n'avons eu que trop d'idées.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

De l'Institut les souverains
Disent : — Sachez, petite fille,
Que nous ne servons de parrains
Qu'aux enfants de notre famille.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un philosophe crie : — Eh quoi !
Quelqu'un a cru, cervelle folle,
D'une idée accoucher sans moi !
Il n'en sort que de mon école.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un prêtre dit : — Siècle de fer,
Ce qui naît de toi m'épouvante.
Toute idée est fille d'enfer :
Si Dieu créa, le diable invente.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un charlatan, qui vient la voir,
L'escamote, fuit et répète :
— Sans tambour que peut le savoir ?
Que peut le savoir sans trompette?

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

— Mais, malgré trompette et tambour,
Cette idée est sans doute ancienne,
Se dit chacun. Et, tour à tour,
Chacun lui préfère la sienne.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Pauvre idée ! Enfin, un Anglais
L'achète ; et le sir britannique
A Londres lui donne un palais,
En criant : — C'est ma fille unique !

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

En France, avec ce père intrus,
Elle accourt. Que d'or elle apporte !
Du fisc les valets malotrus
Vite au nez lui ferment la porte.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Mais en fraude admise à la cour,
Comme anglaise on lui rend justice.
Son vrai père, le même jour,
Pauvre et fou, mourait à l'hospice.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

LE CHAPELET DU BONHOMME

Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
— N'ai-je point sujet de pleurer?
Las ! mon ami vient d'expirer.
— Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. } *Bis.*

Bientôt après, plainte nouvelle.
— Bonhomme, où ta blessure est-elle?
— Las ! il me faut encor pleurer :
Mon vieux père vient d'expirer.

— Cours ! dans ce bois on tente un crime :
Arrache aux brigands leur victime ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, peine plus grande.
— Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las ! j'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
— Vois-tu le feu prendre au village?
Cours l'éteindre par ton courage ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême.
— Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las ! ma fille vient d'expirer.
Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte.
— Bonhomme, est-ce quelque autre perte?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las ! je sens ma force expirer.
— Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire
Et son oracle de lui dire :
— Heureux qui m'a pour conducteur !
Je suis l'ange consolateur.

C'est la Charité qu'on me nomme.
Va donc prêcher ma loi, bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain
Au noir chapelet du chagrin.

ADIEU !

France, je meurs, je meurs ; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh ! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire,
Et quand la Mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu !

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu ;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu !

Demi-couché je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

FIN

NOTES

ÉDITIONS DE 1815 ET DE 1821

Le Roi d'Yvetot. (Page 1.)

Lorsqu'en 1813 cette chanson courut manuscrite, elle fut regardée comme un acte de courage, tant alors l'esprit d'opposition était éteint en France. L'auteur n'étant pas connu, on l'attribua d'abord à plusieurs personnes marquantes. Cependant la police parvint bientôt à savoir de qui elle était. Béranger, qui n'avait jamais eu l'intention d'en faire un mystère, rendit les recherches faciles. Il faut dire à la louange du gouvernement impérial que l'auteur n'éprouva aucune persécution à ce sujet et que sa petite place lui fut conservée.' (Note by Béranger.)

Printed in 1814 in the *Épicurien français*, this song was placed first in the collection printed in 1815; its immediate popularity, even before its publication, made a sudden reputation for its author. Seldom indeed has a political utterance been so well timed, and so completely expressed the popular feeling, as this humorous, trenchant, and yet discreet criticism of Napoleon's rule, appearing as it did when the glory of his battles had ceased to dazzle the eyes of the people, when trade and industry were at a standstill, and the taxes far above what could be borne by a nation whose bread-winners had all been swept away by conscription.

l. 1. *un roi d'Yvetot.* Yvetot is a small town in Normandy, thirty-eight kilometres north-west of Rouen. In the middle ages it was the capital of a *seigneurie*, the origin of which is obscure, but the lords of Yvetot are known to history since 1066, when they were vassals of the Dukes of Normandy. The first to take the title of king was Jean IV, who belonged to the household of Charles V. Yvetot was an allodial or independent holding, and was recognized as such by successive kings of France. In a letter of 1543 Francis I gives to Martin du Bellay the title of king. After the sixteenth century the lords of Yvetot took the name of sovereign princes, which they retained until the Revolution, being exempt from all taxation. (Cf. Ortoli, *Histoire du royaume d'Yvetot*, 1891.)

According to Savinien Lapointe there was in the Rue Saint-

Honoré a wine-shop the sign of which was 'Au roi d'Yvetot.' Béranger often passed that way, and may thus have had his attention drawn to the little monarch of his song.

l. 3. *Se levant tard.* Napoleon, on the contrary, gave only six hours to sleep, on an average, and his day was so fully occupied that he would dictate dispatches while in his bath.

l. 5. *Jeanneton.* The suffix *on* is commonly added to feminine Christian names: Marion, Lison, Suzon, Ninon, Toinon, are to be heard daily, and are often met with in light poetry and song. Jeanneton appears more than once in Béranger's songs:

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules de grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton. (*Jeannette.*)

l. 6. *bonnet de coton.* The tasselled night-cap is still in common use among the French peasantry, who in Normandy and elsewhere will even wear it during the daytime.

ll. 22–24. *vive . . . vive.* Such rhymes are allowed in French poetry, especially when it is in a light vein. The two 'homonymes' must have totally different meanings.

. . . J'y brûlerai mes livres!
. . . Deux bottes de foin cinq à six mille livres!
(Racine, *Les Plaideurs.*)

l. 25. *suppôt* (from Latin *suppositus*) = *subordonné.*

Sans craindre archers, prévôts, ni suppôts de justice.
(Boileau, Satire VIII.)

l. 26. *muid* (from Latin *modium*). This old measure, used for wine, corn, &c., varied according to the locality. In Paris it denoted a cask holding about 268 litres.

l. 31. *Il n'agrandit point ses États.* In 1813 France had 130 *départements*, without reckoning the twenty-four *départements* into which Italy was divided.

Literary critics have been unanimous in praising the perfect 'technique' of this song. Legouvé, in his *Béranger des Écoles*, comments on it in the following terms:—

'Tout est nouveau dans ce petit poème. D'abord, le choix du personnage: En 1813! célébrer comme un modèle de souverain ce petit bonhomme de roi, coiffé d'un bonnet de coton, et parcourant son royaume sur un âne! Quel contraste et quelle satire!

'Puis, la perfection de la forme: il n'y a pas une tache dans ces couplets.

'Puis, ce mélange, inconnu depuis La Fontaine, de raillerie et de profondeur.

'Enfin la richesse de la rime. Là encore, Béranger est un précurseur. En pleine littérature impériale, bien avant la révolution romantique, il rima aussi bien, je dirais volontiers mieux que M. de Banville, car il va jusqu'à la consonne d'appui et ne va jamais jusqu'au bout rimé.'

And Sainte-Beuve, in his very impartial and not wholly favourable article on Béranger of 1850 (*Causeries du Lundi*, ii, p. 289), writes:—

'*Le Roi d'Yvetot* . . . me semble parfait; pas un mot qui ne vienne à point, qui ne rentre dans le rhythme et dans le ton; c'est poétique, c'est naturel et gai; la rime si heureuse ne fait, en badinant, que tomber d'accord avec la raison.'

Among the countless translations of Béranger's songs (cf. Bibliographie), Thackeray's version of *Le Roi d'Yvetot* is admitted on all hands to be a masterpiece, and in fact one of the greatest 'tours de force' of translation ever achieved. Though it is well known and readily accessible, we cannot resist the temptation to reproduce it here.

The King of Yvetot.

There was a King of Yvetot
  Of whom renown hath little said,
Who let all thoughts of glory go,
  And dawdled half his days a-bed;
And every night as night came round,
By Jenny with a nightcap crowned,
      Slept very sound:
  Sing ho, ho, ho! and he, he, he!
  That's the kind of king for me.

And every day it came to pass
  That four lusty meals made he;
And step by step, upon an ass,
  Rode abroad, his realms to see;
And wherever he did stir,
What think you was his escort, sir?
      Why, an old cur.
  Sing ho, ho, ho! and he, he, he!
  That's the kind of king for me.

If e'er he went into excess,
  'Twas from a somewhat lively thirst;
But he who would his subjects bless—
  Odd's fish!—must whet his whistle first;

And so from every cask they got
Our king did to himself allot
At least a pot.
Sing ho, ho, ho! and he, he, he!
That 's the kind of king for me.

Neither by force nor false pretence
He sought to make his country great,
And made (O princes, learn from hence)
'Live and let live' his rule of state.
'Twas only when he came to die
That his people, who stood by,
Were known to cry.
Sing ho, ho, ho! and he, he, he!
That 's the kind of king for me.

The portrait of this best of kings
Is extant still, upon a sign
That on a village tavern swings,
Famed in the country for good wine.
The people in their Sunday trim,
Filling their glasses to the brim,
Look up to him,
Singing ho, ho, ho! and he, he, he!
That 's the sort of king for me.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU. (PAGE 2.)

'L'auteur fut reçu membre de cette société (le Caveau) à la fin de 1813; il n'avait pas sollicité cet honneur, mais il ne put qu'en être flatté. Il y fit d'agréables connaissances qui le tirèrent de la retraite où il vivait. Il doit surtout citer Désaugiers, dont il a toujours admiré les productions et aimé la personne, malgré la faiblesse de caractère qu'on a pu reprocher à ce chansonnier. Il n'a cessé de le voir que lorsque le président du Caveau tomba dans les excès d'une opinion qui ne pouvait être celle de notre auteur.' (Note by Béranger.)

l. 1. *Au Caveau.* On the *Caveau*, and on Béranger's admission to this society, cf. Introd., §§ 24–25.

l. 6. *un couvert bien mis*, a well-laid table.

l. 11. *Courant pour disputer les voix.* A candidate to a vacancy in the *Académie française* must call on every member and personally request his support. This rule has been enforced ever since the Jansenist Arnauld d'Andilly (1589–1674), having been elected, refused to join the ranks of the honourable company.

l. 13. *D'un grand seigneur ou d'une belle.* The influence of feminine intrigue in academic elections has been a frequent subject of satire in France ; cf. within recent times *Le Monde où l'on s'ennuie*, by Pailleron (1881), and *L'Immortel*, by Alph. Daudet (1888).

l. 14. *faisant moitié du chemin.* Béranger mentions in his note above that he had in no way sought admission to the *Caveau.*

l. 23. *quelque chose d'aussi fort*, something equally brilliant, or clever.

l. 31. *Que moi je le vaux, Dieu sait comme.* This verse and the preceding one, of course, satirize the *Discours de réception* ('discours superbe et long') which every newly-elected member must deliver (taking for his subject the 'éloge' of his predecessor), and the answering speech of welcome by the president.

Dieu sait comme. One of the few expressions in which *comme* continues to be used in the sense of *comment*, which it had until the seventeenth century.

Montrez-lui *comme* il faut régir une province.
(Corneille, *Le Cid*, I. iv.)

Si vous aviez vu *comme* j'en fis rencontre.
(Molière, *Tartufe*, I. v.)

l. 47. *Ma chaise n'est point un fauteuil.* For a long time the Academicians sat on chairs, but old Cardinal d'Estrées, who was frail and infirm, having asked to be provided with a softer seat, Louis XIV ordered forty armchairs, exactly similar to each other, to be placed in the *salle des séances*, for he wished the most perfect equality to be observed among the members, whatever their social status outside the precincts of the *Académie* might be. This was the origin of the *fauteuils*, which have become the traditional symbol of membership of the *Académie.*

l. 49. *le Vaudeville.* Cf. Introd., § 23.

l. 50. *ses grelots.* The Vaudeville is here personified under the form of a jester, whose cap and bauble were hung with *grelots*, or small spherical bells.

l. 53. *Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.* This song offers a good example of the extreme skill with which Béranger coins his 'refrain,' and of the delightful way in which it introduces a witty and satirical note at the end of each verse.

Roger Bontemps. (Page 4.)

'Cette chanson fut faite en 1814. Une portion du territoire français était envahie et le pressentiment d'un renversement général occupait déjà les esprits sérieux.' (Note by Béranger.)

Appeared in 1814 in the *Épicurien français*.

l. 1. *atrabilaires*. Derived from the Latin *atra bilis*, black bile, and thus corresponding exactly to the Greek μελαγχολικός. The old systems of medicine attributed great importance to the bile; the expression *se faire de la bile*, 'to worry,' is still in current use.

l. 4. *Roger Bontemps*. The origin of this name is obscure; it is commonly applied to a man of gay and careless disposition. Roger de Collerye (1470?–1540?), secretary to the Bishop of Auxerre, president of the merry *Société des Fous*, and the author of poems which have suggested comparison with those of Villon, had adopted this nickname, and it was long supposed to have originated with him, but it occurs already in the works of René d'Anjou (1409–80).

Here, Roger Bontemps is, of course, Béranger himself.

l. 7. *Eh gai!* This exclamation, as well as *O gai* (*O gué*), *gai, gai*, recur constantly as 'refrains' in the old popular songs.

l. 10. *dans les grands jours*, on holidays.

l. 11. *De roses ou de lierre*. Those that followed in the train of Bacchus and Silenus wore wreaths of flowers, vine-leaves, and ivy.

l. 13. *un manteau de bure*, a drugget cloak. The word *bure*, now antiquated, is still heard in the proverbial expression 'n'avoir ni bure ni buron'='n'avoir ni manteau ni cabane.'

l. 19. *une flûte*. Béranger writes in 1846: 'J'ai appris à jouer de la flûte pendant trois mois, et longtemps après, mon maître m'assurait que je promettais de devenir un Tulou. Or, dans ces trois mois de leçons, je n'avais jamais pu trouver l'embouchure.' (*Corresp.* iii, p. 363.)

l. 20. *broc*. The *c* is not pronounced. It is in a wooden 'broc', or pitcher, that wine is drawn from the cask, but the poet's reference to Providence must be taken to imply that his 'broc' is filled with water.

l. 21. *Un portrait de maîtresse*. The word *maîtresse* was still used under the Empire in the sense which it had in the seventeenth and eighteenth centuries:—

> Il me faut venger un père et perdre une maîtresse.
> (Corneille, *Le Cid*, I. vi.)

'Rien n'encourage plus aux actions vertueuses, que d'avoir

pour témoin et pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime.' (Voltaire, *Vision de Babouc.*)

Cf. also 'LA BONNE VIEILLE,' l. 1.

l. 28. *graveleux.* 'Qui fait sur l'esprit le même effet qu'un gravier qu'on rencontre; qui blesse par une sorte d'impudeur, qui est trop libre et voisin de l'obscénité.' (LITTRÉ.)

In a note to a song entitled *La Gaudriole*, Béranger practically apologizes for the scurrilous pieces which occur in the first edition of his songs. He says: 'La censure exercée sous l'Empire avait interdit à la chanson la satire, qui en est peut-être le premier élément. . . . La chanson graveleuse devait renaître alors: elle appartient aux temps de despotisme. C'est la seule justification de l'auteur de ce recueil pour celles de ce genre qu'il peut contenir et qui toutes, en effet, sont nées sous le régime impérial. Il est vrai qu'il faut ajouter que l'auteur n'avait pas encore vu tout le parti qu'on pouvait tirer de la chanson.'

l. 30. *almanachs chantants.* Yearly almanacs date from the sixteenth century, and were for a long time almost the only literature of the people, especially in the provinces. Among the most famous may be quoted, at the end of the seventeenth century, the *Almanach de Laurent Houry* and that of Mathieu Laënsberg, and in the eighteenth century the *Bon Messager boiteux.* Later we find the *almanachs prophétiques, comiques, drôlatiques, chantants*, &c., and lastly the most literary and most famous of all French almanacs, the *Almanach des Muses*, published in Paris from 1764 to 1833, and which forms a collection of 69 16mo. volumes.

l. 33. *Faute de vins = Par faute de vin*, 'for lack of wine.'

l. 34. *Sabler.* To swallow in one draught, just as a mould of fine sand is filled with molten metal at one casting.

canton. The *département* is divided into *arrondissements*, each of which is divided into *cantons.* The latter are formed of a certain number of *communes.* Besides the wines of the great *crus* or vine-districts (Bordeaux, Bourgogne, Champagne, &c.), nearly every locality in France has its *vin du pays* or home-grown wine, generally rather rough.

l. 51. *Vous, dont le char dévie.* Béranger refers not only to Napoleon, who had just abdicated and withdrawn to the isle of Elba, but to all those who were involved in his fall.

Les Gueux. (Page 6.)

Béranger writes in his *Biographie*, p. 85: 'Les fréquents voyages que je faisais à Péronne ... eurent beaucoup d'influence sur le développement presque involontaire de mon chansonnier. ... Les plaisirs de la table sont les seules distractions des petites villes: belle occasion pour égayer par des couplets le dessert. ... Je les improvisais presque, et plusieurs de ces chansonnettes ont pris place dans mes volumes. La chanson des *Gueux* date de cette époque, car nous étions loin d'être des grands seigneurs.' In October, 1811, a few days after returning to Paris from Péronne, he writes to Quenescourt: 'Quant à mes plaisirs, point le plus important pour un homme qui se voue au régime des Gueux ...' from which it may be inferred that this song was composed at Péronne in 1811. Paul Boiteau, in a foot-note to Béranger's correspondence (i, p. 147), says that *Les Gueux* obtained great success in Paris.

With regard to the origin of this song, Jules Janin (*Béranger et son Temps*, ii, p. 19) writes: 'Béranger a retrouvé plus d'une fois, parmi nos vieilles chansons, un exemple, un modèle, un écho, un thème, un drame, et de l'idée ou du drame qui l'avait particulièrement frappé il tirait soudain un chef-d'œuvre original. ... Dirait-on que sa chanson des *Gueux*, calme et bienveillante, une grâce, un sourire, un pardon, Béranger l'a trouvée au milieu des anciennes fièvres, des anciennes menaces, au milieu du vieux Paris, sous les pas des rois absolus, dans les plaintes et dans les échos du vieux Pont-Neuf?' And Jules Janin quotes the seventeenth-century song:—

Si le roy sçavoit la vie
Que font les gueux, (*bis*)
Il vendroit chasteaux et villes,
Vive le roy! (*bis*)
Pour s'en aller avec eux.
Vivent les gueux!

Quand ils content leur misère,
On les plaint fort.
Ils vivent tous sans rien faire,
Jusqu à la mort,
Tous libres et paresseux.
Vivent les gueux!

Quand ils sont à la débauche,
Au cabaret,

Ils boivent à droite, à gauche,
Blanc et clairet . . .
Et la grivoise avec eux,
Vivent les gueux!

Touche-t-on à la finance,
S'en meuvent-ils?
Ils vivent sans dépendance
Du bien d'autrui.
L'impôt n'est pas fait pour eux:
Vivent les gueux!

Pontchartrain qui sait la vie
Que font les gueux,
A tout moment il s'écrie:
Qu'ils sont heureux!
Je m'en vais vivre comme eux . . .
Vivent les gueux!

Les Gueux may also be compared with Burns' *Jolly Beggars*, though it is certain that Béranger was unacquainted with Burns' poem.

Savinien Lapointe (*Mémoires sur Béranger*, p. 125) gives a lengthy account of an ovation which it would seem that Béranger was honoured with by the *Gueux* of Paris—street-singers, blind beggars and cripples—during the Revolution of 1848.

l. 1. *Les gueux.* The origin of the word is unknown; it occurs as early as the fifteenth century as a noun and an adjective, in the sense of beggar, beggarly, poor.

Un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers.
(Molière, *Tartufe*, I. i.)

The proverbial expression 'as poor as a church mouse' is in French 'gueux comme un rat d'église.'

Béranger uses the word more than once; thus, in *Les Parques*:—

Sages et fous, gueux et monarques,
Apprenez un fait tout nouveau.

ll. 7, 8. *Il faut qu'enfin . . . qui n'a rien.* It is time that wit gave the worthy man who has nothing his due.

l. 15. *J'en atteste l'Évangile.* Probably Luke vi. 20.

l. 24. *Une besace.* The *besace*, or *bissac*, was a linen bag, closed at both ends, and with a longitudinal slit in the middle, the extremities forming two pockets. It was carried over the

shoulder by beggars, pilgrims, and mendicant friars. The expression 'être réduit à la besace' is still used in the sense of 'to be reduced to beggary.'

l. 39. *Diogène.* For Diogenes and Alexander, it is obvious that we must read Béranger and Napoleon.

l. 63. *Elle trinque à la guinguette. Trinquer* (Germ. *trinken*) is to clink glasses, as is the fashion in France when drinking any one's health. The *guinguettes* are the small *cabarets de barrière*, or wine-shops and dancing-saloons of the outskirts of Paris. The origin of the word is unknown.

Les Gaulois et les Francs. (Page 8.)

'A l'époque de la première invasion, on engagea tous les membres du Caveau à faire des chansons pour ranimer l'esprit public. Désaugiers en fit une, qui, je crois, commençait ainsi:—

Il reviendra, le fils de la victoire!

et que la police s'empressa de faire répandre. Celle-ci n'était que patriotique: elle n'eut point de succès et peut-être n'en méritait-elle pas, quoiqu'elle ne fût pas le fruit d'une inspiration de commande.' (Note by Béranger.)

The political situation in January, 1814, was indeed desperate. Napoleon's defeat at Leipzig in October, 1813, had been followed by a retreat almost as disastrous as that from Russia, and the whole of Germany had thrown off his yoke, the princes of the Confederation of the Rhine entering into treaties with the Allies, while Hanover, Oldenburg, and Brunswick were re-occupied by their respective sovereigns. Murat had deserted Napoleon at Erfurt, and Italy was lost; the Anglo-Portuguese army had crossed the Bidassoa and invaded the south of France, and the armies of the Allies had also crossed the frontier (they arrived at Langres on January 18, and were joined there by the allied monarchs a few days later). In the meanwhile, Napoleon, by a decree of November 11th, had augmented the taxes in open violation of the Constitution, and a *sénatus-consulte* of the 15th had placed at his disposal 300,000 new recruits; but the Legislative body had, like the Allies, taken courage from his misfortunes, and ventured to express the hope that liberty, safety, property, and the exercise of political rights would be henceforth invariably maintained, whereupon Napoleon, in his wrath, had immediately adjourned the Legislature.

l. 1. *Gai! gai!* Cf. note to Roger Bontemps, l. 7.

l. 10. *Périr dans les champs gaulois.* The Huns, who had

invaded Gaul under Attila, were heavily defeated in 451 near Méry-sur-Seine, and were obliged to retreat into Italy.

l. 17. *Le Cosaque.* The Great-Russian Cossacks, and particularly the Cossacks of the Don, have long formed an important part of the Russian army. They distinguished themselves in 1812 and the succeeding campaigns by their fierce bravery, and took part in the invasion of France in 1814.

l. 46. *des Kalmoucks.* A people of Mongolian race who in the thirteenth century emigrated from Turkestan into Russia.

l. 56. *ces monuments chéris.* The 'Colonne Vendôme,' erected in 1806 with the guns taken from the enemy in the campaign of 1805; the 'pont d'Austerlitz,' begun in 1802; the 'pont d'Iéna,' built in 1807; the 'Arc de triomphe de l'Étoile,' in honour of the 'Grande Armée,' begun in 1806; and the smaller 'Arc de triomphe du Carrousel,' built in commemoration of the campaigns of 1805–6.

l. 66. *Nobles Francs et bons Gaulois.* Notice the antithesis between *nobles* and *bons*. It was an article of faith with the old school of historians, and particularly those who belonged to the nobility, that the French aristocracy were descended from the conquering Franks, while the third estate or commons had their origin in the vanquished Celts and Romans. Cf. the *Histoire de l'ancien Gouvernement de la France*, by the Comte de Boulainvilliers (1658–1722). Cf. also the opening lines of *Le Marquis de Carabas*:—

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis.

Vieux Habits! Vieux Galons! (Page 11.)

'Cette chanson exige plusieurs explications.

'La *Gazette de France* était, dès cette époque, l'apologiste de l'ancien régime.

'Quant aux *Déesses civiques*, on sait qu'elles contribuèrent peut-être à faire dégénérer les fêtes républicaines.

'Les *Habits verts*, livrée de l'empereur.

'Les *Habits bleus*, livrée des Bourbons.

'On voyait reparaître alors les habits de l'ancienne cour. Le public s'en amusait beaucoup. Quant à *l'habit de saint*, on sait que déjà l'hypocrisie reprenait son masque.

'On remarqua aussi, chez plusieurs fripiers, des costumes de la cour impériale. L'auteur y fait allusion dans l'avant-dernier couplet.' (Note by Béranger.)

Napoleon had abdicated on the 11th of April; the Bourbons

had therefore, at the date of this song, been on the throne for six months. Béranger had lost no time in beginning against them that relentless campaign of political songs which ceased only with the Revolution of 1830. In the month of June already was being sung the 'Requête présentée par les Chiens de qualité, pour obtenir qu'on leur rende l'entrée libre au jardin des Tuileries.' In the present song, *Vieux habits*, the satire is still somewhat good-humoured; after 1815 it will become keener, more bitter, and more deadly, in such songs as the *Marquis de Carabas*.

l. 1. *Tout marchands d'habits que nous sommes*, 'Old-clothes-men though we be.'

l. 4. *L'habit fait tout*, 'It 's the coat that makes the gentleman.'

l. 7. *Toujours en grand nous calculons*, 'We do things on a large scale; we look ahead and take the future into account.'

l. 8. *Vieux habits! vieux galons!* Such was the street-cry of the *fripiers* or old-clothes men of Paris. To-day they generally shout: *'Chands d'habits!* ('Marchands d'habits!')

l. 9. *la Gazette*. The oldest of French newspapers. It was founded by Renaudot in the seventeenth century (the first number bears the date May 30, 1631). Though it was at first intended for an advertising medium, it soon became political, and was supported by Richelieu. From 1762 the *Gazette* became the official organ of the Government, and took the title of *Gazette de France*. It sided first with the Girondins and later with the Jacobins during the Revolution, was severely censored during the Empire, and became the principal organ of the Monarchist party under the Restoration. It continues to appear at the present day as a royalist paper.

l. 12. *L'habit brodé*. The embroidered coat of the old régime. The whole of this verse is of course ironical.

l. 15. *les pantalons*. *Pantalon* was originally the name of one of the characters in Italian comedy, who wore the long Venetian trousers (he appears as Pantaloon in English pantomime). The long trousers came into fashion instead of the knee-breeches during the Revolution, and especially under the Directoire. At the Restoration the old nobility re-introduced the knee-breeches at Court, and it is to this that Béranger refers. The 'pantalons,' however, soon resumed their undisputed sway.

l. 21. *déesses civiques*. The worship of the goddess Reason was inaugurated on the 20th Brumaire of the Year II (November 10, 1793), in Paris, in the church of Notre-Dame, transformed into the Temple of Reason. Reason was

represented in the flesh by the wife of the printer Momore, and the Goddess of Liberty by a courtesan. These *déesses civiques* received the homage of a choir of young women robed in white. This was the beginning of a series of shameless masquerades, in which the girls of the town, dressed as goddesses, and followed by a rabble of drunken men and women, danced the *Carmagnole* with the scum of the population. It was to put an end to this scandal that Robespierre in 1794 proclaimed the immortality of the soul and instituted the worship of the Supreme Being.

l. 26. *Mit du galon sur bien des tailles.* Here *galon* properly means 'stripes'; in the next line it means simply gold lace. Stripes of wool, silver, and gold serve in the French army to distinguish non-commissioned officers according to their rank; the commissioned officers wear gold lace. Both stripes and lace, however, are worn on the sleeve, and not on the waist! The word *taille* seems to be used here chiefly through the necessity of a rhyme to *batailles*. Indeed, more than one expression in this song is open to criticism. Thus, above, 'les *travaux* de la mode et de la politique!'

l. 28. *Les habits verts.* The imperial livery was 'green and gold.'

l. 29. *sans le bonheur point de gloire!* i. e. with Napoleon's downfall the glory of his reign has passed away.

l. 33. *Nous trouvons . . . notre compte*, 'We do a profitable business.'

l. 36. *Changer d'habit.* Béranger attacks more than once the 'turn-coats' who passed over to the side of the Bourbons, more particularly in a song entitled *Paillasse*.

l. 39. *Que d'habits bleus nous étalons! Étaler*, or *mettre à l'étalage*='to spread out for sale.'

l. 41. *Les défenseurs de nos grands-pères.* The expression is obscure; the poet no doubt refers to those who, during the Revolution and the Empire, had abstained from taking any part in public affairs.

l. 46. *talons rouges.* The dandies of the old régime wore red heels to their shoes. A man was called 'un talon rouge,' as a woman was, and is still, called 'un bas bleu.'

l. 52. *L'habit des saints.* In October, 1793, the churches were desecrated and plundered, the sacristies broken open, the plate and other ornaments carried off, and the priests' vestments, chasubles, mitres, &c., sold to old-clothes men.

l. 53. *Au nez . . . d'un philosophe. Faire qch. au nez, à la barbe, de qqn.*='to do a thing to a person's face.' Cf. A MON AMI DÉSAUGIERS, l. 48.

ll. 59–60. *Portent . . . Des habits noirs.* The garments of mourning worn by the partisans of Napoleon. But most of these were self-made men, of humble origin, and we should hardly expect to find them retired within *leurs manoirs*!

l. 63. *bien pesants et bien longs.* The great cloaks of the Empire, with their profusion of gold lace, were indeed heavy to wear, but Béranger is perhaps referring also to the heavy responsibilities borne by those who wore them.

Adieux de Marie Stuart. (Page 13.)

Written in 1811. (In October of that year Béranger writes to his friend Wilhem, who set this *romance* to music (cf. Introd., § 25): 'Je t'envoie la chanson d'Arnault . . . Tu trouveras aussi ma note pour *Marie Stuart*.')

Béranger was certainly acquainted with the following poem, which dates from the sixteenth century:—

'Adieu, plaisant pays de France,
Ô ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance,
Adieu, France, adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint mes amours
N'a ci de moi que la moitié;
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.'

Tradition has it that Mary Stuart composed these lines herself, as she watched the French coast disappear. She was a pupil of Ronsard, and wrote some very pretty French verse which has been preserved.

The unfortunate queen left France in 1561, after a few months of widowhood, leaving behind her the pleasures, luxury, culture, and refinement which the Renaissance had brought from Italy to the Court of France. Herself a Catholic, she was about to face the gloomy Calvinism of John Knox, and she was in imminent danger of drifting on to the coast of England or of being intercepted by the ships which Elizabeth had dispatched to look out for her; there could be nothing but fear, misgivings, and sadness in her heart when she took leave of France. Brantôme relates that she remained for five hours at the stern of the ship which was taking her to Scotland, without ever taking her eyes off the French coast, and exclaiming ever and anon amidst her tears: 'Adieu, France! Adieu, France!'

l. 18. *Je ceignis les lis*, 'I donned the lilies.' One says not only 'ceindre une épée,' but also 'ceindre un diadème, une tiare, etc.,' by analogy with the Latin *tempora floribus cingere*.

The *fleur de lis* was the emblem of the French monarchy from the fourteenth century.

l. 23. *désiré d'être reine*. The preposition *de* is found fairly frequently after *désirer*, especially in the seventeenth century. The *Académie* admits as correct: 'Il y a longtemps que je désirais *de* vous rencontrer.' Here, the *de* is of course necessary to avoid a 'hiatus.'

l. 31. *l'inculte Calédonie*, 'Caledonia, stern and wild.'

N.B.—On the 'romance,' and on the style of this piece, cf. Introd., § 25.

A MON AMI DÉSAUGIERS. (PAGE 15.)

'Peu de temps après la seconde Restauration, Désaugiers fut nommé directeur du théâtre du Vaudeville. Béranger voyait encore fréquemment cet homme aimable, qui, jusque-là, avait semblé respecter les opinions de ceux qui ne pensaient ni n'agissaient comme lui. Il se fit un plaisir de lui adresser cette chanson, où à des éloges mérités se mêlaient quelques idées patriotiques.

'Dans les éditions de 1821 et suivantes, Béranger eût éprouvé de la peine, quoique toute intimité eût cessé entre Désaugiers et lui, à effacer le mot *ami* placé en tête de cette chanson. Il connaissait trop bien Désaugiers pour lui en vouloir de quelques torts de conduite qui tenaient à la faiblesse de son caractère, et que même il n'aurait jamais eus, s'il n'eût été entouré que d'amis véritables.' (Note by Béranger.)

l. 1. *Bon Désaugiers*. Désaugiers (1772–1827) was the son of a now entirely forgotten operatic composer; he began to write plays and contribute to the *Almanach des Muses* in 1791, and established his reputation both as a dramatist and as a song-writer about 1805. He joined the newly founded *Caveau moderne* in 1806, and soon occupied the presidential chair. Béranger had been elected to the *Caveau* in 1813, and the two poets were close friends for a time. Béranger's notes to this song and to *L'Académie et le Caveau* give a sufficient account of their estrangement, due to political differences. Désaugiers, who had become a whole-hearted supporter of the Bourbons, chose to take to himself Béranger's song entitled *Paillasse*, written at the end of 1816, and which

might be called the French 'Vicar of Bray.' This was practically the end of the intimacy between them.

The *Vaudeville* theatre prospered under Désaugiers' administration until 1820, when the newly opened *Gymnase* won the favour of the public and made it difficult for Désaugiers to maintain the prosperity of his theatre. He resigned his post in 1822, resumed it in 1827, but died soon after of disease and of despair at the success of another newly licensed theatre, the *Nouveautés*. His numerous plays—comedies, vaudevilles, and parodies—were soon forgotten; his *Chansons*, which showed both talent and wit, maintained their popularity much longer; they were published between 1808 and 1816, and reprinted as late as 1858. Like their author, they were good-humoured and kindly, and showed none of the acerbity of Béranger's political songs.

l. 3. *en versant rasade.* 'Verser rasade' is to fill a glass 'à ras le bord,' or to the brim.

l. 8. *boute-en-train* = 'Celui qui boute en train (i.e. met en gaieté) ceux avec qui il se trouve,' a mirth-inspirer, a merry companion. The verb *bouter* is found with the general meaning of *mettre* as late as the seventeenth century.

Quelle fantaisie s'est-il boutée dans la tête?
(Molière, *Médecin malgré lui*, I. iv.)

Boutez dessus! (Mettez votre chapeau sur votre tête).
(Op. cit., I. vi.)

l. 10. *Vaudeville.* On the songs called vaudevilles, see Introd., § 23.

From the beginning of the eighteenth century this name was given also to short and light plays, entirely written in 'couplets,' or verses, and sung from beginning to end. They were acted at the *Théâtres de la Foire* (foire Saint-Germain, foire Saint-Laurent, foire du Boulevard du Temple), and later at the Comédie Italienne. Before the Restoration, the *vaudeville* had already assumed a more extended form, and become a comedy intermingled with verses, which were sung to popular tunes. Scribe and his collaborators wrote an infinite number of *vaudevilles* of this kind, as did also Labiche.

Among the many theatres which made a speciality of the *vaudeville* we have already mentioned the *Gymnase*, the *Nouveautés*, and also the *Théâtre du Vaudeville*, founded in 1792 by Barré and Piis, and located in the so-called *Vauxhall d'Hiver*, near the Louvre. During the Revolution its fondness for political satire more than once brought its managers and

actors within prison gates; under the Empire it was severely gagged, actualities and satires being forbidden, but it flourished uninterruptedly until 1820. From that time it has had a chequered career. Burnt down in 1838, it removed to the Place de la Bourse, and again in 1868 to the Boulevard des Capucines, where it is still located. It opened its doors in 1852 to drama and serious comedy, and its periods of stagnation have been redeemed by many brilliant successes, among which may be mentioned *La Dame aux Camélias* (Dumas fils), *Les Faux Bonshommes* (Barrière and Capendu), and many of Sardou's plays, such as *La Famille Benoiton*, *Rabagas*, and *Madame Sans-Gêne* (1892).

l. 11. *Ses grelots et son tambourin.* On *grelots* see above, L'Académie et le Caveau. The *tambourin* was a natural accessory of the open-air *parade* of the Théâtres de la Foire.

l. 13. *à la Foire.* See note to l. 10

l. 14. *Panard* (1694–1765), a writer of vaudevilles and songs, composed about eighty pieces for the Théâtres de la Foire. He was a member of the first *Caveau*, and his drinking-songs passed for the best of their kind in the eighteenth century.

l. 15. *Vadé* (1720–1757), a writer of plays, parodies, and drinking-songs, and the creator of the *genre poissard*, in which he imitated the language of the *poissardes* or fish-wives of the Halles.

l. 17. *Tabarin*, a celebrated French 'farceur' and charlatan who died in 1634. He settled in Paris in 1618, giving with two or three compeers open-air performances on a small platform in the Place Dauphine. His constant flow of jokes, puns, and extravagances won him enormous popularity, and he retired in 1630 with a fortune. His name occurs frequently in seventeenth-century literature, and his *Fantaisies, dialogues, paradoxes et farces* were published in 1622, and again in 1858.

l. 24. *gaillard*, lively and gay, and somewhat free in expression and thought.

> Voici de nouveau quelque conte gaillard.
>
> (Molière, *École des Femmes*, I. iv.)

l. 25. *Collé* (1709–1783), a cousin of Regnard and member of the Caveau, was secretary to the Duke of Orleans. He wrote numerous plays, chiefly farcical, and songs of the 'grivois' order, one of which, *La Vérité dans le Vin*, has remained famous.

l. 26. *un fort honnête égrillard* might perhaps be translated by 'a very worthy blade'. *Égrillard* has somewhat the same

meaning as *gaillard*, but with the additional idea of irreverence and pertness.

l. 27. *La gaudriole*, as used by Béranger, always denotes a jolly song of very broad and pungent humour. Probably derived from the old verb *se gaudir* (Lat. *gaudere*).

qu'on exile. Cf. Béranger's note to VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!: 'on sait que déjà l'hypocrisie reprenait son masque.'

l. 35. *frondeur*, 'satirical,' with special reference to political satire. The *Fronde*, or rebellion against the authority of Mazarin and of the Queen Regent during the minority of Louis XIV, has remained famous for its *Mazarinades*, the satirical pamphlets and verses directed against Mazarin.

ll. 38, 39. *Dénonce tout flatteur . . . souverain.* The sentence is obscure. Perhaps it is to be interpreted as a sarcasm on an elderly monarch who had no cause to be, and never was, particularly gay.

l. 46. *Momus*, the god of Irony; according to Lucian the buffoon of the gods. He is represented sometimes as an old man, sometimes as a youth wearing the mask of a satyr.

l. 48. *A la barbe de l'étranger.* Cf. note to VIEUX HABITS! VIEUX GALONS! l. 53.

l. 58. *Il nous faut consoler la gloire*, 'The glory of France, lately saddened by our reverses.'

MA VOCATION. (PAGE 17.)

Written in 1809, for the poet writes to his friend Quénescourt in September of that year: 'J'avais dit que j'attendais notre réunion pour vous faire connaître les nouvelles chansons que j'ai faites . . .; mais cependant je cède au désir de vous en envoyer une très sage sur ma vocation; vous la chanterez entre vous, et elle vous rappellera un ami qui, dans les sociétés où de pareilles futilités le font applaudir, n'est nulle part aussi content ni aussi joyeux qu'il l'a été avec vous tous.'

On the many trying circumstances which oppressed the poet at this time (his father had just died), cf. Introd., § 7.

l. 1. *boule.* Often used familiarly for *terre.*

l. 2. *Laid.* He once said to Savinien Lapointe: 'Non seulement j'étais laid, mais j'avais l'air bête.' (*Mém. sur Béranger*, p. 27.) He certainly looks both in a portrait of the Brussels edition of songs published by Wahlen et Cie in 1824. The many later portraits picture him as a kindly, venerable, and on the whole good-looking old man.

chétif et souffrant. Cf. Introd., § 1. On August 22, 1841, he writes: 'Me voilà arrivé, à travers de bien tristes évènements, à soixante et un ans. Quel âge! A vingt ans on me prédisait, et je le croyais un peu, que j'atteindrais difficilement la trentaine.'

l. 5. *Une plainte . . . de ma bouche sortit.* The construction is, strictly speaking, incorrect, as the participial clause above does not refer to *une plainte*, the subject of the sentence; but it occurs frequently nevertheless, when the participle may be taken, as here, to agree by syllepsis with a personal pronoun implied in the possessive adjective. Thus:

Telles estoient *ses* prières, *estant* à genoux sur l'échaffaud.
(BRANTÔME.)

Et *pleurés* du vieillard, il grava sur *leur* marbre
Ce que je viens de raconter.
(LA FONTAINE.)

l. 8. (*Bis.*) This Latin word is used in French to indicate that one or more lines must be repeated. It is also used at the theatre in the sense of English 'encore', whence the expressions 'bisser un acteur,' 'bisser un morceau.'

l. 9. *Le char.* This is the 'terme noble' always used in seventeenth and eighteenth-century poetry; 'voiture' or 'carrosse' would have been considered inadmissible.

l. 13. *morgue*, 'haughty manner.' The origin of the word is unknown.

ll. 17–20. *D'une vie incertaine . . . modique emploi.* On Béranger's humble post at the University, cf. Introd., § 7.

l. 29. *Près de beauté touchante.* The archaic omission of the article (près d'*une* beauté) is frequent in the seventeenth and eighteenth centuries.

Les vices se font guerre perpétuelle.
(MALHERBE.)

Tu vois si c'est mensonge, et si j'en suis ravie.
(MOLIÈRE.)

LE VILAIN. (PAGE 18.)

'(Cette chanson, dans l'édition de 1821, porte la date de 1815.) — Né d'un père qui, trompé par quelques traditions vagues, croyait à la noblesse de sa famille, bien qu'il ne fût que le fils d'un cabaretier du village de Flamicourt, près de Péronne, et qui ajoutait toujours à son nom la particule nobiliaire, Béranger la reçut dans ses actes de naissance. Il ne s'en serait jamais paré, sans la nécessité où il fut d'établir

une différence entre son nom et celui de plusieurs Béranger qui, lors de son début, avaient quelque réputation littéraire. Ayant vu plusieurs de ses vers attribués à un monsieur Bérenger de Lyon, qui eut à souffrir de cette erreur, les vers étant fort mauvais, il prit le *de* vers 1812, et le fit même précéder des initiales de ses noms patronymiques (Pierre-Jean). A la Restauration il continua de signer ainsi ses chansons, regardant comme ridicules ces altérations de noms, espèce de concession qui n'est qu'une faible garantie politique. Il était bien sûr d'en pouvoir donner d'autres . . .' (Note by Béranger.)

l. 2. *Le 'de'*. *De* is the 'particule nobiliaire,' originally followed by the name of the estate or lands held in fief: Charles d'Anjou, René de Lorraine, &c. Hence the expressions 'avoir le *de*,' 'mettre le *de* devant son nom,' in the meaning of 'to be of noble descent.'

l. 5. *d'aucune chevalerie = d'aucun ordre de chevalerie.*

l. 8. *Je suis vilain. Vilain* (from Latin *villa*) means originally countryman, peasant, and has been used since feudal times in opposition to *gentilhomme, seigneur.*

> Riche vilain vaut mieux que pauvre gentilhomme.
> (Régnier, Satire xiii.)

ll. 12–14. *dans mon sang . . . pouvoir absolu.* The meaning is that the poet's hatred of (the newly re-established) autocratic rule must be an instinct bred of the tyranny from which his ancestors had to suffer.

l. 23. *leurs nobles cimeterres.* We are not aware that the scimitar was ever a weapon of the old nobility, but Béranger, as has been already pointed out, does not always remember the warning of Boileau: 'La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.'

l. 26. *Merlin.* 'Le nom de Merlin l'enchanteur ne peut donner lieu à aucune interprétation. Ce nom ne fut illustré sous l'Empire que par le plus fameux de nos jurisconsultes, qu'on laissa mourir en exil, et qui n'eut rien à débattre avec les domestiques du prince.' (Note by Béranger.)

Béranger evidently refers in his note to Merlin de Douai (1754–1838), one of the leading jurists and politicians during the Revolution and the Empire. He had voted for the death of Louis XVI, and was exiled at the Restoration, but Béranger's memory is at fault, as Merlin returned to France in 1830.

l. 27. *Charlemagne.* 'Le troisième couplet de cette chanson fait allusion à tous ces hommes d'ancienne noblesse qui, las d'une retraite forcée dans leurs châteaux, sollicitèrent des

emplois dans l'antichambre du nouveau Charlemagne.' (Note by Béranger.)

l. 34. *le léopard.* The leopard on the British royal arms, often mistaken for the British lion.

l. 35. *par sa brigue*, by its secret intrigues.

l. 37. *la Ligue.* The *Sainte-Ligue*, formed by the Duc de Guise at Péronne in 1576, during the reign of Henry III, to crush out Protestantism in France, and especially to exclude Henry of Navarre from the throne.

l. 43. *Nobles par votre boutonnière*, 'Ennobled by a recent decoration' (in token of which a small piece of ribbon is worn in the buttonhole). Cf. MON HABIT, ll. 29–31.

l. 46. *sensible*, compassionate, sympathetic.

l. 47. *Je n'ai flatté que l'infortune.* Béranger wrote no songs favourable to Napoleon before 1813.

LE VIEUX MÉNÉTRIER. (PAGE 19.)

Published in the *Épicurien français* of 1815.

'Cette chanson fut faite au milieu des proscriptions et des exécutions qui ternirent la seconde Restauration, et qui durent lui aliéner pour longtemps les cœurs vraiment généreux et patriotiques. Ce n'est pas avec des chansons et des vers qu'on fait entendre raison aux rois et aux factions; mais les poètes ne doivent pourtant pas se décourager.' (Note by Béranger.)

This song is an appeal for pardon, conciliation and peace, and was well timed at the end of 1815; the followers of Napoleon were being daily arraigned before courts-martial, or sent into banishment; at Nîmes, at Toulouse, the clerical party had been taking ferocious vengeance on the Protestants, Marshal Brune had been murdered at Avignon, Ney's trial was in progress (he was shot on December 7), and the *émigrés* and ultra-royalists were nevertheless expressing loud disappointment that the measures adopted by Louis XVIII should be marked by such moderation!

l. 2. *Ménétrier.* The village fiddler, who on holidays and festive occasions takes his place on a table or barrel, generally under a tree, and leads the rustic dancing.

l. 11. *Au bon temps.* More usually 'au bon vieux temps.'

l. 21. *au fond d'un équipage.* The expression is hardly correct; one may say 'venir en équipage,' but not 'venir au fond d'un équipage,' as this term includes carriage, horses, and servants.

l. 25. *maudire à l'église.* The intolerance and arrogance

of the Church were among the chief features of the Restoration, and perhaps those which Béranger most frequently, most violently, and—be it said—most unscrupulously denounced.

l. 30. *l'encenser* evidently refers to *plaisir*, not to *Dieu*.

l. 33. *charmille*, used here, not in the poetical acceptation of 'grove' or 'bower', but in the literal meaning of a hedge of hornbeam. (From *charme*, hornbeam.)

l. 35. *la faucille*. Béranger paraphrases the proverbial expression: 'Mettre la faucille dans la moisson d'autrui.'

l. 43. *son chaume*, used poetically for *sa chaumière*.

Les Oiseaux. (Page 21.)

Antoine Vincent Arnault (1766–1834), dramatist and fabulist, had a brilliant career during the Revolution and the Empire, though he was obliged to emigrate during the *Terreur*. He enjoyed the intimate friendship of Napoleon, whom he had accompanied to Egypt, and who from Sainte-Hélène bequeathed 100,000 francs to him, and he occupied during Napoleon's reign various responsible posts. As *secrétaire général de l'Université*, it was he who, on the recommendation of Lucien Bonaparte, obtained for Béranger his modest appointment as *commis expéditeur*. Arnault was banished on January 16, 1816, and expelled from the *Académie*. It was on the eve of his departure that he wrote the lines:—

De ta feuille détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
D'Aquilon la froide haleine
Depuis ce jour me promène
De la montagne à la plaine,
De la forêt au vallon.
Je vais où le vent me mène
Sans me plaindre ou m'effrayer.
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille du laurier:

of which Sainte-Beuve has said: 'Arnault avait rencontré ce jour-là une de ces feuilles qui surnagent, un parfum qui devait à jamais s'attacher à son nom.'

His republican tragedies, *Marius à Minturnes* (1791), *Lucrèce*

(1792), *Les Vénitiens* (1799), *Germanicus* (performed in 1817), are now deservedly forgotten, but many of his short satirical fables and epigrams, like *Le Hanneton*, have survived him.

Béranger was devoted to him, and a constant guest at his house. In his *Biographie* he gives (p. 144) the following account of his song *Les Oiseaux*: 'En 1816, au mois de janvier, Arnault, banni, quitta la France, et nous le conduisîmes jusqu'au Bourget, qui était pour ainsi dire alors la limite du royaume, le reste étant, de ce côté-là, placé sous l'occupation étrangère. Le soir, dans une chambre d'auberge . . . je chantai au pauvre proscrit la chanson des *Oiseaux*, tristes adieux, suivis d'adieux plus tristes encore. Cette chanson fut sur le point de me faire perdre la petite place que je devais à Arnault.'

l. 11. *Du palais et de la cabane.* A delicate allusion to both sides of Arnault's poetic talent; if his tragedies were known only to the educated rich, his fables had reached the very humblest.

l. 13. *un bord*, 'a shore'.

ll. 19–20. *Déjà . . . au fond du Nord.* It is difficult to guess what Béranger refers to here, as there does not appear to have been any cloud on the political horizon of the North in 1816. The allusion is perhaps to some passing 'canard' in the daily press.

l. 27. *Ils reviendront sur le vieux chêne.* Béranger's prophecy was realized; Arnault was recalled in November, 1819, re-elected to the *Académie* in 1829, and appointed *sécrétaire perpétuel* of that body in 1833.

Ce n'est plus Lisette. (Page 22.)

l. 1. *Lisette.* Lisette, or Lise, appears in a large number of Béranger's songs, such as *Les Infidélités de Lisette*, *Traité de politique à l'usage de Lise*, *La vertu de Lisette*, and, in this edition, *L'Indépendant* and *Les Conseils de Lise.* This name has long represented a conventional type in French literature; thus Chaulieu (1639–1720) ends the well-known and once greatly admired Ode on his native Fontenay with the lines:—

Mais je vois revenir Lisette,
Qui, d'une coiffure de fleurs,
Avec son teint, et leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux me laisse;
Suivons des plaisirs l'heureux cours,
C'est là conseil de la sagesse.

Sainte-Beuve (*Portraits Contemporains*, i, p. 125) quotes from a piece entitled *Lisette* and published in 1780:—

Sur la toilette
De ma Lisette
Vous trouverez
Simples fleurettes;
Point n'y verrez
De fard, d'aigrettes,
Léger jupon, &c. . . . .

and La Harpe (1739–1803) has left a charming little piece which it may be interesting to compare with Béranger's song:—

LÉGÈRETÉ DE LISETTE.

O ma tendre musette!
Musette mes amours!
Toi qui chantois Lisette,
Lisette et les beaux jours!
D'une vaine espérance
Tu m'avois trop flatté:
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux.
Je croyois que son âme
Brûloit des mêmes feux:
Lisette à son aurore
Respiroit le plaisir:
Hélas! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir?

Sa voix pour me séduire
Avoit plus de douceur;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur:
Tout en elle intéresse
Et je voudrois, hélas!
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette!
Console ma douleur;
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.

Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours ;
Je me plains toujours d'elle
Et je l'aime toujours.

In Béranger's songs 'Lisette' may be taken as synonymous with 'grisette,' as this word was understood under the Empire and the Restoration. It was applied to those young 'ouvrières,' clad in grey, whose tender if somewhat fickle heart made them not unwilling to accept the protection and share the poverty of the student of the Quartier Latin, and who are the heroines of Henri Murger's *Scènes de la Vie de Bohème.*

l. 9. *dans le satin*, i. e. *dans des souliers de satin.*

l. 10. *l'herbette.* Notice in this song the many diminutives in *-ette*, to rime with 'Lisette': *herbette, couchette, chambrette, grisette*, &c.

L'herbette occurs in Chaulieu's *Ode* already mentioned :—

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette . . .

and is found repeatedly in sixteenth-century poetry :—

Amassez l'herbe mollette
Aux bords des ruisseaux courants,
Afin qu'en la molle herbette
Au bruit des eaux murmurants
Elle chante de ma peine
Quelque chansonnette vaine.
(VAUQUELIN DE LA FRESNAIE.)

l. 27. *Vous montrez de l'esprit.* The education of the 'grisette,' like that of most of the 'femmes du peuple' of a few generations ago, was in accordance with Molière's precept that

une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

She was young, good-looking, 'bonne fille,' and, if rather 'bête,' yet, like the Vicar of Wakefield's parishioners, 'what her conversation wanted in wit was made up in laughter.'

l. 28. *on le répète*, 'so it is said.'

l. 44. *Et n'étiez pas coquette.* The meaning is not very clear ; perhaps, 'without being called a coquette on that account'; or perhaps, 'without practising any of the wiles of a coquette.'

l. 50. *défaite.* 'En termes de galanterie, sujétion d'un cœur.' (LITTRÉ.)

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'empereur médité la défaite?
(Racine, *Britannicus*, iii. 6.)

l. 58. *une fillette.* Equivalent to *jeune fille*; often used in a sense somewhat similar to that of 'grisette.' Cf. the proverb, 'Bonjour lunettes, adieu fillettes'; i. e. 'quand on commence à vieillir, adieu la galanterie.'

LE MARQUIS DE CARABAS. (PAGE 24.)

Written in November, 1816.

'Cette chanson obtint une très grande vogue. On pense que plusieurs personnes du gouvernement, frappées de l'absurdité des prétentions féodales de nos anciens nobles, contribuèrent à répandre cette satire, ou du moins ne furent pas fâchées qu'elle courût toute la France.' (Note by Béranger.)

To the student of the Restoration period the circumstances which called forth this song, and most of the political allusions which it contains, will be obvious. The years 1814–16 saw the return to France and to influence of all those uncompromising nobles of the old school who had refused to re-enter the country under Napoleon's rule. These were the men who had 'learnt nothing and forgotten nothing,' and who now assumed both at Court and in their provincial homes an arrogant demeanour born of the belief that the history of the last twenty-five years had been obliterated for ever. They clamoured for recognition of the services they had rendered to their party, as if they, and not the Allies, had overthrown Napoleon, and blind to the fact that many of them had been considered as a nuisance in the ranks of the invaders. They soon realized, however, that the Charter, or constitution signed by the King on his accession, was an obstacle in their way which their first task must be to break down, and the dissolution of the reactionary 'Chambre Introuvable' in September, 1816, coupled with the King's assurance that the Charter would remain inviolate, provoked on their part an outburst of passionate recrimination which made them an object of ridicule in the eyes of the people, and an easy mark for the shafts of political satire. It was at this time that Béranger began in earnest that campaign against them and against the Bourbons which must be reckoned among the important factors in their ultimate overthrow.

The 'Marquis de Carabas' is of course a composite portrait. In 1837 Béranger writes: 'Non, mon cher des Fossez, le marquis de Carabas n'est pas une peinture faite d'après l'original que vous connaissez. Mais je ne puis pas affirmer que différents traits que vous rapportez de lui n'ont pas figuré dans les journaux du temps, et n'ont pas contribué à me fournir ceux dont j'ai composé le portrait de mon marquis.'

The letter of Count des Fossez has not been preserved, so it is impossible to say who had been suggested as the original of the song.

l. 2. *en peuple conquis.* Cf. note to LES GAULOIS ET LES FRANCS, l. 66.

l. 4. *de loin.* Probably from Coblentz, which was the head-quarters of the 'émigrés' during their exile.

l. 5. *son vieux castel.* 'Castel' is often used ironically for 'château'; but the word is the Provençal form of Lat. *castellum*, and may be used by Béranger with special reference to the nobles of the South, recently the scene of the excesses of the 'Terreur Blanche'.

l. 8. *Un sabre innocent.* If Béranger means by 'un sabre innocent' a sword that never drew blood, the taunt is unjust; the French nobility have at all periods of history been gallant fighters, and, if during the wars of the Republic there was considerable friction between the 'émigrés' who had been enrolled in the Prussian army and the Prussian commanders, the so-called 'Armée de Condé' rendered valuable services to the Austrians, and frequently distinguished itself.

l. 10. *marquis de Carabas.* Béranger borrows this name from Perrault's fairy tale *Le Chat botté*, or *Puss in Boots*, published in 1691.

l. 11. *aumôniers*, 'private chaplains,' called 'aumôniers' because it was their duty to act as distributors of alms for the household to which they were attached. Cf. 'almoner.'

l. 12. *vavassaux.* The feudal term was *vavasseur*, 'rear-vassal.' Béranger is mistaken in coining 'vavassaux' in analogy to 'vassaux.'

l. 16. *Les droits de mon rang.* The most important rights and privileges of the nobility under the old *régime* were: exemption from taxation; the right to be judged only by their peers; exclusive hunting rights; the monopoly of the commissions in the army; the rightif sentenced to death to be beheaded and not hanged like commoners were; the right to incense at mass; and the 'droit de seigneur,' long fallen into abeyance.

l. 17. *corbleu!* corruption of 'corps (de) Dieu'; thus also: 'parbleu, morbleu, sacrebleu,' &c.

ll. 17–18. *Avec moi . . . il verra beau jeu*, 'he will have me to deal with.' *Avoir beau jeu* is literally 'to have a good hand at cards.'

l. 22. *un meunier*. In Perrault's tale it is the son of a miller who becomes Marquis de Carabas through his cat's cleverness.

l. 24. *Pépin le Bref*. The old marquis traces back his ancestry to the father of Charlemagne, the first king of the Carol ngian dynasty!

l. 32. *La marquise a le tabouret*. The 'droit du tabouret' was the right granted to a duchess or other lady of high rank to sit on a low stool in the presence of the Queen, or while the King was at supper. 'Madame de Fontanges est duchesse . . . elle prend demain son tabouret.' (MME DE SÉVIGNÉ.) Most of these minutiae of Court etiquette were revived at the Restoration.

ll. 33–34. *Pour être évêque un jour mon dernier fils suivra la cour*. Under the old régime the younger sons of the nobility almost invariably entered the army or the Church; in the latter they were generally provided with bishoprics, however ill-qualified they might be to occupy these posts. Under the 'Concordat' of 1516 the appointment of the bishops lay with the King, and these younger sons naturally 'followed the Court' to win the King's interest and favour. In 1789, of the 139 bishops and archbishops who assembled at the 'États Généraux,' all but three belonged to the nobility.

The 'droit d'aînesse,' which left the younger sons unprovided for, was abolished in 1790, and was not revived at the Restoration, but the old marquis speaks as if it were still in force, and as a matter of fact the 'émigrés' did everything in their power to have it re-established. A bill was actually introduced in 1826 to revive the 'droît d'aînesse' in a slightly modified form, but it caused general indignation, and was the occasion of a riot in Paris. It was rejected on the 8th of April, and that evening Paris was illuminated.

l. 37. *des croix*. The chief of these were the gold cross of the 'Ordre du Saint Esprit' (cf. note to LES DEUX COUSINS, l. 35); the 'Croix de Saint Louis,' instituted by Louis XIV, abolished during the Revolution, revived at the Restoration, and which ceased to be conferred after 1830; and the 'Croix de la Légion d'Honneur,' instituted in 1802. The latter was maintained during the Restoration, the head of Henri IV being substituted for that of Napoleon. It resumed its original form in 1848, and remains the principal French decoration at the present day.

l. 47. *au préfet*. It was under the Consulate that the

administration of each 'département' was put under a 'préfet.' There were numerous complaints on the part of the 'préfets' that the lately returned 'émigrés' refused to conform to the law, particularly in the matter of taxation.

l. 52. *la dîme.* The tithes were of course among the taxes and privileges which had been abolished in the night of August 4, 1789.

l. 56. *tendrons*, literally the young shoots of a plant or tree ; often used familiarly with the meaning of 'jeunes filles.'

l. 58. *droit du seigneur.* Certain rights which the nobles of France are said to have had over the wives of their vassals.

l. 61. *Curé, fais ton devoir.* Before 1789 the nobility had the right to have incense burnt before them at mass ; the number of swings of the censer which they had a right to was a delicate question of precedence, and the source of many unseemly disputes.

It is worthy of notice that this song is written entirely in masculine rimes, like the *Chanson du roi Dagobert*, to the tune of which it was sung.

With this portrait of the 'émigré' may be compared that which Jules Sandeau drew with a more kindly and more impartial pen in *Mademoiselle de la Seiglière.*

Mon Âme. (Page 26.)

Written in 1816.

l. 14. *L'aimable paix, que la terre a proscrite.* Though in 1816 peace prevailed in international politics, the constant attempts of the 'Chambre Introuvable' and of the old nobility to annul the constitutional Charter were keeping France in that state of ferment which is characteristic of the whole Restoration period.

ll. 21–22. *l'autel de la Victoire . . . l'autel de la Liberté.* Béranger always frankly acknowledged that Napoleon's reign had been one of despotism.

ll. 23–24. *de Thersite . . . le char injurieux.* It is difficult to tell whom Béranger refers to under the name of Thersites, that 'most hateful and most impudent of all the Greeks.' We are not aware, moreover, that Thersites ever boasted a chariot.

l. 28. *au-dessus des orages*, 'in heaven.'

l. 29. *morts à propos*, who died in time not to witness our present shame.

l. 33. *tous ces demi-dieux.* This is perhaps the first note of that fervid admiration of Napoleon's armies which was soon to become so prominent in Béranger's songs.

l. 40. *de pénibles fers.* Béranger refers more than once to his modest post at the University as a chain to which he is riveted, and which he painfully drags through life.

l. 50. *L'aï*, a sparkling champagne manufactured at Aï in the department of Marne, and which once enjoyed a great reputation.

à défaut d'eau bénite. In Roman Catholic countries a dish of consecrated water is often placed in the mortuary chamber; beside it is a sprig of boxwood or an olive branch, with which visitors besprinkle the corpse.

Le Juge de Charenton. (Page 28.)

Written in November, 1816.

'Un discours au moins étrange prononcé par M. le premier président Séguier, à la rentrée des tribunaux (en 1816), donna naissance à cette chanson, qui eut une vogue prodigieuse. Depuis, M. Séguier . . . montra tant d'humanité et d'amour de la justice, que Béranger eût voulu pouvoir faire disparaître ces couplets. . . . Ce qui devait le porter à n'en rien faire, c'est que, le dernier couplet attaquant M. Bellart, qui était encore tout-puissant lorsque parut l'édition de 1821, Béranger eût semblé reculer devant cette terrible puissance, à laquelle il prévoyait bien qu'il aurait affaire avant peu.' (Note by Béranger.)

l. 1. *Un maître fou.* 'Fou' means both 'fool' and 'mad,' or 'madman,' and is often used, as here, with something of both meanings. 'Maître' denotes literally one who has achieved his 'chef-d'œuvre' or masterpiece, to the satisfaction of his guild, and earned the right to be called a master, and to form apprentices. Hence its meaning of 'perfect,' as here: a perfect fool, or an arch-madman.

The reference is to Antoine Jean Matthieu, baron Séguier (1768–1848), who from 1802 was president of the Court of Appeal of Paris. Created baron in 1808, he made himself conspicuous by the fulsome adulation which he poured, first on the Emperor, and later on Louis XVIII and the Comte d'Artois. In November, 1816, his 'discours de rentrée,' or presidential speech at the meeting of the law-courts, took the form of a somewhat puerile tirade against the liberal tendencies of the age, the Revolution, the 'Code Napoléon,' and such abuses and innovations as the 'mania for wrapping oneself up in oriental stuffs.' This speech, extracts of which will be found in the *Moniteur* of 1816, inspired Béranger with one of his wittiest satires. Séguier's fervid royalism gradually cooled, and his attitude in several law-suits against the Press earned

him the goodwill of the Liberals, and of Béranger, as is apparent from the latter's note.

l. 3. *Des loges de Charenton.* Charenton, eight kilometres from Paris, on the right bank of the Seine, is noted for its asylum for the insane, founded in 1642. The 'loges' are the cells in which the insane are secluded.

l. 6. *simarre*, a long black raiment which certain judges wear under their gown.

l. 8. *Prechi ! precha !* 'Un prechi-precha' is a long-winded and wearisome moralizer. The expression is also used as an interjection, to imply that one is listening to a tedious and sanctimonious discourse. Here : 'Listen to my preachifying !'

l. 11. *L'Esprit-Saint.* At the opening of any public session, such as that of the law-courts, it was the custom to attend a 'Messe du Saint-Esprit.'

l. 15. *un impudent.* Napoleon, under whose reign was composed the code which bears his name, and which still forms the basis of French law.

l. 21. *Galimafré.* This famous clown (1791–1871) enjoyed with the equally famous Bobèche great popularity at one of the small theatres of the Boulevard du Temple, between the years 1809 and 1821.

l. 23. *En frac*, in lay dress.

l. 32. *les filles.* Observe the distinction between 'une jeune fille' and 'une fille,' the latter being nearly always used in a pejorative sense.

l. 33. *madame Dubarri*, the notorious Comtesse du Barry, mistress of Louis XV from 1769, and practically the ruler of France until that king's death in 1774. She was guillotined in 1793.

l. 38. *l'habit que voilà*, the judge's gown.

l. 41. *triste effet du typhus.* This is the second reference (cf. l. 28) to an epidemic which evidently caused anxiety at the time. It does not seem to have been serious enough to have left any trace in history.

ll. 43, 44. *Le temple du dieu Plutus, qui sera beau s'il s'achève.* The 'Bourse,' or Exchange, was begun by Brongniart in 1808, and continued after the latter's death by Labarre. In 1816 it was nearly completed, but it was not inaugurated until 1826.

l. 46. *On n'interdit plus les extravagants.* The 'interdit' was in the middle ages a disciplinary measure depriving a town, province, or kingdom of the use of the sacraments and of religious burial. At the present day it denotes the suspension of a priest by the Pope or by a bishop.

l. 52. *deux bisets.* The 'biset' was a 'garde national' on duty without a uniform.

l. 55. *l'avocat Bêlant.* This 'bleating' advocate was Nicolas François Bellart (1761–1826), who during the Revolution defended the Princesse de Rohan, Generals Menou and Moreau, and other famous personages. Like Séguier he fawned on the Emperor until 1814, but afterwards turned against him with the utmost violence, and was loaded with honours by Louis XVIII. He conducted the case against Marshal Ney with the most unscrupulous animosity, and made himself notorious in 1825 in the prosecution of the Liberal papers *Le Courrier Français* and *Le Constitutionnel*, whose editors, however, were acquitted on a charge of irreligious tendencies.

La Cocarde Blanche. (Page 30.)

Dated by Béranger March 30, 1816.

'Beaucoup de personnes d'un rang élevé à la cour eurent la déplorable idée de célébrer dans un repas d'anniversaire, plusieurs fois renouvelé, l'entrée des troupes alliées à Paris en 1814. C'est à propos de cette réunion, qu'un mot du roi eût pu empêcher, que Béranger fit cette chanson, où l'ironie est d'autant plus claire, qu'elle avait à exprimer une plus vive indignation.

'Le couplet sur Henri IV est le seul qui ait été attaqué par les tribunaux, comme un outrage à la personne du roi.' (Note by Béranger.)

l. 4. *La cocarde blanche.* The cockade of the Bourbons.

l. 5. *ce jour cher à nos belles.* During the 'Hundred Days' Béranger had already written in *L'Opinion de ces Demoiselles :*

. . . Point d'fille qui ne crie :
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

l. 21. *qui pouvait répondre.* 'Répondre' has here the meaning of *se porter garant*, 'who could have been sure . . .'

l. 23. *Londre.* The 'plural *s*' is frequently omitted in poetry at the end of proper nouns, either, as here, for the sake of the rime, or to avoid an extra syllable in the line. Béranger writes Athène, Jacque, &c., when necessary. (Cf. *Couplets sur Waterloo* and *Jacques.*)

l. 24. *les trois couleurs.* Napoleon on assuming the crown maintained the tricolour flag of the Republic. It again

replaced the white flag of the Bourbons in 1830, and has since remained the national flag.

l. 46. *Buvons au plus grand des Henris.* Henri IV (1553–1610) succeeded Henri III in 1589, but was opposed by the Ligue on account of his Protestant faith. The Ligue was supported by the Spaniards, and Henri IV had to conquer a large portion of his kingdom at the point of the sword. After several years of civil war he publicly abjured the Protestant faith, and was joyously accepted by the whole kingdom in 1594. With the help of his minister Sully he did a great deal to improve trade, agriculture, and the lot of the peasantry. His assassination in 1610 was recognized as a calamity, and the people have cherished his memory as that of the 'best of kings.'

The offensive innuendo contained in this verse could hardly be ignored, and this song was, as Béranger states, one of those incriminated at his trial in 1821.

Mon Habit. (Page 32.)

First published in the *Minerve* of 1819.

This is one of the most frequently sung and best remembered of Béranger's songs, and contributed not a little to his popularity.

l. 11. *C'était ma fête*, i. e. La Saint-Pierre, on June 29.

l. 13. *Ton indigence, qui m'honore.* 'Béranger tenait à honneur d'avoir su être pauvre. Quand Gounod lui apporta la musique composée par lui sur *Mon Habit*: 'Je vous remercie, lui dit le poète, d'avoir choisi cette chanson, car j'y ai mis un des vers auxquels je tiens le plus:—

Ton indigence, qui m'honore.'

(E. Legouvé, *Béranger des Écoles*, p. 96.)

l. 17. *revers*, or *parement*: 'facing.'

l. 25. *ambre*, 'ambergris.'

ll. 29, 30. *Pour des rubans, la France entière fut en proie à de longs débats.* The revival of the 'Ordre de Saint Louis' and of the 'Ordre du Saint-Esprit,' and the question of abolishing or maintaining the 'Ordre de la Légion d'Honneur,' were of course burning questions at the beginning of the Restoration. The latter decoration was maintained, but was bestowed with such prodigality by the Government that they were accused of trying to bring it into disrepute.

Sainte-Beuve criticizes this song as follows (*Causeries du Lundi*, II, p. 294):—'*Mon Habit* est une des chansons qu'on

aime le plus à citer. On en a retenu le refrain et des vers charmants :—

La fleur des champs brille à ta boutonnière . . .
Ces jours mêlés de pluie et de soleil . . .

C'est très joli de motif, très spirituel d'idées, quelquefois très heureux d'expression. Et pourtant, je ne puis m'empêcher de noter quelques mauvais vers, des expressions vagues et communes. Ainsi dans le premier couplet :—

Quand le *Sort* à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats.

Et dans le second couplet, où il parle de ses amis :—

Ton indigence qui m'honore
Ne m'a point banni de leurs bras.

Banni des bras de ses amis, n'est-ce pas une expression bien académique pour quelqu'un qui ne veut pas être académicien ? '

Mon Petit Coin. (Page 33.)

Written in 1819.

Neither Béranger's correspondence nor his *Biographie* gives any clue to the circumstances which prompted him to write this song. He had evidently been in some way drawn ' out of his corner ' by his numerous influential friends among the Liberal party.

l. 4. *Un forçat.* The ' forçats,' or convicts, were sent to the naval ports, chiefly Toulon, to man the oars in the state galleys, or ' galères,' and were also called ' galériens.'

l. 14. *L'avenir me sourit de loin.* Béranger refers to the hope, cherished by the Liberal party, that the Republic might soon be re-established.

l. 19. *J'élève de nobles trophées*, i. e. to the memory of Napoleon's armies.

l. 22. *D'être aimés sentent le besoin.* It is hardly necessary to point out the irony of these words.

l. 30. *De sa gloire je suis témoin.* Various annotators see in this line a reference to the ' Roi d'Yvetot,' or possibly to Napoleon, or else a flattering homage to Louis XVIII, and have evidently not understood the scathing sarcasm contained in this allusion to the reigning monarch.

l. 38. *Daignent les Muses. Daignent* is of course in the subjunctive mood, expressive of a wish.

L'Indépendant. (Page 34.)

l. 15. *Je les lance en me défendant.* Béranger's statement might be challenged. The shafts of satire were already in his hands the instruments of a most vigorous and deadly offensive warfare.

ll. 21–22. *cette auberge qui ne s'ouvre que pour des passants couronnés.* The metaphor, if somewhat threadbare, was justified by the instability of the preceding reigns, and gave Béranger the opportunity of flinging at the turn-coat courtiers, 'en tout temps prosternés,' the offensive epithet of 'valets.'

l. 24. *en demandant.* 'Demander' is often used absolutely, in the sense of 'mendier.' Here: 'begging for favours.'

l. 30. *le conducteur de la chaîne.* When the 'forçats' (cf. Mon Petit Coin) were on their way to the penitentiaries or the 'galères,' they were joined together by a long chain to which their fetters were riveted. Hence 'chaîne' comes to mean 'chain-gang.'

l. 33. *J'offre l'amour pour répondant.* 'J'en offre l'amour comme garantie.' 'Un répondant' is one who offers himself as a caution, or surety.

La Bonne Vieille. (Page 36.)

This delightful piece, which is reckoned among Béranger's best, first appeared in the *Minerve* in 1818. It is addressed to the poet's life-long friend Judith Frère. She had known him since 1796, shared his home and followed him in his peregrinations from 1835, and predeceased him by three months in 1857 (cf. Introduction, § 16). Professor Hartmann suggests that, as Judith Frère was born in 1778, this poem may have been composed for her fortieth birthday.

Béranger's song, as Sainte-Beuve points out, challenges comparison with Ronsard's famous *Sonnet à Hélène*, which is given below. Sainte-Beuve says: 'Cette *Bonne Vieille* rappelle, *sans du tout l'effacer*, certain sonnet admirable de Ronsard à sa maîtresse'; Professor Hartmann takes objection to the criticism contained in the words italicized, and thinks Béranger's poem far superior to Ronsard's in *edle Menschlichkeit*. The reader will form his own opinion; it will probably be conceded that in technique, at least, Béranger's song can hardly compare with the flawless perfection of Ronsard's sonnet.

Sonnet à Hélène.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous esmerveillant :
'Ronsard me célébroit du temps que j'estois belle.'

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desjà sous le labeur à demy sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom, ne s'aille resveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre et, fantosme sans os,
Par les ombres myrteux je prendray mon repos :
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

l. 5. *l'âge pénible*, 'troublesome old age.' The expression is not very happy.

l. 8 *De votre ami répétez les chansons.* Judith Frère was a delightful singer, even in her old age. 'Sa voix était d'une douceur et d'un timbre ravissants; elle chantait à ravir.' (Quoted from one of her personal friends by Savinien Lapointe, *Mémoires sur Béranger*, p. 150.)

l. 20. *vous répondrez : Jamais.* Cf. L'INDÉPENDANT, l. 15. Invariably kind to the poor and the oppressed, Béranger seems not to have realized the spiteful and even venomous nature of many of his attacks on the King, the Government, and the Church, although he had already written *Les Capucins*, *La Cocarde blanche*, *Le Marquis de Carabas*, and *Les Chantres de Paroisse.*

l. 21. *dites bien que*, 'Be sure to tell them that . . .'

l. 26. *des nouveaux preux.* The 'preux' were the valiant knights of the old *chansons de geste.* The 'nouveaux preux' are of course the soldiers of the Empire.

l. 33. *Objet chéri.* 'Objet,' in the sense of 'femme aimée,' belongs to the poetical diction of the seventeenth and eighteenth centuries. The word occurs frequently in Corneille's plays :—

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère.
(*Le Cid*, III-1.)

O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé . . .
(*Polyeucte*, II-2.)

mon renom futile, 'my vain, or empty, fame.' Here again the epithet is open to criticism, and is probably a 'cheville' to rime with 'débile.'

La Petite Fée. (Page 37.)

Written in 1817.

l. 2. *Urgande.* Béranger takes this name from the fairy and enchantress in the *Amadis des Gaules*, one of the most famous cycles of mediaeval romance; it is distinguished by its great number of giants, dwarfs, witches, and fairies.

l. 17. *la marraine d'un roi.* The fairy godmother is a commonplace of fairy-tale.

l. 20. *Qui laissaient voir dans leurs registres.* Although the Budget came under parliamentary control at the Restoration, the large sums that stood to the account of the 'fonds secrets' frequently called forth criticism.

ll. 29–30. *Jamais pour l'erreur à genoux la clémence n'était muette.* After the 'Hundred Days' the Government of Louis XVIII showed excessive severity against those who had failed to keep their oath of allegiance. The fate of Marshal Ney is well known. Lavalette would also have been shot but for the heroism of his wife, who procured his escape by taking his place in his cell. Labédoyère's wife also had begged in vain for her husband's pardon at the feet of the daughter of Louis XVI, the Duchess of Angoulême, who alone of all the Bourbons had had a popular welcome on her return to France, and who might have been the 'petite fée' of the Restoration.

l. 38. *On les forçait à la retraite.* Instead of returning under their auspices as in 1814 and 1815.

l. 43. *En Amérique tout va mal.* Mexico, Venezuela, and Chili had been in open rebellion against Spain since 1810, and were soon to win their independence.

l. 44. *Au plus fort l'Asie est livrée.* By Asia is probably meant the East, as a whole: Asia Minor, Greece, the Ionian Islands, Servia, &c., which had recently risen, or were about to rise, in arms against the despotic rule of the Turks.

These references to America and the East, which might appear far-fetched, are of course intended to pave the way for the ironical line which follows.

Monsieur Judas. (Page 39.)

'Cette chanson fut faite pour une réunion de libéraux, qui s'intitulait "Société des Apôtres." Béranger y portait le nom de *Jacques le Majeur* . . . Il fut fait une application particulière (de cette chanson) à un ancien membre du Caveau, soupçonné d'avoir précédemment appartenu à la police impériale, et devant qui, en 1813, Béranger fut prévenu par Désaugiers de ne pas chanter *Le Roi d'Yvetot*. Depuis ce même personnage n'en a pas moins obtenu et cumulé des places de censeur, de bibliothécaire, des pensions, des croix, &c.' (Note by Béranger.)

Béranger evidently refers to Pierre Antoine Augustin Piis (1755–1832), who in collaboration with Barré wrote some twenty plays and vaudevilles, and in 1792 founded the Vaudeville Theatre (cf. note to *A mon ami Désaugiers*, l. 10). He wrote a number of songs, and was one of the founders of the 'Caveau Moderne.' Secretary to the Comte d'Artois from 1784, Government delegate in one of the districts of Paris during the Directoire, secretary to the 'Préfecture de police' from 1800 to 1814, librarian and archivist to Count Réal during the 'Hundred Days,' he was a member of the Légion d'Honneur.

l. 1. *un drôle.* A scoundrel.

l. 4. *n'a pris qu'une couleur.* Piis had served the Bourbons, the Republic, and the Empire in turn, and was once more a partisan of the monarchy.

l. 11. *nouvelliste*, 'retailer of scandalous gossip.' The name was given to the writers and circulators of the clandestine *Nouvelles à la main* which from the sixteenth century to the beginning of the nineteenth constantly eluded the attempts of the police to suppress them. The term is used in opposition to 'journaliste' in l. 13.

l. 14. *tranche du libéral*, 'affects liberal opinions.'

l. 16. *Le droit de tout imprimer.* The question of the liberty of the Press remained acute during the whole of the Restoration period. It was promised in the Charter of 1814, but the censorship of all daily and periodical publications was re-established in October of the same year. After the Second Restoration the Government oscillated during fifteen years between indulgence and stern repression. Various repressive and vexatious laws and ordinances were promulgated between 1815 and May, 1819, when the censorship was abolished, as well as the 'autorisation préalable.' But in June the papers

were subjected to a stamp duty which raised their price above the means of any but the wealthier classes, and in 1820, after the murder of the Duc de Berry, the censorship was re-established. Abolished in 1822, revived in 1823, abolished partly at the accession of Charles X in 1824, and completely in 1828, it was revived by Charles X in his fatal ordinances of 1830, whereupon the journalists, headed by Thiers, gave the signal for the revolution. The history of the Press during this period faithfully reflects the hopeless instability and lack of strength or definite purpose of the many Governments of these few years.

l. 21. *Sans respect du caractère.* Understand: 'du caractère militaire.'

l. 24. *Avec la croix au côté.* Here again rime has taken precedence of reason. Decorations are worn on the breast, not on the side.

l. 31. *flétrie*, 'branded'; hence ignominious, vile.

l. 35. *Nous qui faisons le procès à tous les mauvais Français.* 'Faire le procès à quelqu'un' is to take a person to task, to call him to account.

l. 46. *Mouchards*, 'spies'; derived from 'mouche,' which formerly was much used in this sense:

> Les mouches de cour sont chassées,
> Les mouchards sont pendus . . .
> (La Fontaine, *Fables*, IV. 3.)

Le Dieu des bonnes Gens. (Page 40.)

'C'est vers le milieu de 1817 que Béranger fit le *Dieu des bonnes gens*. Jusque-là c'était toujours avec une espèce de timidité qu'il avait tenté d'élever le ton de la chanson. Enhardi par le succès, il osa davantage cette fois; mais la frayeur le reprit quand il eut terminé ces couplets. Pour expliquer cette frayeur, il faut dire qu'il était reçu au *Caveau* qu'il ne fallait point mettre de poésie dans la chanson . . . Aussi trembla-t-il fort lorsque, pour la première fois, dans une réunion d'hommes de lettres, il se hasarda à chanter le *Dieu des bonnes gens*. Les applaudissements qu'il obtint furent tels, que, dès ce moment, sûr de pouvoir dépenser dans ce genre le peu qu'il se sentait d'idées poétiques, il renonça à tout autre et conçut l'espoir de donner à la France une poésie chantée . . .' (Note by Béranger.)

On Béranger's philosophy and religion, which are faithfully summed up in this song, cf. Introduction, § 30. *Le Dieu des*

bonnes gens has often been criticized as lacking in elevation, and the late M. Brunetière thinks it impossible for any one to profess 'une philosophie plus plate,' but it should be understood that the song is largely polemical: Béranger opposes a kindly and tolerant God—the 'bon Dieu,' in fact, with whom the people live on quite familiar terms—to the God of wrath whom the Jesuits and the missionaries were at this time preaching through the length and breadth of the land.

l. 6. *Révèle assez des cieux intelligents. Des cieux intelligents*, 'an intelligent God,' is direct object to 'révèle,' and not dependent on 'assez.'

ll. 13–14. *dieux des cours . . . dieux indulgents.* Notice the opposition between these terms, referred to above as the political motive of this song.

ll. 17–20. *Un conquérant . . . bandeau des rois.* Chateaubriand, writing to Béranger in 1831 (cf. Notes to *A Chateaubriand*), says of these lines: 'Dans la préface de mes *Études*, vous considérant comme historien, j'ai remarqué que cette strophe était digne de Tacite, qui faisait aussi des vers.'

ll. 25–26. *Dans nos palais, où . . . brillaient les arts.* The victorious armies of the Republic had robbed Italy of many of her art treasures, and Napoleon, in pursuit of his colossal projects for making Paris the great metropolis of a federated Europe, and the centre of the world, had begun to gather together in that city the works of art of the different European museums and art galleries. At the Restoration these art treasures were returned to the towns they had been removed from, to the great indignation of Béranger, who refers more than once to this 'spoliation du Musée.' (Cf. LES ENFANTS DE LA FRANCE, l. 21; HALTE-LÀ! l. 17.)

l. 29. *Sur nos débris Albion nous défie.* Béranger writes in a note to this song: 'Des critiques anglais, très bienveillants d'ailleurs pour notre auteur, lui ont reproché les traits plaisants ou graves dirigés contre leur nation. Ils auraient dû se rappeler que ces attaques remontent au temps de l'occupation de la France par les armées étrangères qui avaient fait la Restauration; à ce temps où sir Walter Scott venait chez nous écrire les *Lettres de Paul*: lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux qu'il avait été grand. L'idée d'entretenir la haine entre deux nations a toujours été loin du cœur de celui qui, à l'évacuation de notre territoire, fut le premier à appeler tous les peuples à une sainte alliance.' These lines were written about 1830; Béranger continued, however, to display the same animosity against England in his later songs;

the only 'good word' he ever had to say for England occurs in *Le Matelot breton* :—

Enfants, respect à l'Angleterre ;
Mais aussi respect au malheur !

In *Paul's Letters to his Kinsfolk*, written in 1815, Walter Scott criticized severely the events of the 'Hundred Days,' and the *Letters* excited considerable anger in France at the time.

l. 34. *Nous touchons tous à nos derniers instants.* The missionaries were prophesying the end of the world. The priest's threat is of course contained in ll. 34–36 ; the two following lines are spoken by the poet.

Sainte-Beuve has also criticized this song : 'Dans *Le Dieu des Bonnes Gens* il y a une idée élevée, morale même dans un certain sens, dans le sens de l'abbaye de Thélème ; mais l'exécution, de tout point, y répond-elle ? La troisième strophe semble atteindre un moment au sublime : (he quotes ll. 17–24, and proceeds :) Hélas ! c'est dommage : ces rois qu'on *déifie*, ces maîtres *exigeants* ne viennent là qu'à toute force et par la nécessité du refrain. La strophe si haute et si fière en est un peu déparée. Et, à la quatrième strophe, c'est bien pis :—

Sur nos débris *Albion nous défie.*

A la cinquième, le poète a épuisé ses rimes et ses ressources ; la langue française, en poésie, n'en a pas plus. Il se voit obligé de détoner et de grimacer :—

O Chérubins *à la face bouffie*,
Réveillez donc les morts *peu diligents !*'

Si j'étais petit Oiseau. (Page 42.)

First published in the *Étrennes Lyriques* of 1818.

'Cette chanson . . . est une des premières dans lesquelles Béranger s'essaya à poétiser le genre qui commençait à l'occuper uniquement. Elle eut d'abord peu de succès ; aussi fut-il frappé d'un mot qu'en l'entendant lui dit M. Jay, l'auteur de *L'Histoire de Richelieu* : "Courage ! voilà de la poésie ! vous avez encore mieux que cela dans la tête." Béranger devait sans doute croire qu'il avait mieux que cela, lui qui, dès l'âge de vingt ans, avait rêvé les plus grands travaux littéraires, et qui, bien que sachant à peine l'orthographe, s'était particulièrement occupé de ce qu'on appelle haute poésie. Mais il fut longtemps à craindre que la chanson ne pût rendre toutes les pensées et tous les sentiments. Son

erreur venait de ce qu'il la considérait comme un genre, tandis qu'elle est toute une langue.' (Note by Béranger.)

Professor Hartmann points out that Béranger was evidently acquainted with a popular folk-song (given by Scheffler in *Die französische Volksdichtung und Sage*, I, p. 93) which begins:

Ah! si j'étais petit oiseau,
A travers l'air, par-dessus l'eau
Je vole, vole, volerais vite
Au pays où mon cœur habite,
Si j'étais petit oiseau.

l. 10. *Philomèle.* In French poetry the nightingale is frequently referred to by its mythological name.

l. 12. *pastourelle*, 'young shepherdess;' feminine of *pastoureau*. In the thirteenth century the troubadours gave this name to songs in dialogue, the personages of which were a shepherd and a shepherdess, or 'pastoure.'

l. 15. *sans vendre l'eau bénite.* Must not be taken too literally. The Roman Catholic Church does not sell 'eau bénite,' but accepts payment for masses, prayers, baptisms, marriages, burials, etc.

l. 24. *Aux guerriers qu'on déshérite.* At the Restoration the greater number of Napoleon's soldiers were disbanded without a pension. His officers also saw their career ruined; they were put on 'demi-solde,' or half-pay, and many of them reduced to great poverty.

l. 30. *En leur cachant bien mes ailes.* A very pretty thought: the little bird's wings would make the captives long for liberty.

l. 33. *dans son gîte.* The word is hardly appropriate, as it is never associated with the idea of imprisonment or constraint. 'Revenir au gîte' means to return to one's home, to one's family.

l. 43. *Porter de l'arbre un rameau.* The meaning is obvious. There were in 1817 many exiles waiting for the olive branch, or some token of pardon.

ll. 48–49. *A moins que l'Amour encore Ne me surprît dans ses rets.* This frivolous reference to Cupid, and in the following lines to some Lisette or other, may appear out of place at the end of so earnest and graceful a song. Béranger evidently still considers Love and Lisette as the necessary attributes of any 'Chanson,' to whom at least a passing reference is due as a matter of course.

Le Bon Vieillard. (Page 44.)

The 'Bon Vieillard' is intended to typify those members of the upper classes who, although born under the old *régime*, had imbibed enough of the philosophy of Voltaire and Rousseau to accept the principles of the Revolution, and who remained loyal to their country through all its days of glory and vicissitude. The old man is addressing a group of soldiers who served under the Republic and the Empire.

l. 3. *en vain ma voix tremble.* Understand: 'bien que ma voix tremble, accueillez-moi . . .'

l. 6. *le bon Panard.* 'Panard est un des noms que les chansonniers ont dû répéter le plus souvent. Le premier peut-être il a soumis la chanson à une correction étudiée et à une grande richesse de rimes. Il a commencé à rendre ce genre difficile pour les simples amateurs. C'est cependant plutôt un coupletteur habile qu'un vrai poète. Panard se meut dans un cercle d'idées très étroit, et il ne fit jamais de la chanson ni un petit drame ni un petit tableau . . .' (Note by Béranger.)

Panard (1694–1765) was a prolific writer of vaudevilles and purveyor of the 'Théâtre de la Foire.' He was a member of the first *Caveau*, where he excelled as a composer of drinking-songs. He showed throughout his life an amiable 'insouciance' which caused him to be more than once compared with La Fontaine, and which explains Béranger's epithet: *Le Bon Panard.*

l. 25. *nos discords.* This archaic word is still used poetically in the sense of 'discorde,' 'désaccord.'

ll. 29–30. *J'ai chanté même aux vendanges nouvelles, sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.* The meaning is probably: 'I have sung a new order of things, though it entailed personal losses on my part.'

l. 33. *d'un autre âge.* Of the age which preceded the Revolution.

l. 34. *Comme Nestor je ne vous parle pas.* The old man speaks in all humility, without assuming the wisdom of the aged king of Pylos.

l. 38. *un nouvel étendard.* The tricolour flag.

l. 42. *mes derniers amours.* Liberty, which the old man believes will return with the Republic.

Le Retour dans la Patrie. (Page 45.)

First published in the *Minerve* of 1819.

In December, 1818, in consequence of a large influx of Liberals in the Assembly, Élie Decazes (who became later Duc Decazes) took office as Minister of the Interior; a liberal policy was adopted, and an amnesty granted to many banished persons. It was no doubt the return of these exiles in 1819 which suggested this song to Béranger.

The speaker is a Frenchman who has spent twenty years abroad, probably in the prairie with the Red Indians.

ll. 1–2. *le navire à qui.* Prose would have 'auquel,' but the use of the pronoun 'lequel' is, or rather was, forbidden in poetry, except in burlesque style.

l. 35. *Dieu te devait*, equivalent to *Dieu aurait dû te donner.*

l. 45. *où le sang pétille.* The metaphor is open to criticism, blood being hardly comparable with champagne. Had it not been for the sake of the rime, Béranger would no doubt have written 'où le sang *bout*.'

l. 53. *De mes amours dans la prairie.* There are three readings of this line:

De mes amours, dans ma patrie
(Wahlen et Cie., Brussels, 1824.)

De mes amours, dans la prairie
(Baudouin, Paris, 1826, in-32; Perrotin, 1866, in-8°.)

De mes amours dans la prairie
(Garnier, Paris, in-18, N.D.)

It is evident that either Wahlen's or Garnier's is right, the punctuation of Baudouin and Perrotin (Béranger's authorized publishers) going against the meaning, which must be (according to Garnier's edition): 'If, aged and penniless, I must forgo all hopes of love (in France which I am returning to), the memory of my loves in the prairie will remain with me'; or (according to Wahlen's edition): 'In my fatherland the memory of my loves (abroad) will remain with me.' The meaning cannot be: 'In the prairie the memory of my loves will remain with me,' since the wanderer is returning home for good.

Although Fenimore Cooper was hardly known yet, prairie life and prairie loves were very popular themes in the literature of the early years of the nineteenth century, the

fashion having been set by the great success of Chateaubriand's *Atala* (cf. notes to *A Chateaubriand*).

l. 55. *C'est du soleil*, familiar for *ce sera du soleil.*

ll. 77–80. *tous . . . genoux.* The rime satisfies the eye only, since the *s* of *tous* is of course sounded here.

Le Ventru. (Page 48.)

'Voici encore une de ces chansons vaudevilles dont le succès fut immense. Elle était d'une application si générale, que presque chaque département y put reconnaître un de ses députés. Quelques personnes d'un goût délicat reprochèrent à l'auteur l'emploi du mot *ventru.* Plus le mot est bas, plus l'emploi en fut heureux. Il restera peut-être pour désigner toujours cette espèce d'hommes qui, dans les Chambres, vendent au pouvoir les intérêts de leur pays, se font gorger de faveurs, eux et les leurs, et s'engraissent à la table des ministres.' (Note by Béranger.)

This song was written and circulated at the time of the elections mentioned in the notes to *Le Retour dans la Patrie*, which resulted in the return of a large number of Liberal members.

l. 1. *Électeurs de ma province*—or, more accurately, *de mon département.* By the Charter of 1814 the 'députés' were to be elected for five years, and the Chamber was to be renewed by the yearly election of one-fifth of its members, those already sitting retiring by rotation. Candidates for a seat in the Chamber had to be at least forty years of age, and pay taxes to the amount of 1,000 francs. The 'députés' were returned in each department by a 'collège électoral' consisting of all men over thirty years of age who paid at least 300 francs of taxes. This arrangement limited the electorate to some 90,000 men belonging to the well-to-do classes. As for the 'députés,' they were unpaid, and belonged exclusively to the wealthy class.

l. 3. *le prince*, equivalent to *le monarque.*

l. 6. *fleuri*, 'florid.'

> 'Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri.'
> (Molière, *Tartufe*, II, 3.)

l. 11. *Au ventre toujours fidèle.* As Béranger himself explains, there was in the Chamber a Centre of some 300 members who took a middle position between the ultra-Royalists of the late 'Chambre Introuvable' and the Republicans and 'doctri-

naires' of the Opposition. The greater number of these men were honest partisans of a policy of conciliation, and hardly deserved the sarcasms which Béranger flings at them in this somewhat scurrilous, and consequently very popular, party gibe.

l. 13. *à dix pas de Villèle.* Joseph de Villèle (1773–1854) had sat at the extreme Right of the 'Chambre Introuvable,' and in 1818 was the acknowledged leader of the 'opposition de droite' or ultra-Royalist party. He was called to office at the fall of the Decazes Ministry in 1820, and became President of the Council in 1822 with the title of Count. Though an exceedingly capable statesman, he alienated public opinion by his measures against the Press, the disbanding of the 'Garde Nationale,' the 'milliard' of indemnity voted for the 'émigrés' (cf. LE SACRE DE CHARLES LE SIMPLE, l. 27), and several unpopular bills which were rejected by the Chamber (re-establishment of the 'droit d'aînesse,' &c.), and he was obliged to resign in 1828, in favour of the more Liberal Ministry of Martignac.

l. 14. *A quinze de d'Argenson.* Marc René Marie d'Argenson (1771–1842), a descendant of a long line of distinguished men of that name, was a close friend of La Fayette, whose aide-de-camp he had been in his youth. Throughout the Restoration he fought against the Royalist reaction, advocated the claims of the working classes, and was one of the leaders of the party of the extreme Left.

l. 15. *ce ventre étoffé.* 'Étoffé' is equivalent to 'bien garni,' and corresponds almost exactly to the derived English word 'stuffed.'

l. 16. *tout truffé,* 'ready truffled.' Alluding, of course, to the costly dinners he had been feasted with.

l. 31. *Si la presse a des entraves.* Cf. note to *Monsieur Judas*, l. 16.

l. 41. *J'ai repoussé les enquêtes.* The Left had repeatedly asked in vain for an inquiry into the disorders of the 'Terreur Blanche.'

l. 43. *sur toutes les requêtes.* 'Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.' (Note by Béranger.)

l. 51. *Des dépenses de police.* The Left protested frequently against the large amount for which police expenses figured in the Budget.

l. 54. *Pour les Suisses j'ai voté.* Susane, in his *Histoire de l'Infanterie française*, says: 'It has been calculated that between 1477 and 1830 one million Swiss soldiers had served in France.'

These Swiss regiments were always models of bravery and discipline, and had never incurred any reproach but that of insisting on being regularly paid ('Point d'argent, point de Suisse'). It was the 'Dauphin de France,' later Louis XI, who first took Swiss troops into his service. At the Restoration Louis XVIII immediately formed two regiments of Swiss infantry and two of Swiss guards, who during the 'Hundred Days' remained faithful to the king. They were maintained during the whole of the Restoration, but the Liberals never ceased to protest against these foreign troops, and they were finally disbanded in August, 1830.

l. 56. *de la maison*, 'of the king's household.'

l. 63. *L'étranger*. Béranger refers to the indemnity to the Allies of 265 million francs, of which 100 millions were to be acquitted by inscriptions on the 'Grand Livre' of the public debt.

La Sainte Alliance des Peuples. (Page 50.)

'Lorsque les troupes étrangères évacuèrent le sol français, le vieux et respectable duc de la Rochefoucauld pria Béranger de lui faire une chanson pour célébrer leur départ, dans une fête donnée à cette occasion au château de Liancourt . . . Lorsque la chanson fut faite, il l'envoya, mais sans vouloir assister à la fête, Béranger s'étant presque toujours fait une loi de ne point fréquenter les grands seigneurs, de quelque régime qu'ils fussent, cela non par fierté mal entendue ou désobligeante pour eux, mais par un goût très vif pour une manière de vivre toute simple et toute bourgeoise. La chanson eut du succès, et la *Minerve* la publia ; mais sans le nom de M. de la Rochefoucauld peut-être cette publication eût-elle offert quelque danger.' (Note by Béranger.)

The title of this song is, of course, a set-off to the 'Sainte Alliance des Empereurs et des Rois' (signed at Paris on the 20th of September, 1815). It was generally confused in the minds of the people with the 'Traité d'Alliance' of March 1st, 1814 (renewed on the 25th of March, 1815).

The Duc de la Rochefoucauld-Liancourt (1747–1827) held office in the household of Louis XV and Louis XVI ; he supported and defended the latter during the Revolution until he was obliged to take refuge in England, and later in the United States. He returned to France after the '18 brumaire,' and devoted himself to philanthropic enterprises, created factories and a technical school, and strove to encourage and popularize vaccination. He became a member of the 'Chambre de

Paris' in 1814, but gave offence by his leanings towards Liberalism, and was disgraced by Charles X.

By the terms of the Peace of Paris of November 20, 1815, France was to pay the Allies an indemnity of 700 million francs, and a number of fortresses extending along the northern frontier were to be occupied at the expense of France by an allied army not exceeding 150,000 men for a maximum period of five years. The Congress of Aix-la-Chapelle of September, 1818, decided that the occupation should terminate at once, and the sum payable by France was reduced to 265 million francs.

l. 30. *D'un joug pesant sous un joug inhumain.* 'From the yoke of Napoleon to that of your kings,' whose inhumanity and ingratitude (l. 36) Béranger invariably takes for granted.

l. 37. *Des astres faux.* Perhaps to be understood as 'qui brillent d'un faux éclat,' a somewhat involved metaphor in which kings would be compared to heavenly bodies, and the latter to precious stones. Or perhaps kings are compared to those comets and other sudden apparitions in the starry realms which more than once in history terrified the people, but paled and disappeared in due course.

l. 50. *plus d'un roi répétait ses discours.* Every monarch in Europe was certainly desirous of peace at this time; it is doubtful, however, whether they longed to bring about this 'Sainte Alliance des Peuples,' the idea of which had originated with J.-J. Rousseau, which had been preached by all the utopists of the Revolution, and which it had been Napoleon's dream and constant endeavour to force upon Europe.

l. 52. *L'automne en fleurs.* 'L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable: beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France.' (Note by Béranger.)

Les Révérends Pères. (Page 52.)

Written in December, 1819.

'Qui pourrait croire qu'en 1819 beaucoup de personnes doutaient des progrès que les jésuites faisaient sourdement en France? A cette époque pourtant, sous des noms divers, on comptait plus de trente maisons régentées par eux. Ils étaient protégés par le gouvernement occulte, à la tête duquel était le comte d'Artois.

'L'atroce gouvernement de Ferdinand VII, en Espagne, avait trouvé des gens pour le louer en France.

"Quant au grand homme du jour dont il est question au troisième couplet, c'est M. Decazes, qui acheta par ses com-

plaisances l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils. . . .

'C'est particulièrement sous son ministère que les jésuites firent, en France, les plus rapides progrès et commencèrent à envahir l'instruction publique. Il serait injuste de croire qu'il les aimât; mais il ne fit rien pour s'opposer à leur progrès; il craignait trop de déplaire au frère du roi et à ses amis, qui ne lui ménageaient pas les menaces.' (Note by Béranger.)

ll. 5–6. *Nous sommes fils de Loyola; vous savez pourquoi l'on nous exila.* The 'Société de Jésus' was founded in Paris in 1534 by Ignatius Loyola, and spread rapidly over Italy, Spain, and Portugal. They have reckoned among their ranks many eminent men, and were extremely successful as educators of youth and as missionaries. Early in the seventeenth century, however, their doctrines and casuistics were subjected to many attacks, the most famous of which was delivered by Pascal in his *Lettres Provinciales.* Soon their mercantile spirit, their persistent interference in mundane affairs and in politics, and their suspected participation in many plots and conspiracies, caused every country to rise against them. Their great downfall occurred in the middle of the eighteenth century, when they were banished from Portugal in 1759, from France in 1762, from Spain and Sicily in 1767, and saw their order suppressed by Pope Clement XIV in 1773.

l. 7. *Nous rentrons.* The Jesuits were re-established by Pope Pius VII, secretly at his accession in 1800, and publicly in 1814. They reappeared in France at the Restoration, under the name of 'Pères de la Foi,' and founded a number of flourishing schools, particularly at Saint-Acheul and at Montrouge. The campaign which the Liberal party conducted against them culminated in the indictments of the Comte de Montlosier: *Lettre d'Accusation contre les Jésuites* (1826), *Les Jésuites et les Congrégations* (1827), which caused their schools to be closed in 1828. The Jesuits were expelled from France for the last time in 1880.

l. 11. *Les jolis petits, les jolis garçons.* The rosy-faced and 'blue-blooded' offspring of the aristocracy, who throughout the nineteenth century were entrusted for their education to the Jesuit and other religious orders.

l. 13. *Il mourut dans les coliques.* Pope Clement XIV, after temporizing for several years, yielded in 1773 to the demands made by the courts of Europe for the suppression of the Jesuit order; he died the following year, and it was commonly asserted that he had been poisoned.

l. 16. *Confessons, pour être absolus.* It is of course in the

secret of the confessional that the Roman Catholic clergy exercise the most powerful sway over the conscience of those whom they advise and absolve of their sins.

l. 17. *Henri quatre est mort, qu'on n'en parle plus.* On Henri IV, who promulgated the Edict of Nantes, cf. note to LA COCARDE BLANCHE, l. 46.

l. 19. *Ferdinand sept.* The unprincipled and superstitious Ferdinand VII had been allowed by Napoleon to return to Spain in 1813, and had immediately abolished the constitution established by the Cortes in 1812. He restored the Inquisition in 1814, and this was the immediate cause of the years of insurrection and revolt which followed, and which lasted until order was restored by a French army under the Duc d'Angoulême in 1823 (cf. notes to LE VIEUX SERGENT).

l. 23. *le grand homme du jour.* Élie Decazes (1780–1860), who had been a judge of the Court of Appeal under Napoleon, accepted the Bourbons in 1814, and in 1815 became Minister of Police. He acquired a great ascendancy over Louis XVIII, using his influence against the ultra-Royalists, and brought about the dissolution of the 'Chambre Introuvable' in 1816. He carried a number of liberal measures in the teeth of the opposition of the 'ultras,' who retaliated by blaming him for the murder of the Duc de Berry in 1820. Decazes was obliged to resign, and was appointed ambassador in London with the title of Duke. He was recalled by Villèle in 1821, and sat among the 'libéraux modérés' until 1830. He was one of the most enlightened and universally respected statesmen of the time, did a great deal for art, agriculture, and industry, and founded the manufacturing town of Decazeville, in the centre of the Aveyron coalfields.

l. 26. *Voyez en nous les dragées.* 'Dragées' are almond-shaped sweets of hard sugar, containing either almonds or a few drops of liqueur. It is customary for the godfather and godmother to scatter them among the crowd at the door as the baptism party leaves the church. The baptism referred to was that of the Duc Decazes' son (1819–1886) who later assumed his father's title and was Minister for Foreign Affairs from 1873 to 1877.

ll. 36–37. *La Charte serait de feu, et le monarque de paille.* The monarch is a 'man of straw' destined finally to be consumed by the Charter.

l. 39. *La Charte de paille*, a 'dummy' Charter.

l. 40. *la prêtraille.* 'The priestly rabble.' The Jesuits have always shown contempt for the secular clergy, and the latter have never loved the Jesuits.

l. 45. *Du fond d'un certain palais.* The Pavillon de Marsan, the annex to the Tuileries inhabited by the king's brother, the Comte d'Artois, was the focus of reactionary intrigue and the head-quarters of the Congrégation.

l. 48. *On a refait leurs casaques.* A 'casaque' is a valet's livery coat. Béranger probably means that their livery has been trimmed anew, i. e. they are serving new masters.

l. 52. *A prendre Paris nous les exerçons.* 'On voyait surgir des capucins dans plusieurs départements, et quelques-uns tentèrent de se montrer à Paris.' (Note by Béranger.)

l. 58. *Escobar.* The Spaniard Escobar y Mendoza (1589–1669) was one of the greatest casuists of the Society of Jesus, and was made the particular butt of Pascal's satire in the *Lettres Provinciales* (Lett. V and VI).

l. 60. *Au pape rendez tous ses droits.* The position of the Roman Catholic Church in France, as defined in the 'Concordat' of 1801 (signed by the Pope), and the 'Articles Organiques' (which the Pope refused to acknowledge, but was obliged to submit to), differed materially from that which it had enjoyed under the old *régime*. It had ceased to be the State religion, and had become merely one of several equally recognized creeds. Instead of owning one-fifth of the territory and collecting the tithes, it was salaried by the State, which was also the ultimate proprietor of all Church buildings; religious marriage had to be preceded by civil marriage; no bull or act emanating from Rome could be published in France without the authorization of the Government. The 'ultras' were naturally demanding the recall of these articles.

Les Enfants de la France. (Page 54.)

First published in the *Minerve* of 1819.

'On a souvent accusé Béranger de se laisser dominer par l'esprit de parti. Jamais reproche ne fut moins fondé. 'Le bonheur de la France avant tout,' tel était le fond de sa politique. Au commencement de 1819, une espérance d'amélioration parut saisir tous les hommes du pays. Le poète se laissa aller à cette douce espérance, et cette chanson en porte l'empreinte.' (Note by Béranger.)

The political and economical outlook was brighter in France at this time than it had been since the early days of the Empire. The foreign troops having evacuated the frontier, France had recovered its national dignity and been received anew into the concert of the European Powers. The Govern-

ment at home had become more liberal, the Press had recovered its liberty, and numerous political exiles, among others Béranger's friend Arnault, had been allowed to return. An excellent harvest had made money plentiful; trade and industry were flourishing, and that renaissance in literature and art which was to be known as the Romantic movement was already announcing itself in the first *Odes et Ballades* of Victor Hugo and in the paintings of Géricault, Ingres, and Horace Vernet. These facts alone are sufficient to account for Béranger's song of exultation, but it may have been intended also as an answer to the rancorous contempt which the ultra-Royalists continued to entertain towards the people, and which had recently attracted considerable attention through the disclosure of the contents of the famous 'Note secrète' addressed to Emperor Alexander by Vitrolles and the Comte d'Artois in 1818, calling for his protection against the liberal influences at work in France, and practically inviting a return of the Allies.

ll. 7–8. *Tes ennemis disaient encor: Honneur aux enfants de la France!* In *Ma Biographie* (p. 117) Béranger writes: 'On sait que l'entrée des Russes et des Allemands se fit avec plus de courtoisie que les vainqueurs n'en mettent d'ordinaire. Nos ennemis semblaient se présenter chapeau bas dans la ville de Clovis, de saint Louis, d'Henri IV, de Louis XIV et de Napoléon, dans cette ville de la Constituante et de la Convention, où depuis des siècles s'élabore avec une activité incessante l'œuvre grande et sainte de la démocratie européenne. Les princes se rappelaient sans doute tout ce que la civilisation de leurs peuples et l'esprit de leurs cours nous avaient d'obligations. Presque tous les officiers de cette nombreuse armée parlaient la langue des vaincus, semblaient même n'en avoir point d'autres, si ce n'est quand il leur fallait réprimer les rares brutalités de quelques-uns de leurs soldats.'

ll. 13–14. *Le Rhin aux bords ravis à ta puissance porte à regret le tribut de ses eaux.* Understand: 'Le Rhin porte à regret le tribut de ses eaux aux bords,' &c. Under the Empire, Belgium and Holland having been incorporated among the 132 departments of France, the Rhine was French from its source to its mouth. In 1814 Belgium and Holland were constituted into the Royaume des Pays-Bas, and the Rhine ceased to be French except in that part of its course which bathes Alsace.

l. 15. *au fond de ses roseaux.* Compare Boileau, *Épître au Roi:*

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux . . .

l. 21. *D'un vol fameux prompts à venger l'offense.* Cf. note to LE DIEU DES BONNES GENS. Casimir Delavigne had also voiced the general indignation at the 'spoliation du Musée' in his poem: *La Dévastation du Museé et des monuments,* published in 1818 as one of the *Messéniennes.*

ll. 29–30. *En vain l'Anglais a mis dans la balance l'or.* Béranger frequently refers in bitter tones to the fact that England financed the wars against Napoleon.

l. 35. *Que tes plaisirs ne soient plus une entrave.* The line is not at all clear. We may perhaps infer from what follows that Béranger means: Under despotic Governments, such as that of Napoleon or that of Louis XV, France sank into loose and frivolous living and was incapable of harbouring such noble aspirations as that for liberty.

HALTE-LÀ! (PAGE 56.)

Written in 1820. This is the time of several 'procès par interprétation' instituted by Marchangy. The papers were prosecuted for any hidden meaning that might be read in their utterances, and two journalists on the staff of the *Censeur,* Comte and Dunoyer, had just been committed to prison. Béranger writes in a note:—'Cette chanson de fête eut un grand succès, grâce au ridicule du système qu'elle attaque. L'interprétation en matière de presse fut propagée chez nous par Bellart, Marchangy, Jacquinot de Pampelune, Hua et Vatimesnil. Celui-ci, plus jeune que les autres, fut d'abord un ardent promoteur de ce moyen facile de condamnation. . . . Avec un parquet qui prenait plaisir à torturer tous les mots et des jurés choisis par le préfet, il était impossible qu'un auteur accusé ne succombât pas toujours. Cependant, cela ne suffit point encore au pouvoir, et l'on en vint à enlever au jury le jugement des délits de la presse.'

l. 6. *Vatimesnil.* Antoine François Henri Lefebvre de Vatimesnil (1789–1860) achieved notoriety under the Restoration by the severity of his speeches for the Crown in political trials, in reward for which he was appointed in 1822 general secretary to the 'Ministère de la Justice.' He became Minister of Education in 1828, accepted Louis-Philippe in 1830, and retired into private life in 1851.

ll. 7–8. *C'est la mère d'un Messie, le deuxième de son nom.* Probably an allusion to the Duc de Reichstadt, Napoleon's son, whose mother was Marie Louise of Austria.

l. 17. *vous pleurez le Musée.* Cf. note to LE DIEU DES BONNES GENS, ll. 25–26.

l. 18. *Marchangy le Gaulois.* Cf. note to L'ÉPITAPHE DE MA MUSE, l. 29. Béranger calls Marchangy 'le Gaulois' because he had published between 1813 and 1817 *La Gaule poétique, ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence, et les beaux-arts* (8 vol. in-8°).

l. 26. *Hua.* Eustache Antoine Hua (1759–1836), like Vatimesnil, frequently spoke for the prosecution in proceedings against the Press.

ll. 33–34. *Si je chante l'opulence à qui le pauvre sourit.* Cf. note to LES ÉTOILES QUI FILENT, l. 42. Laffitte, and the greater number of the leading business men of the time, were in the front ranks of the Liberal Opposition.

l. 35. *Jacquinot de Pampelune.* Claude François Joseph Jacquinot (1771–1835) made a name during the Revolution by his defence of numerous members of the aristocracy, and married the daughter of the marquis Genouilly de Pampelune, whose name he added to his own. He showed himself under the Restoration an ardent adversary of the Press and of liberty.

l. 44. *le quinze d'août*, more usually *le quinze août.* Notice also the pronunciation 'a-oût,' in two syllables, which alone makes it possible to scan this line. This pronunciation was once widespread, but is now a provincialism. Béranger does not always adhere to it. Cf. LE MATELOT BRETON, l. 108.

l. 46. *Bellart.* Cf. note to LE JUGE DE CHARENTON, l. 55.

l. 48. *vous fêtez l'Empereur!* The 15th of August is the feast of the 'Assomption,' celebrated with much solemnity in France since the reign of Louis XIII. Napoleon I (born on August 15, 1769) had chosen this day for that of his own 'fête,' kept as a national holiday.

l. 54. *Mon bouquet a trois couleurs.* In 1817 the *Indépendant* was suppressed by the authorities for an article on the 'Salon' of that year, describing the portrait of a child holding some blue flowers. This was taken to be an allusion to the 'Roi de Rome' or 'Duc de Reichstadt.' The portrait was really that of a Bavarian child. The mistake was acknowledged in due course, and the paper allowed to appear again under the new title of *Constitutionnel.*

LES ÉTOILES QUI FILENT. (PAGE 58.)

Written in January, 1820.

l. 7. *cette étoile qui file.* 'Une étoile filante,' or 'étoile qui file,' is a shooting-star.

l. 18. *un objet charmant.* Cf. note to LA BONNE VIEILLE, l. 33.

l. 26. *un très grand seigneur nouveau-né.* Neither here nor in the next verse is it necessary to see allusions to any particular persons of the time.

ll. 29–30. *Des poisons qu'un flatteur distille, c'était à qui le nourrirait.* The 'très grand seigneur nouveau-né' must surely have been a precocious babe!

l. 42. *D'un riche nous perdons l'appui.* This is no doubt an allusion and a compliment to Béranger's intimate friend Jacques Laffitte; not that the latter had died, but the words of the text were bound to bring the great-hearted banker into the minds of Béranger's readers.

l. 51. *ne marque.* Used intransitively *marquer* has the sense of 'to make a lasting impression,' 'to be conspicuous.'

After Béranger's death Eugène Pelletan published a fierce attack on the poet under the title of *Une étoile filante.*

Le Vieux Drapeau. (Page 59.)

Probably written in 1820. In the month of May of that year, during the stormy discussion on the new law respecting electoral suffrage, La Fayette had delivered a passionate speech in defence of the tricolour flag, which had caused a great sensation.

The tricolour flag had come into existence in 1789, when the white colour of the Bourbons was placed between the blue and red of the city of Paris; it had been the flag of the Republic and the Empire, and was hated by the Bourbons. After the 'Hundred Days,' during which it again ousted the flag of the monarchy, it was considered as a 'signe de ralliement séditieux,' the display of which it was proposed at the end of 1815 to make a capital offence. Although this bill was defeated by a narrow majority, the veterans who possessed and concealed old imperial flags incurred considerable risk, at a time when delation was rampant.

Béranger's printers hesitated to include in the edition of 1821 a song which was evidently open to the charge of sedition; it appeared, however, preceded by the following conciliating lines: 'Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire voir la Charte constitutionnellement placée sous la sauvegarde du drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs députés, et, entre autres, par M. le général Foy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique.'

For the complete edition of his songs, Béranger wrote later

the following note: 'Béranger fut obligé de mettre en tête de sa chanson une note pour l'innocenter, s'il était possible; l'imprimeur, sans cela, ne voulait point l'admettre dans le recueil. Cette note n'empêcha pas Marchangy d'en faire l'objet de ses plus vives attaques. L'auteur courait le risque de deux années d'emprisonnement, si l'avocat général avait gain de cause; mais M. Cottu, juge impartial aussi bien qu'écrivain politique déraisonnable, fit observer à la cour qu'il y avait bien dans le code pénal de la presse *provocation à la révolte, port d'un signe séditieux*, mais non *provocation au port d'un signe séditieux*. Cette subtilité eut du succès, et la chanson reconnue condamnable ne put être une cause de condamnation. Mais une autre loi de la presse fut faite, et l'on y inséra un article relatif à la provocation au port d'un signe séditieux.'

l. 2. *Je viens de me voir entouré.* It is a veteran of the imperial armies who is speaking.

l. 12. *Vingt ans.* From 1793 to 1813.

ll. 17–18. *Ce drapeau payait à la France tout le sang qu'il nous a coûté.* These lines are explained by the one which follows; it was the tricolour flag which won liberty and freedom for France.

l. 22. *Combien la gloire est roturière.* Béranger alludes more than once to the fact that the generals of the Republic and the Empire were self-made men.

l. 27. *Rendons-lui le coq des Gaulois.* The heraldic fleurs-de-lys of the Bourbons were replaced during the Revolution by a cock, no doubt because the Latin word *gallus* meant both a Gaul and a cock. Napoleon I adopted the Roman eagle instead of the cock; the fleurs-de-lys were of course reintroduced at the Restoration; the cock was reinstated in 1830, and the eagle under Napoleon III. The flagstaff was always topped with one or another of these emblems; at the present day the French flagstaff terminates in a simple spear-point.

l. 36. *aux bords de la Loire.* After Waterloo the remains of the routed army, as well as Grouchy's corps, had found their way to Paris, and at the beginning of July 90,000 troops of the line and 12,000 federals, under the command of Davoust, were preparing to defend the capital. As, however, their resistance against the overwhelming masses of the Allies would have been unavailing, Davoust agreed with Blücher and Wellington, on July 3, to retire beyond the Loire. Louis XVIII re-entered Paris under the protection of the Allies on July 8, and Marshal Macdonald was at once entrusted with the delicate task of dismissing to their homes

those 'brigands de la Loire,' whom the Royalist party loaded with abuse. Béranger was an intimate friend of General Bro, who, wounded at Waterloo, had nevertheless rejoined the troops on the Loire, and he refers more than once to that army, the disbanding of which was keenly resented by the people. Thus in *Les Tombeaux de Juillet* (1832) he writes :—

Des artisans, des soldats de la Loire . . .
Sont tombés là . . .

Louis XI. (Page 61.)

Professor Hartmann points out that Béranger was the first in date of the numerous writers who at the beginning of the nineteenth century made literary studies of the crafty and superstitious Louis XI. The best known of these are Sir Walter Scott's *Quentin Durward* (1823), Victor Hugo's *Notre-Dame de Paris* (1831), and Delavigne's drama *Louis XI* (1832).

Philippe de Comines gives a description, closely followed by Sir Walter Scott, of the castle at Plessis-lez-Tours in which Louis XI secluded himself during the last years of his reign, in constant fear of assassination or poison, and terrified at the thought of death. 'Ledict seigneur, vers la fin de ses jours, fit clore tout à l'entour de sa maison du Plessis-lez-Tours de gros barreaulx de fer, en forme de grosses grilles; et aux quatre coins de la maison, quatre moyneaux de fer, bons, grands et épais. Lesdites grilles estoient contre le mur du costé de la place, de l'autre part du fossé (car il estoit à fond de cuve), et y fit mettre plusieurs broches de fer maçonnées dedans le mur, qui avoient chacune trois ou quatre pointes, et les fit mettre fort près l'une de l'auter. Et davantaige ordonna dix arbalestriers dedans lesdits fossés pour tirer à ceux qui en approcheroient avant que la porte fust ouverte; et entendoit qu'ils couchassent dedans lesdits fossés, et se retirassent auxdits moyneaux de fer. La porte ne se ouvroit qu'il ne fust huict heures du matin, et nul n'y entroit que par le guichet, et que ce ne fust le seu du roi, excepté quelques maistres d'hostel et gens de ceste sorte, qui n'alloient point devers lui . . .'

Béranger had lived in Péronne, where Louis was trapped in 1468 by Charles the Bold, and his acquaintance with the history of Louis XI probably dated from his early youth.

l. 2. *Sautez, fillettes.* 'Fillette' is used here in the sense of 'jeune fille,' and not as in Ce n'est plus Lisette, l. 58.

l. 5. *Musettes*, bagpipes.

ll. 8–10. *Louis . . . veut essayer . . . s'il peut sourire à nos ébats.* The speakers are villagers who have been brought to dance and sing on the 'place, de l'autre part du fossé,' to enliven the old king. A similar scene occurs in Delavigne's play; his villagers sing the following 'refrain,' which is evidently inspired by Béranger's song:—

'Quel plaisir! . . . jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin;
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain.'

l. 17. *sur nos bords*, i. e. on the banks of the Loire.

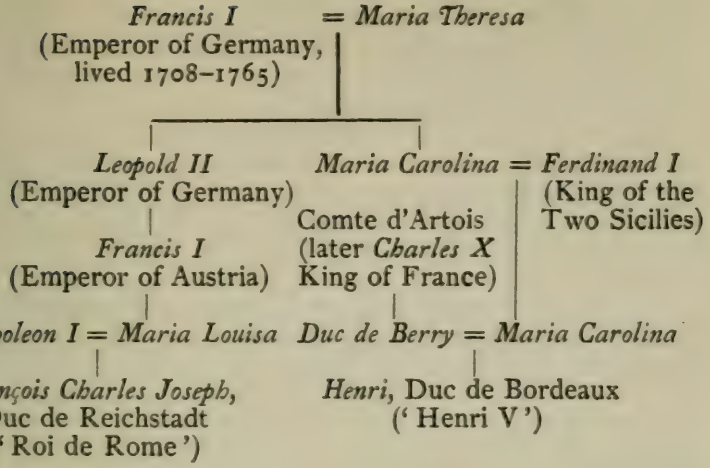
l. 20. *son héritier*, i. e. Charles VIII (r. 1483–1498).

l. 60. *un signal de son beffroi.* The alarm-bell was of course hung in the belfry-tower.

l. 68. *son favori.* Béranger says in a footnote: 'On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses volontés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.' This Tristan was Louis' Provost, Tristan l'Ermite, notorious for his cruelty.

Les Deux Cousins. (Page 63.)

This song appeared in 1821, shortly before the baptism of the infant Duc de Bordeaux (born September 29, 1820), the posthumous son of the Duc de Berry, who had been murdered on February 13. The birth of an heir to the throne was hailed by the monarchists with the utmost enthusiasm, while the hopes of the Liberal party were shattered for a time. It was bound to occur to many minds, however, that only ten years before another heir to a more splendid throne had been hailed, amid equal transports of joy, with the title of 'Roi de Rome.' This 'little king,' the son of Napoleon, was now living in exile near Vienna, and it is he who is supposed to write the letter represented by the poem to the little Duc de Bordeaux, with whom he could claim cousinship, the mothers on either side being descended from the imperial house of Germany, as will appear from the following table:



l. 1. *cousin germain.* The table above shows that the term is not strictly accurate.

l. 2. *D'un lieu d'exil.* From the castle of Schönbrunn, close to Vienna, where Napoleon's son dwelt with his grandfather, the Emperor of Austria, and where he died of consumption in 1832. An interesting study of the Duc de Reichstadt's life at Schönbrunn has been made by E. Rostand in his drama, *L'Aiglon.*

l. 11. *comme les confiseurs.* On the interest which sweet-confectioners have in baptisms cf. note to LES RÉVÉRENDS PÈRES, l. 26.

ll. 13–14. *Les eaux d'un fleuve bien mondain vont laver ton âme chrétienne.* It is evident from these lines that the song was written before the baptism, which took place on the first of May. The little duke, however, was not baptized with Seine water, as Béranger expected, but with water from the river Jordan, brought home by Chateaubriand after his journey to Palestine in 1806.

l. 15. *On m'offrit de l'eau du Jourdain.* Béranger mentions in a note that Chateaubriand was said to have offered some of his water from the Jordan for the baptism of the 'Roi de Rome.' Professor Hartmann rightly points out that the fact is most improbable: Chateaubriand had been hostile to Napoleon and the Empire since the murder of the Duc d'Enghien in 1804, and in 1811 he was actually forbidden by Napoleon to take his seat and pronounce his 'Discours de Réception' on his election to the 'Académie Française.'

l. 20. *le butin des abeilles.* It has already been mentioned that the bee figured on the arms of Napoleon.

l. 27. *Des sceptres étaient mes hochets.* In the portrait of the 'Roi de Rome' painted by Gérard in 1812, the infant is represented playing with a globe and a sceptre.

l. 28. *Mon bourlet.* More usually 'bourrelet.' The 'bourrelet' is a small padded hat, projecting some distance beyond the face and head, once in common use to break the falls of children learning to walk, when they make any 'faux pas,' and still occasionally met with in country districts of France.

l. 30. *Même au saint-père ôtait la sienne.* The Pope having refused to be dictated to by Napoleon, the 'États Romains' were annexed to the French Crown, Rome itself becoming in 1809 the *chef-lieu* of the French 'Département du Tibre.'

l. 35. *au cordon bleu.* The gold cross of the 'Ordre du Saint-Esprit,' instituted in 1578 by Henri III, was worn on a broad blue band. Abolished in 1789, this order was revived at the Restoration, and finally abolished in 1830.

l. 36. *De l'honneur l'étoile sacrée,* i. e. the *Croix de la Légion d'Honneur.* These two lines are intended as a hit at the eight field-marshals who, on the 30th of September, 1820, had accepted the knighthood of the 'Ordre du Saint-Esprit,' an act of treachery to the memory of Napoleon which his son is supposed to be unaware of, and to consider as very improbable.

l. 39. *Ils auront tenu leur serment,* 'I have no doubt they have kept their oath,' a piece of further sarcasm against the field-marshals.

l. 45. *Je puis avoir mon tour.* The Duc de Bordeaux 'had his turn' in 1830. He had become better known as the Comte de Chambord, the magnificent castle of Chambord, near Blois, having been acquired for him by public subscription in 1821. After 1830 he spent his whole life in exile, and from 1843 never ceased to urge his claim to the Crown and to the title of King Henry V. In August, 1873, the grandson of Louis-Philippe, the Comte de Paris, solemnly recognized the rights of the elder branch of the Bourbons to the Crown, and restored unity among the ranks of the monarchists, and in October of that year negotiations took place with a view to the restoration of the Monarchy, but the Comte de Chambord refused to give up the white flag of the Bourbons for the tricolour flag and the constitutional principles which the latter involved, and the negotiations fell through. The Comte de Chambord died without leaving an heir in 1883,

and the right to the Crown reverted to the House of Orléans. The Comte de Paris died in 1894, and the present claimant is Louis Philippe Robert, Duc d'Orléans, who was born at York House in 1869.

Le Cinq Mai. (Page 65.)

'Jamais la chanson n'avait élevé ses prétentions si haut qu'en osant déplorer la mort du plus grand homme des temps modernes et peut-être des temps anciens, de celui qui avait à lui seul gagné autant de batailles qu'Alexandre et César, autant administré que Charlemagne et Louis XIV, et à qui nous devons un code civil, résumé de notre nouvelle position sociale, dont le bienfait compense à lui seul les maux que les ennemis de Napoléon ont prétendu qu'il avait faits à la France.' (Note by Béranger.)

Napoleon died at St. Helena on the 5th of May, 1821, and the news reached Paris on the 5th of July. This song was therefore written after that date, and is the last in the 1821 edition, published in October. It is at the same time the first in date of the songs written to glorify Napoleon. There have been up to this time occasional references to him, as in *Le Dieu des Bonnes Gens*, and frequent mention has been made of his soldiers, but until Napoleon's death Béranger wrote none of those songs intended to enshrine him in the memory of the people, which bulk so largely in the subsequent editions of the 'Chansons.'

The poet supposes that a veteran of the imperial armies is passing St. Helena on his way home from India, on the 5th of May. He suddenly sees a black flag hoisted on the shore as a sign that Napoleon has passed away.

l. 1. *Des Espagnols.* 'Une fois son cadre déterminé, l'auteur crut devoir y faire entrer des Espagnols plutôt que tout autre peuple, parce que ceux-ci passaient pour avoir le plus à se plaindre de Napoléon.' (Note by Béranger.)

l. 3. *un héroïque empire*, equivalent to *un empire de héros.*

l. 4. *dans l'Inde.* Probably helping some Indian race in their warfare against the British, as many French soldiers did at this time.

ll. 25–26. *Il fatiguait la Victoire à le suivre; elle était lasse.* Compare the almost identical words of Victor Hugo in *L'Expiation* (1853):

Tu désertais, Victoire! et le sort était las.

l. 27. *Trahi deux fois.* According to popular belief Napoleon had been betrayed in 1814, and also at Waterloo.

l. 29. *De tout laurier un poison est l'essence.* 'On extrait de plusieurs espèces de lauriers un poison des plus actifs. Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon beaucoup de personnes, même fort éclairées, crurent qu'il avait péri empoisonné.' (Note by Béranger.)

l. 34. *Serait-ce lui?* Cf. introductory note to IL N'EST PAS MORT.

l. 42. *Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?* This line gives the key-note to all Béranger's songs on Napoleon: it is the great soldier whom he admires, but he does not forgive him for having assumed the Crown.

ÉDITION DE 1825.

PRÉFACE. (PAGE 67.)

Written in 1825. An account of the trial, condemnation, and imprisonment of Béranger as a sequel to the publication of the edition of 1821 will be found in the Introduction; the poet had some cause to fear similar disciplinary measures for this new edition, but was left undisturbed, largely for political reasons which he explains in the following note:

'Ce volume n'eut point le sort du précédent ni de celui qui l'a suivi: on ne poursuivit point l'auteur. Il est vrai que ses libraires lui firent tant de chicanes sur les chansons dont il le composa, que, malgré son opiniâtreté, il fut obligé de céder quelquefois à leurs craintes et à leurs prières. Béranger a toujours soupçonné que l'un d'eux communiqua le manuscrit à la police. Il avait d'ailleurs prévu que M. de Villèle, tout-puissant alors, ne se soucierait pas de donner par un procès du relief à la publication. C'était au commencement du règne de Charles X, à qui on voulait faire une espèce de popularité: un procès fait à des chansons eût été une grosse maladresse. On prit donc ses mesures d'avance, et grand nombre de suppressions furent demandées par le libraire en question.'

l. 1. *nés sous un autre règne.* Louis XVIII had died on September 16, 1824.

l. 6. *Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.* 'Au commencement du règne de Charles X, bon nombre de généraux de l'ancienne armée et quantité de libéraux de tribune et de journaux se persuadèrent ou voulurent persuader à la nation que l'époque était arrivée d'un rapprochement entre elle et le trône légitime. Béranger ne tomba pas dans cette erreur;

mais il voulut la constater dans cette *Préface*.' (Note by Béranger.)

l. 9. *que de pas*, equivalent to *que de démarches*.

l. 10. *Thémis*; the goddess of Justice.

l. 14. *fait trembler mes pipeaux*. The 'pipeau' is a rustic flute, or pipe.

'On dirait que Ronsard, sur ses "pipeaux rustiques,"
Vient encore fredonner ses idylles gothiques.'
(Boileau, *Art Poétique*, II.)

l. 19. *De notre père accusant la faiblesse*. Béranger explains above that a number of new songs were omitted from this edition at his publisher's request.

l. 20. *Les plus joyeux sont restés au logis*. Most of these 'joyeux égrillards' did not remain long at home, but were published in the various Belgian and Dutch editions. Disowned by Béranger, many of the songs in these collections are poor in technique and devoid of wit, and evidently not genuine, but others bear the unmistakable stamp of his genius and reticent satire.

l. 26. *D'abeilles, non, mais de guêpes*. 'Au quatrième couplet, Béranger indique ce qu'on devait redouter le plus, c'est-à-dire le jésuitisme.' (Note by Béranger.)

l. 28. *vous qui jurez parfois!* 'Dans plus d'un village on croit encore que les abeilles se jettent sur ceux qui profèrent des jurons auprès de leur ruche.' (Note by Béranger.)

l. 33. *Petits Poucets de la littérature*. 'Tom Thumbs of literature'; a very pretty and appropriate simile.

l. 35. *dérobez sa chaussure*, 'steal his seven-league boots,' in order to escape from the arm of the law, if necessary.

Adieux à la Campagne. (Page 68.)

'Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de la première condamnation de l'auteur.' (Note by Béranger.)

l. 4. *leur trop rapide essor*. Béranger published 10,500 copies of the *Chansons* on the 25th of October, 1821; on the 29th, when the police came to carry out an order for their confiscation, there were only four copies left.

l. 5. *où reviendra Zéphire*. Zephyrus, the son of Aeolus and Aurora, was the divine personification of the gentle and pleasant west wind. In French, it denotes any light summer wind. Cf. La Fontaine, *Le Chêne et le Roseau*:

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

l. 14. *Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux*, 'Had I sung only of love, I should have remained unmolested.'

l. 17. *Déjà leur rage atteint mon indigence.* 'Lorsque le recueil de 1821 parut, ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université d'ôter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans. Au reste, on l'avait prévenu que s'il faisait imprimer de nouvelles chansons il perdrait cet emploi.' (Note by Béranger.)

l. 19. *D'un masque saint ils couvrent leur vengeance.* Among the incriminated songs were *Mon Curé*, *Les Capucins*, *Les Missionnaires*; after *Le Vieux Drapeau*, Béranger's most serious offence, the prosecution rested mainly on these attacks on the clergy.

l. 25. *Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire*, a reference to *Le Cinq Mai.*

l. 34. *Bellart.* Cf. note to LE JUGE DE CHARENTON, l. 55.

l. 41. *Philomèle.* Cf. note to SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU, l. 10. Philomela was ravished on her way from Athens by King Tereus, who then cut out her tongue and hid her on Parnassus. In answer to her prayers the gods changed her into a nightingale.

L'ÉPITAPHE DE MA MUSE. (PAGE 70.)

This is one of the numerous songs written by Béranger during his incarceration. They were immediately circulated in Paris by his friends.

l. 3. *J'ai chanté l'amoureux délire.* Béranger's Muse is exaggerating a little, unless she refers to an early song entitled *La Bacchante*, which stands alone of its kind. Béranger is the poet of the 'amour bourgeois,' and of the free-and-easy life of the Quartier Latin, but his Muse has nothing in common with that of his contemporary, Alfred de Musset.

l. 13. *N'avait jamais sucé le lait.* Béranger knew neither Greek nor Latin. Cf. Introduction, § 26.

l. 15. *je lui fis l'octroi. Faire l'octroi de* (*qqch. à qqn.*) is equivalent to *octroyer*, to grant. Cf. La Fontaine (*Le Chat, la Belette et le petit Lapin*):

> . . . quelle loi
> En a pour toujours fait l'octroi
> A Jean . . . plutôt qu'à Paul.

l. 16. *mandille*, a short coat worn by people of the humbler classes.

l. 29. *Marchangy.* Louis Antoine François de Marchangy (1782–1826) was appointed Attorney-General in 1815. The

vigorous logic of his speeches for the Crown was much appreciated. He conducted the cases against the 'Four Sergeants of La Rochelle' and against Béranger. He was also known as a writer. Marchangy seems to have remained obscure for many years before he made a name for himself, but 'qui rampa vingt ans' is perhaps intended to imply that he 'grovelled' first at the feet of Napoleon and later at those of the Bourbons.

l. 38. *Dupin.* André Marie Dupin (1783–1865) early achieved a reputation as an advocate. During the Restoration he undertook the defence of numerous political offenders, the best known of whom are Marshal Ney and Béranger. He took an active part in the revolution of 1830, became a member of the 'Académie Française' in 1831, and was president of the Chamber of Deputies from 1832 to 1840.

ll. 39–40. *N'ayant pu mordre sur la lime, Le hideux serpent l'avala.* A reference to La Fontaine's fable *Le Serpent et la Lime* (V. 16). Béranger probably means that Marchangy, having failed to secure a conviction on account of *Le Vieux Drapeau*, forced the hands of judges and jury and extorted a conviction on account of the songs against the clergy and the missionaries. Cf. Introd., § 11.

Les Conseils de Lise. (Page 71.)

Written in 1822. Béranger, released from prison, but now deprived of his post of 'expéditionnaire' at the University, had been offered easy and pleasant employment by many of his friends, and in particular by Laffitte; he evidently was uncertain for some time as to how he should act, for on the 15th of June he writes to Lucien Paron, who was then in the Île Bourbon: 'Je vais m'occuper de chercher un emploi, ne pouvant vivre sans cela. Je n'en veux qu'un modique, parce qu'il est nécessaire que je conserve ma liberté pour m'occuper de littérature.' He made arrangements, however, which assured him a moderate income from the sale of his *Chansons*, and preferred to remain independent.

l. 4. *n'écrivez pas*, 'do not enter an office.'

l. 10. *afin de l'user*, unintelligible, and a flagrant 'cheville.'

l. 19, *son coffre*, 'his safe'; generally called *coffre-fort*.

ll. 30–31. *ce baron, courtier de la Sainte-Alliance.* Baron James de Rothschild (1792–1868), who established in Paris, during the Restoration, an important banking-house, while three of his brothers founded houses in London, Vienna, and Naples, the eldest assuming control of their father's house, the

original firm, in Frankfort. The Rothschild bankers, known to-day all the world over, had been ennobled by the Emperor of Austria in 1815, in recognition of their services to the 'Sainte-Alliance.' The title of 'baron' was therefore sufficiently recent to make it a subject of sarcasm for Béranger.

l. 34. *Il veut que les Grecs soient déçus.* 'On n'osait alors secourir les Grecs, qui faisaient d'héroïques efforts pour recouvrer leur liberté. (Note by Béranger.) Cf. notes to PSARA.

l. 35. *l'endos de Moïse.* It is well known that the Rothschilds are Israelites.

ll. 45–46. *une noble industrie puise à gauche.* Cf. note to HALTE-LÀ, ll. 33, 34.

LES SCIENCES. (PAGE 73.)

l. 7. *Gardons Lisette et La Fontaine.* Béranger was a great admirer of La Fontaine, with whom he has much in common. Allusions to his fables are frequent in the *Chansons*, and have already been noticed, and he borrows extensively from La Fontaine's vocabulary (cf. l. 17).

l. 9. *mon Armide.* Armide is an enchantress in Tasso's *Jerusalem Delivered.* She used her charms to seduce the Crusaders from their vows and duty. Her pleasure-grounds were so splendid that 'the gardens of Armida' have become synonymous with gorgeous luxury. Armide enslaved Rinaldo, or Renaud, and some of his companions in arms, until her witchery was destroyed by a talisman brought from the Christian army. Lulli, Gluck, Cherubini, Rossini and other musicians have composed operas on this episode.

l. 11. *un chimiste moins timide.* Physics and chemistry were making rapid strides at this time (cf. l. 29); the pioneer in chemistry was Gay-Lussac (1778–1850), who, already well known for his early investigations in specific gravities, specific heats, gaseous laws, became later on specially famous in connexion with iodine, cyanogen—which he discovered—alcohols, ethers, alkalies, and the manufacture of sulphuric acid.

l. 17. *J'ai regret aux contes de vieille*, an archaic turn for *je regrette les contes* . . . very seldom used at the present day. Béranger had probably taken it from La Fontaine:

> J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
> (La Fontaine: *L'Âne et ses Maîtres.*)

contes de vieille; old wives' tales.

l. 18. *un docteur.* Dupuytren (1777–1835), the most famous surgeon of the time, and one of the most popular men in Paris. He was made a baron by Louis XVIII, and was surgeon to Charles X.

l. 22. *Les ressorts.* The English reader may find an allusion to the *springs* of a lamp rather obscure in this metaphor; thick vegetable oils being still largely used as illuminants in France, they are burned in the 'lampe Carcel,' in which a clock-work movement actuates a small force-pump to feed the wick, or in the 'lampe à modérateur,' in which the oil ascends through the pressure of a piston actuated by a spiral spring.

l. 31. *Je crains que le soleil n'abdique.* Another 'sun' had abdicated in 1814.

This little piece, by a man who was in no way connected with the scientific movement of his time, is a proof that science was beginning to engage the attention of the general public, and that an 'intelligent interest' was being taken in its developments.

Le Tailleur et la Fée. (Page 75.)

Written in 1822. Béranger always invited a few friends to dinner on his birthday; during the evening he would sing his latest songs.

This short autobiography requires few notes, beyond a general reference to the Introduction for a more circumstantial account of the facts he refers to.

l. 1. *Dans ce Paris.* Rue Montorgueil, in the 'Halles' quarter.

l. 2. *En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt.* Professor Hartmann points out that Béranger is probably the first French poet to dare to give a date in verse. It was soon to become a favourite trick of Victor Hugo's.

l. 3. *Chez un tailleur.* Cf. Introduction, § 1.

l. 11. *Le bon vieillard.* 'Papa Champi fut d'une faiblesse ou plutôt d'une bonté extrême pour son petit-fils. Il n'entendait pas qu'on me contrariât en rien. Tout le monde devait être à mes ordres. . . .' (Quoted by Savinien Lapointe, *Mémoires*, p. 25.)

l. 14. *Garçon d'auberge.* Béranger writes to a friend on December 29, 1838, in acknowledging some dainty bit sent to him as 'étrennes': 'J'ai été garçon d'auberge, et si j'avais su faire les sauces aussi bien que vous tournez les couplets,

ma bonne tante ne m'eût pas grondé si souvent; mais hélas! je n'ai même jamais su faire cuire les œufs à la coque. Aussi la pauvre et digne femme . . . dit-elle quelquefois que je n'étais bon à rien qu'à faire un homme de lettres.'

imprimeur. Béranger writes on February 10th, 1846: 'Pauvre petit apprenti, resté deux ans à peine dans une imprimerie de province, ainsi que je l'ai dit dans quelques notes, j'ai tenu les balles, tiré même le barreau, lessivé les caractères, distribué et composé, avec accompagnement pour mes fautes de coups de pied et de chiquenaudes: ce qui ne m'a pas empêché de conserver un grand goût pour cette profession, que j'ai regretté d'avoir quittée avant seize ans. Bien des années après, d'anciens camarades m'ont dit souvent que, si j'avais persévéré, je serais devenu un très habile compositeur.'

commis, 'commis expéditionnaire' at the University.

l. 15. *Un coup de foudre*. Cf. Introduction, § 2.

l. 22. *au sein des nuits*. The Muse often visited Béranger at night. He would rise from his bed, wrap himself up in a blanket or an old dressing-gown, and sit writing until morning.

l. 38. *Et du proscrit adouciront les larmes*. Cf. *Couplets adressés à des Habitants de l'Île de France* (1830):—

> On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
> Des exilés, gais enfants de la Seine,
> A mes chansons, là, berçaient leurs soucis:
> Qu'ainsi ma Muse endorme votre peine!

Le Malade. (Page 76.)

Written in April, 1823, in a 'maison de santé' of the Faubourg Saint-Denis, where Béranger spent six weeks on account of a chest trouble.

l. 1. *Un mal cuisant*, 'a smarting pain.'

l. 9. *Mon Esculape*. 'Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.' (Note by Béranger.)

Dr. Dubois was the surgeon of the hospital. It appears from a letter written at this time that the physician, Dr. Duméril, regarded Béranger rather as a 'malade imaginaire,' although the latter had a distressing cough. It was Dr. Dubois who prescribed a treatment for him, which Béranger partly describes, and from which it would appear that he was 'run

down,' and chiefly in need of a thorough rest and of a month of careful dieting.

a renversé mon verre, has forbidden me my wine.

l. 20. *l'aigle éteint*, i. e. Napoleon.

ll. 21–22. *Que de périls la tribune orageuse offre aux vertus qui l'osent affronter!* Béranger refers to the expulsion of Manuel (for details regarding whom cf. notes to LE TOMBEAU DE MANUEL). In October, 1822, the Sainte-Alliance had decided to intervene in Spain in favour of King Ferdinand, who found himself in a position somewhat similar to that of Louis XVI in 1792. On the 28th of January, 1823, at the opening of the parliamentary session, the King's Speech announced that 100,000 French soldiers were ready to march to preserve the throne of Spain for a descendant of Henri IV, and to protect that fine kingdom from ruin. The discussion on the Address was stormy, but a climax was reached when Villèle introduced with the Budget a bill for a loan of 100 million francs for 'extraordinary and urgent expenses.' A number of Liberals had spoken against the measure without greatly exciting the anger of the Right when on the 26th of February Manuel ascended the 'tribune.' He argued that to intervene in Spain under the pretence of safeguarding Ferdinand's life was perhaps to prepare a catastrophe analogous to that which had been caused in France during the Revolution by the intervention of foreign Powers. 'Ai-je besoin de dire,' he added, 'que le moment où les dangers de la famille royale sont devenus le plus graves, c'est lorsque la France, la France révolutionnaire, sentit qu'elle avait besoin de se défendre par des forces nouvelles, par une énergie toute nouvelle? . . .' The Right did not allow him to proceed; he was accused of speaking in defence of the execution of Louis XVI, refused the right to explain his words or justify himself, and expelled from the Chamber by main force on the 4th of March; nor was he ever allowed to resume his seat.

In the *Châtiments* Victor Hugo wrote later:—

> Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes
> L'éloquent Manuel de vos mains auvergnates,
> Comme l'océan bout quand tressaille l'Etna
> Le peuple tout entier s'émut et frissonna.

Manuel's expulsion was not forgotten, and contributed not a little to the ultimate overthrow of the Bourbons.

l. 28. *Fait signe au Nord.* 'Beckons to the Sainte-Alliance,' the promoter of which was the Emperor of Russia.

l. 37. *La Grèce expire.* Europe had not yet interposed in the conflict between Greece and Turkey.

Le Violon brisé. (Page 77.)

It is difficult to tell with certainty under what impulse or what circumstances this song dealing with the Invasion period was written, but it is extremely probable that it dates, with Le Chant du Cosaque, from the end of 1822. The delegates of the 'Sainte-Alliance' were sitting in congress at Verona, discussing the proposed intervention in Spain (cf. note to Le Malade, l. 21), and it was commonly reported that the policy of Louis XVIII was to induce the Russians and Prussians to undertake the pacification of that country. This would have involved their passage through France, and it was high time, therefore, to refresh the memory of the people and to keep alive their hatred of the foreigner.

Béranger was dealing with some actual occurrence of the year 1814. In the *Revue des Deux-Mondes* (1887), Henri Houssaye writes, in an article entitled *La France en* 1814, 'A Crézancy, dans le verger voisin de la mairie, des Cosaques ivres forçaient à coups de knout des femmes à danser avec eux et le ménétrier à leur jouer du violon.' (Quoted by Professor Hartmann.)

l. 5. *vainqueurs par ruse.* Béranger must have known better than to ascribe Napoleon's defeats entirely to cunning and treachery, but he more than once humours the 'amour-propre' of the French people in this way.

ll. 17–18. *Aux curés qui l'osaient entendre nos danses causaient moins d'effroi.* In the early years of the Restoration a number of parish priests, influenced by the missionaries and Jesuits who were 'reviving' the country, condemned dancing and similar pleasures as sinful, and even contrived to extort from a few 'préfets' decrees prohibiting them. This was the occasion of Paul Louis Courier's famous pamphlet, *Pétition à la Chambre des Députés pour les villageois que l'on empêche de danser* (1820).

l. 29. *sous l'orme.* Cf. Le Vieux Ménétrier, where the villagers dance under an oak-tree.

Le Chant du Cosaque. (Page 79.)

Probably written, like the preceding song, during the Congress of Verona, in order to influence public opinion against any intervention of the Northern Powers in Spain. The Cossack of Béranger's song, at the rumour of war, gloats over the prospect of a fresh raid on Western Europe.

l. 9. *La Paix, qui fuit.* The years 1820 to 1823 saw war, insurrection, or civil strife in Greece, Spain, Naples, Sicily,

and Piedmont, and there were serious fears lest a spark from any one of these centres should once again set Europe ablaze.

l. 10. *ses remparts*, the armies and garrisons of Napoleon.

l. 19. *Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres.* Béranger probably refers, not to Spain alone, but to France, where the people still remembered the 'note secrète.' (Cf. notes to LES ENFANTS DE LA FRANCE.)

l. 29. *Du roi des Huns.* Cf. note to LES GAULOIS ET LES FRANCS, l. 6.

LES HIRONDELLES. (PAGE 80.)

This is the most popular, as it is also the most perfect, of Béranger's *romances*, and has a place in almost every school anthology.

l. 1. *au rivage du More.* From the sixteenth century until 1830, when Algiers was taken by the French, the Mediterranean was infested and terrorized by Algerian privateers and pirates, immunity from the raids of whom was only purchased by the payment of a yearly tribute to the Dey. The captured Christians were held to ransom (cf. the amusing scene in Molière's *Fourberies de Scapin*, II, 11) or reduced to slavery. When Lord Exmouth bombarded Algiers in 1816, and demanded the liberation of the captives, some 3,000 were handed over.

l. 28. *La célébrer dans leurs chansons.* The songs of the 'garçons d'honneur' and 'filles d'honneur' are an important feature of the wedding festivities in many rural districts of France.

l. 36. *l'hymen.* This word is very seldom pronounced to rhyme with 'chemin' at the present day.

l. 38. *partout des fers.* Whether I remain in captivity or return home.

LE VIEUX SERGENT. (PAGE 82.)

Written in 1823, during the campaign in Spain. The French crossed the Bidassoa on the 7th of April under the command of the Duc d'Angoulême, and Madrid was occupied without any fighting, the King and the Cortes fleeing to Cadiz, where they attempted to make a stand. On the 31st of August the Spanish batteries were stormed and carried with trifling loss, the Duc d'Angoulême greatly distinguishing himself by his coolness and gallantry. King Ferdinand was

replaced unconditionally on an absolute throne, and despotism and tyranny in their most odious shape were re-established throughout Spain.

The 'vieux sergent' is an old soldier of the armies of the Republic.

l. 6. *Son seul refuge.* The Government had done nothing to provide for the old age of the disbanded soldiers, not even when, like the old sergeant, they had been disabled.

l. 10. *Il voit au loin passer un bataillon*, i. e. on its way towards the South.

l. 18. *A Jemmape.* It was at Jemmapes in Belgium, three miles west of Mons, that the army of the Republic under Dumouriez won its first great victory over the Austrians, on November 6, 1792.

à Fleurus, fifteen miles west of Namur, where the Austrians were defeated by Jourdan on June 26, 1794.

It will be noticed that it is the armies of the Republic, and not of the Empire, which Béranger sings as a set-off to the unpopular campaign in Spain, where France was playing the same part as was done by the Austrians and the Allies during the Revolution.

l. 23. *retremper*, 'retemper.'

l. 26. *Ces habits bleus.* The infantry of the Republic and of the Empire wore light blue uniforms.

l. 34. *Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs.* Cf. note to LES DEUX COUSINS, ll. 35, 36.

l. 35. *Par la cartouche encor toute noircie.* Cartridges, as the name implies (*cartouche* from Italian *cartoccio*, a rolled card) were originally made of stiff paper, and contained only the charge of powder. With the old flint guns the soldiers bit the cartridge open and poured a small portion of the powder in the 'pan' and the remainder into the barrel before ramming down the bullet. Cf. François Coppée: *La Bénédiction* (an episode of the Peninsular war):—

> Avec les yeux brûlés de poussière, et la bouche
> Amère du baiser sombre de la cartouche.

l. 43. *Ces airs proscrits*, i. e. *La Marseillaise* and other Republican songs.

MAUDIT PRINTEMPS! (PAGE 83.)

It has been suggested that the 'ange éclatant' referred to in this song may have been Judith Frère. It is perhaps, however, a mere flight of the poet's fancy, like many of the 'Lisette' songs, without any foundation in fact.

l. 28. *Le grésil léger qui bondit.* 'Béranger a de ces vers heureux qui sont d'un vrai poète et d'un peintre, de ces coins de tableaux frais et riants, à condition qu'ils ne se prolongent pas. Ainsi, dans *Les Hirondelles* :—

'Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine. . . .'

Ainsi, dans *Maudit Printemps*, lorsqu'il regrette l'hiver, il voudrait qu'on entendît

'Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.'

(Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, II, p. 293.)

Most dictionaries translate *grésil* quite inadequately by 'sleet'; it really denotes the fine pellets of hardened snow which fall with a patter like hail.

Psara. (Page 84.)

Psara is a small island of the Greek Archipelago, near Chios. During the War of Greek Independence it was taken by the Turks in 1824, after an heroic defence, and suffered the same fate as Chios (cf. note to l. 9). The valour displayed by the Greeks, in spite of their internal dissensions, and the fact that their struggle was one of civilization against barbarism, had awakened the sympathy of every country in Europe; mutual jealousy and distrust had hitherto kept the Powers from active intervention in the struggle, but the 'philhellenic' movement was gradually becoming too powerful to be ignored. Byron had strongly influenced British opinion (already sympathetic to the Greeks) before his death at Missolonghi in April, 1824; in Germany, Bavaria, Switzerland, France, and even in the United States committees had been formed to provide the Greeks with men and subsidies; Victor Hugo had immortalized Canaris in verse, and Béranger was lending his aid to the movement in a song intended to reach every class of the population. The Treaty of London (July, 1827) at last secured the intervention of Russia, England, and France. The destruction of the Turkish fleet at the battle of Navarino, that most 'untoward event,' was hailed with delight by every one except the British ministry of the time; the French expedition led by General Maison secured the possession of Morea to the Greeks in 1828, Silistria fell into the hands of the Russians in 1829, and in

September of that year the Treaty of Andrianople finally established the independence of Greece.

l. 4. *sur eux*, 'upon themselves.'

l. 9. *Chios.* In April, 1822, Kara-Ali came with his fleet to reduce to submission the isle of Chios, which had recently declared in favour of Greece. That pleasant and happy land was steeped in blood, 23,000 of its inhabitants were slain, and 47,000 sold as slaves.

l. 11. *Psara tremblante eût fléchi sous son maître.* Psara would have yielded if it had known of the fate of Chios.

l. 31. *Du Christ lui-même allons souiller le temple.* One of the first acts of the Mussulmans after taking a Christian town was invariably to plunder and destroy the churches.

l. 37. *Stamboul.* The Turkish name for Constantinople; really a corruption of the words εἰς τὴν πόλιν which the Turks took for the name of the town itself.

l. 43. *La flotte hellène a surpris le rivage.* The fleets of Kara-Ali and of Ibrahim had joined forces at Halicarnassus in September, but they were unable to accomplish anything against the Greek admiral Miaoulis, who retook Psara before the end of the year.

l. 45. *Soyez unis, ô Grecs!* Since its early successes against the Turks in 1822, Greece had been torn asunder by a suicidal strife between the representatives of Morea, those of the Islands, and those of Rumelia. Unity was only restored after the incarceration of Kolokotronis at Hydra in 1825.

ÉDITION DE 1828

L'In-octavo et l'In-trente-deux. (Page 87.)

This song was written as a Preface to the 8vo edition of 1828. Béranger's *Chansons* had hitherto been published by Baudouin in small blue-covered 32mo volumes measuring about $4\frac{1}{2}$ in. by $2\frac{3}{4}$ in. In 1828 the *Chansons* appeared in three editions: 32mo, 18mo, and 8vo.

l. 4. *s'acharner de nouveau*, i. e. as in 1821.

l. 12. *Le chansonnier vise à l'Académie.* Béranger, as a matter of fact, in after years refused repeated invitations to become a candidate.

l. 13. *au Pinde.* The Pindus range, between Thessaly and Epirus, was consecrated to Apollo and the Muses.

l. 15. *N'est point mon fait*, 'is not my way' (of acting). Cf. Molière, *Les Femmes Savantes* (III, 2):—

'Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.'

l. 16. *vos lettres de roture.* Béranger coins the expression by analogy and in antithesis to 'lettres de noblesse,' implied in 'anoblir' (l. 13).

l. 25. *Voyez du roi ce que vous ferez dire!* The *Préface* of 1825 had been conciliatory in tone; there is direct provocation in this one, for Béranger had no doubt that several of the songs it contained would cause a public scandal. On the 24th of October he writes to Prosper Mérimée, in a like sarcastic mood: 'Sa Majesté paraît n'avoir pas trouvé mes vers aussi gentils que je me plaisais à l'espérer; qu'y voulez-vous faire? Les rois sont d'une autre nature que nous autres vils mortels, et puis le nôtre a été un peu gâté depuis quelque temps. Ce n'est pas ma faute. Quant à mon procès, j'en prévois l'issue. Elle sera peu agréable.' On the lawsuit of 1828, cf. Introduction, § 13.

l. 33. *D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis*, 'I have made an ample collection of obscure laurels.'

Le Grenier. (Page 88.)

The reader will notice the tinge of sadness which at this time was creeping into Béranger's verse. He was nearing the age of fifty, and in his correspondence frequently writes as if he had been twenty years older.

In his *Biographie*, p. 53, Béranger writes of the year 1798: 'J'habitais une mansarde sans feu où la neige et la pluie inondaient souvent mon lit de sangle.' And on p. 60: 'Il y avait pourtant quelque douceur dans ma pauvreté. J'habitais une mansarde, au sixième étage, sur le boulevard Saint-Martin. De quelle belle vue je jouissais là! Que j'aimais, le soir, à planer sur l'immense ville, lorsqu'aux bruits qui s'en élèvent sans cesse venait se mêler le bruit de quelque grand orage! Je m'étais installé dans ce grenier avec une satisfaction indicible, sans argent, sans certitude d'avenir, mais heureux d'être enfin délivré de tant de mauvaises affaires qui, depuis mon retour à Paris, n'avaient cessé de froisser mes sentiments et mes goûts. Vivre seul, faire des vers tout à mon aise, me parut une félicité.'

l. 4. *l'amour des chansons.* On November 21, 1832, Béranger, in returning to Sainte-Beuve the proof of the article which was to appear in the *Portraits Contemporains*, writes: 'Je dois

vous remettre sous les yeux que je n'ai fait que rimailler jusqu'à dix-huit ou dix-neuf ans, et que c'est à l'époque où je suis retombé dans la misère, c'est-à-dire vers vingt ans, que je pris la poésie au sérieux.'

l. 14. *fustigés*, 'whipped away.'

l. 15. *j'ai mis ma montre en gage.* 'C'était au commencement de 1804 . . . Depuis longtemps la montre d'or et quelques autres débris de notre passagère opulence servaient d'hypothèque au Mont-de-Piété ; ma garde-robe se composait de trois mauvaises chemises qu'une amie se fatiguait à raccommoder, d'une mince redingote bien râpée, d'un pantalon percé au genou et d'une paire de bottes qui faisait mon désespoir, parce qu'en les décrottant chaque matin j'y découvrais toujours quelque blessure nouvelle.'

l. 28. *A Marengo Bonaparte est vainqueur !* The Austrians under Melas were defeated at Marengo, in Lombardy, by Bonaparte, then First Consul, on June 14, 1800. In these early days of Napoleon's fame the people had not yet grown tired of celebrating his successes, and when the guns of the Hôtel des Invalides announced some new victory the excitement in the streets of Paris knew no bounds.

l. 29. *un autre chant commence*, 'we sing the Marseillaise,' or some other of the many 'hymnes patriotiques' of the time.

l. 31. *Les rois jamais n'envahiront la France.* Understand: 'So we thought in 1800.'

Le Sacre de Charles le Simple. (Page 89.)

This song, written in 1825 at the time of the coronation of Charles X, is given here not for its literary merit—it is crude and gross, and lacking in those witty 'sous-entendus' which give piquancy to most of Béranger's satires—but because it was the first and chief cause of the poet's condemnation in 1828. The virulence of this attack on the King is probably to be accounted for as suggested in the note to l. 49. The pretended reference to Charles 'the Simple,' or 'the Fool,' was intended only to give to the song the additional offensiveness of an offensive title.

Charles III (lived 879–929), called 'le Simple,' probably by his nobles, with whom he was constantly at war, but who seems to have been no fool, was the posthumous son of Louis the Stammerer. It was he who, instead of paying constant tribute to the piratical Northmen, settled them in Neustria, thence-

forth known as Normandy, and gave their chief Rollo his daughter Gisèle in marriage.

l. 1. *que Reims a réunis.* Charles X was solemnly crowned at Reims on May 29, 1825, with all the ancient ceremonial.

l. 2. *Montjoie et saint Denis!* In the Middle Ages a 'montjoie' was a small cairn raised to indicate the way. The name 'Montjoie Saint-Denis' was given to the hill near Paris where St. Denis suffered martyrdom. The French early took these words for their war-cry, and they came to be used also to express loyalty to the king.

l. 3. *On a refait la sainte ampoule.* The 'Sainte Ampoule' was a phial containing the sacred oil with which the French Kings were anointed until the Revolution. It was preserved in the Cathedral of Reims, and was supposed to have been brought to Bishop Remi by an angel under the shape of a dove, to anoint King Clovis. In 1793 it was smashed to pieces with a hammer on the public square of Reims. A little of the ointment it had contained was mysteriously recovered for the coronation of Charles X, and is still preserved in a new 'ampoule.'

l. 5. *Des passereaux lâchés en foule.* 'Au sacre de Charles X on lâcha dans l'église un grand nombre d'oiseaux qui se précipitèrent dans toutes les parties de la nef.' (Note by Béranger.)

l. 11. *aux vieux us.* Béranger intentionally uses the archaic word for 'usages,' which is now only met with in the expression 'les us et coutumes.'

l. 15. *Il avait couru l'Allemagne.* As Charles X had done before 1814.

l. 21. *Chamarré de vieux oripeaux,* 'Decked out in ancient tawdry.'

ll. 25–26. *les drapeaux rebelles d'un usurpateur généreux.* It was unjust to charge the King's 'faithful entourage' with having *all* followed Napoleon's flag. It comprised more 'émigrés' than 'ralliés.'

l. 27. *Un milliard les met en haleine.* On March 27, in the teeth of public opinion, the Chamber had voted an indemnity of forty millions sterling for the 'émigrés.' All landed proprietors whose estates had been confiscated during the Revolution were to receive an indemnity equal to twenty years' purchase calculated on the value of their land in 1790.

les met en haleine, 'puts them into the right mood.'

l. 31. *cousus d'or.* May be taken in a double sense, as referring both to the robes of gold cloth worn by the prelates, and to the public money which had recently been entering their pockets.

l. 33. *on l'huile.* The proper expression is *on l'oint*, 'they anoint him.' *On l'huile* is an intentional vulgarism on Béranger's part, which might be rendered by 'they grease him.'

ll. 37–38. *Rome . . . relève d'un serment prêté*, 'Rome can release any one from his oath.' Béranger gives as a note: 'L'article de la Charte relatif à la liberté des cultes causait, dit-on, une grande répugnance à Charles X, qui, assure-t-on, n'en voulait pas jurer l'observation.' The meaning is therefore: 'Take the oath in the meantime, Rome can release you from it later.'

l. 49. *notre maître a des maîtres.* It was well known that Charles X was entirely in the hands of the 'parti prêtre' and of the 'Congrégation,' whose pretensions and arrogance had become daily more notorious since his accession. On April 20 they had forced through the Chambers the 'Loi du sacrilège,' which punished with death the burglary of a church or the profanation of a sacred vase or consecrated wafer. The passing of this law was received with amazement by the country. Although it was never put into operation it contributed not a little to the growing estrangement between the people and the Bourbons. To the 'Loi de l'indemnité' mentioned above and the 'Loi du sacrilège' must no doubt be attributed the rancour shown by Béranger in this song.

l. 52. *Va guérir tous les scrofuleux.* In France, as in many other countries, the King was supposed to have the power of healing the 'King's Evil.'

l. 55. *Vous pourriez faire un sacrilège.* These lines refer of course to the 'Loi du sacrilège' mentioned above.

Les Infiniment Petits. (Page 91.)

This song, which was incriminated like the preceding one in 1828, reflects faithfully in its 'refrain' the general lassitude of the people and their longing for a change from the old-world line of kings which was eternizing itself on the throne. The word 'gérontocratie' is of course coined from the Greek γέρων, γέροντος, in analogy to 'aristocratie,' and means 'government by old men.' In seventeenth-century French comedy 'Géronte' occurs frequently as the name of an old man nearly in his dotage.

Louis XVIII had died at the age of 69, and Charles X, born in 1757, would be about the same age when this song was written.

Béranger had no doubt read *Gulliver's Travels*, translations of which already existed in almost every language, and was certainly acquainted with Voltaire's *Micromégas*.

l. 1. *J'ai foi dans la sorcellerie.* This profession of faith must not be taken seriously, although Béranger may have heard in his youth of the miracles and wonders performed in Paris by the celebrated quack Cagliostro, who enjoyed such popularity in the fashionable 'salons' of the capital until 1785.

l. 8. *les barbons.* A *barbon* is literally an old bearded man (Italian *barbone*, a long beard); the word is always used with a shade of contempt:—

'Un vieux barbon de père.'
(Molière, *L'Étourdi*, I, 2.)

Between 'barbon' and 'Bourbon' there was little difference, and no one could mistake the allusion.

l. 18. *bilieux.* Pronounced here as two syllables only. 'Bilieux' may be taken to connote both an unhealthy and bilious complexion, and also an irritable temper.

Cf. Molière, *Le Bourgeois Gentilhomme* (II, 4):—

'Je suis bilieux comme tous les diables.'

l. 20. *de petits bons dieux.* 'Bons dieux' is here practically a compound noun. The people in France generally refer to God as 'le bon Dieu.' When a priest carries the host in a monstrance on procession days as the 'Fête-Dieu,' he is said to 'porter le bon Dieu.' 'Porter le bon Dieu à un mourant' is to carry the last sacrament to a dying man. To buy a statuette of our Lord would be among the people 'acheter un petit bon Dieu,' an expression which could be readily used in the plural.

l. 23. *un petit séminaire.* A 'séminaire' is a college for the education and training of priests. There is one in every diocese. A 'petit séminaire' is a secondary school intended to prepare youths for entering the 'grand séminaire,' but the meaning here is of course 'a tiny training college for the priesthood,' and not 'a secondary school.'

ll. 35–36. *un géant hérétique qu'un monde a peine à contenir.* Probably a reference to Great Britain.

Couplets sur la Journée de Waterloo. (Page 93.)

Probably written shortly before 1828. Béranger had evidently been asked to write a patriotic song on the battle of Waterloo.

l. 2. *des chants.* Distinguish between 'un chant,' a patriotic song showing earnestness and elevation, and 'une chanson,' written in a lighter vein. Rouget de Lisle was greatly angered whenever he heard the *Marseillaise* called a 'chanson.' Among the 'chants' which have already occurred in this collection might be quoted: *La Sainte Alliance des Peuples*, *Le Chant du Cosaque*, and *Psara.*

l. 3. *un parti*, the Royalist party.

l. 5. *ce jour qu'invoquaient des perfides.* The meaning is probably: 'Sing of that day (of final defeat for Napoleon) which perfidious people (the "émigrés") were calling for (in the years which immediately preceded 1815).' There are several obscurities in this piece.

l. 9. *dans Athène.* 'A Athènes' would of course be impossible in verse on account of the 'hiatus.' Cf. also note to LA COCARDE BLANCHE, l. 23.

Chéronée. The defeat of the Athenians and Thebans at Chaeronea in 338 B.C. sounded the knell of Greek independence.

l. 21. *ces nains sans mémoire.* The kings of Europe, who had forgotten the Revolution.

l. 23. *Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.* The day was inglorious for Napoleon, and ushered in the equally inglorious rule of the victorious kings.

LES DEUX GRENADIERS. (PAGE 94.)

Béranger dates this song 'Avril, 1814,' which of course refers to the time when this dialogue is supposed to take place between the two grenadiers, in the Château de Fontainebleau. It was there that Napoleon took leave of his Guard on April 20; the dialogue is supposed to be held during the preceding night.

l. 3. *Nous allons revoir l'Italie.* The grenadiers are veterans of the Italian campaigns.

l. 6. *L'île d'Elbe est un beau climat.* Napoleon took with him to Elba 400 men of his Guard.

l. 12. *Où sont Moscou, Wilna, Berlin?* Moscow was occupied on September 14, 1812, and Vilna on June 28. Berlin was occupied after the battle of Jena, on October 27, 1806.

l. 14. *les feux du Kremlin.* The palace of the Czars had been spared in the conflagration of Moscow in 1812; the French blew it up when they withdrew from the town. It has since been repaired.

l. 16. *Paris coûte à peine un combat!* Paris capitulated and

was occupied by the Allies at the end of March. Captain Coignet writes in his *Cahiers* (p. 380): 'Si Paris avait tenu 24 heures, la France était sauvée; mais dans ce temps la populace de Paris ne savait pas faire de barricades; elle ne l'a appris que pour en faire contre des concitoyens.' Béranger naturally shared these views; he wrote in his *Biographie* (p. 114): 'A la nouvelle de la capitulation, il fallait voir la stupeur et la rage de cette multitude courageuse qui a le goût et l'instinct des combats, et qui, tout le jour, n'avait cessé de solliciter des armes qu'on s'était bien gardé de lui accorder. Moi aussi, j'avais en vain été demander un fusil . . . Il m'a toujours semblé que j'aurais été brave ce jour-là.' The fact is that the greater part of the population of Paris welcomed the capitulation and the Emperor's abdication as a relief from a yoke which had become unbearable.

l. 23. *L'empereur aurait cent couronnes*, equivalent to: *Si l'empereur avait cent couronnes.*

l. 31. *dégalonnant leurs costumes.* Cf. notes to VIEUX HABITS, VIEUX GALONS!

l. 35. *nos camarades.* Most of Napoleon's marshals had risen from the ranks.

ll. 39–40. *la Gloire fut en personne leur marraine.* Many of the field-marshals had received titles recalling the fields of battle where they had distinguished themselves. Thus Ney was Prince de la Moskowa, Kellermann was Duc de Valmy, and Masséna was Prince d'Essling.

LE PETIT HOMME ROUGE. (PAGE 96.)

Written in 1826. Béranger writes in a note: 'Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait dans les Tuileries à chaque évènement malheureux qui menaçait les maîtres de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu même que ce démon familier lui avait apparu en Égypte. C'était un vol fait au château des Tuileries en faveur des Pyramides.'

l. 1. *Foin des mécontents!* The origin of 'foin' as an interjection denoting contempt is obscure. The word occurs frequently in seventeenth-century literature:—

> 'Foin du loup et de sa race!'
> (La Fontaine, *Fables*, IV, 15.)
>
> 'Foin de moi!'
> (Racine, *Les Plaideurs*, II, 5.)

l. 4. *Dans le château*, in the Tuileries.

l. 16. *le pied fourchu*, the traditional 'cloven hoof.'

l. 18. *grand remue-ménage*, great disturbance and change. Cf. La Fontaine :—

'Le roi
Parmi les gens d'un haut emploi
A fait un vrai remue-ménage.'

l. 24. *notre bon maître*, i. e. Louis XVI.

l. 26. *En sabots, en bonnet.* The 'sabots' and the 'bonnet phrygien' were, so to speak, the uniform of the Sans-Culottes.

l. 31. 9 *thermidor*, i. e. July 27, 1794, the date of the impeachment of Robespierre, who was guillotined the next day, an act which marked the end of the 'Terreur.'

l. 35. *Lors il était poudré.* Like Robespierre, who wore his hair powdered.

l. 38. *Chantant l'hymne à l'Être suprême.* Cf. note to VIEUX HABITS, VIEUX GALONS, l. 21.

l. 41. *Mars* 1814, a month before Napoleon's abdication.

l. 46. *Vingt plumets ennemis*, the plumes of twenty armies which were going to escort the Bourbons back to their throne.

l. 48. *Vive Henri quatre.* A song popular in the eighteenth century, beginning :—

'Vive Henri quatre!
Vive ce roi vaillant!
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert-galant.'

Gabrielle, a royalist song on Gabrielle d'Estrées (1571–1599), the beautiful and famous mistress of Henri IV.

l. 56. *Il chante comme au chœur*, 'He sings as at mass.' Literally, as if he were in the choir, with the priests, 'chantres' or choristers, and 'enfants de chœur.'

LES BOHÉMIENS. (PAGE 98.)

This song may be compared with *Les Gueux*, written about fifteen years earlier. Little is known about the origin of the 'Bohémiens' (called *gipsies* in England, *Zigeuner* in Germany, *gitanos* in Spain, and who call themselves *Pharaobs*). The first bands that appeared in France in 1427 had come from Bohemia. They probably migrated originally from India; they are tall and dark, extremely musical, speak a language

quite different from any of those of Europe, and have always been noted and feared for their marauding propensities.

l. 1. *bateleurs*, 'mountebanks.'

l. 27. *grimoire*, 'gramarye,' a dialectal form of 'grammaire,' which in the Middle Ages always referred to Latin grammar, unintelligible to the people. A book written in mysterious characters, used by sorcerers. Among the gipsies there have always been numerous fortune-tellers.

ll. 37–38. *De la ville qu'on nous exile*, equivalent to *Si l'on nous exile de la ville.*

l. 50. *Du vieux coq de ton vieux clocher.* Nearly all Roman Catholic churches in France have a weathercock, in memory, it is said, of the cock which crew during the Passion of our Lord, after He had been thrice denied by Peter.

l. 65. *On vend le corps au carabin.* 'Carabin' is a slang word for a medical student, or a junior resident surgeon in a hospital, who is gaining further experience. There was once a brisk trade in providing these students with bodies for dissection.

l. 70. *ni toit.* The 'bohémiens' dwell under rude tents, or in hooded waggons called 'roulottes.'

'*Les Bohémiens* sont une de ces ballades ou fantaisies philosophiques, d'un rythme vif, svelte, allègre, enivrant; c'est la meilleure peut-être, la plus belle et la plus parfaite des chansons de Béranger que j'appelle désintéressées, et qui ne doivent rien aux circonstances.' (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, II, p. 300.)

Les Souvenirs du Peuple. (Page 101.)

This song, which achieved a popularity as great as that of *Le Roi d'Yvetot*, is the first of the series which Béranger frankly dedicates to the memory and glorification of the Emperor, whom, by the way, he does not mention by name, any more than he had done in the song entitled *Le Cinq Mai*. In the *Chansons posthumes* Napoleon is frequently referred to as 'l'Empereur,' but his name only occurs once in Béranger's songs, in *Les Tombeaux de Juillet*:—

'Napoléon, gigantesque fantôme,
Paraît debout sur ce volcan éteint'
(Sainte-Hélène).

The origin of this song is perhaps to be traced to the following occurrence, mentioned in *Ma Biographie* (p. 191): 'Passant à Compiègne, que l'Empereur et sa cour venaient de quitter, — nous étions, je crois, en 1808, — je rencontrai

sur la route une vieille paysanne qui, d'une figure joyeuse, m'aborde et s'écrie : "Ah ! monsieur, je l'ai vu, enfin ! — Qui donc ? lui dis-je, feignant de ne pas le deviner. — L'Empereur ! l'Empereur ! réplique-t-elle. Il m'a saluée. Il salue tout le monde. Ce n'est pas comme ces seigneurs qui sont auprès de lui. On voit bien que ceux-là ne sont que des parvenus ! " La pauvre femme ne voyait pas un parvenu dans l'homme que la gloire avait élevé si haut. Le peuple non plus.'

l. 3. *dans cinquante ans.* Fifty years later, the memory of Napoleon had paled considerably. André Theuriet writes in the *Annales politiques et littéraires* (1887): 'Aujourd'hui, le peuple se passionne peu pour ou contre Bonaparte. Quelle différence entre les préoccupations d'il y a quarante ans et celles d'aujourd'hui ! Lorsque j'étais enfant, le nom de Napoléon était honoré dans les campagnes à l'égal du saint de la paroisse. Dans chaque maison une lithographie ou une image d'Épinal accrochée au mur rappelait l'épopée napoléonienne ; dans chaque village, d'anciens soldats, débris de la Grande Armée, redisaient à satiété, à la façon des conteurs populaires, quelque épisode des guerres du Premier Empire et entretenaient le culte du "petit caporal." ' (Quoted by Professor Hartmann.)

l. 8. *notre veille*, or *notre veillée*, the long winter evenings, when the peasantry devote their time to indoor occupations, often meeting at each other's houses, and enliven the time with tales and songs.

l. 17. *Je venais d'entrer en ménage*, 'I had just got married.'

l. 21. *Avec redingote grise.* The legendary Napoleon is always pictured in this grey frock-coat, and wearing a small cocked hat.

l. 30. *Il se rendait à Notre-Dame.* To attend a *Te Deum* on the occasion of the birth of his son, the 'Roi de Rome.'

l. 34. *Le ciel toujours le protège.* It was frequently remarked that Napoleon, like the late Queen Victoria, and also Napoleon III, was invariably favoured with good weather for public functions.

l. 40. *la pauvre Champagne.* Champagne suffered severely through the fourteen battles fought by Napoleon within a month in 1814.

l. 54. *Je sers piquette.* The home-brewed wine of the peasantry, generally rather sour and acid in taste.

l. 70. *Longtemps aucun ne l'a cru.* Cf. notes to IL N'EST PAS MORT.

With this song may be compared the very similar *Battle of Blenheim*, by Southey.

Le Tombeau de Manuel. (Page 103.)

Jacques-Antoine Manuel was born at Barcelonnette in 1775, and was therefore older than Béranger by five years. He fought the first campaigns of the Revolution as a volunteer, but was obliged to retire from active service on account of his wounds after the Peace of Campo-Formio. He was then called to the bar at Aix, where he soon acquired a great reputation. He was sent to Paris by the electors of Barcelonnette during the 'Hundred Days,' and strenuously opposed the return of the Bourbons, in retaliation for which he was refused permission to appear at the bar in Paris. He was returned as a Deputy in 1818 by the department of Vendée, hitherto a strong supporter of the Monarchy, and became one of the most indefatigable and eloquent members of the Opposition, all the more to be feared as his rare talent and political clear-headedness were equalled by his sterling moral worth. He soon earned the bitterest hatred of the royalist party, who were not slow to seize an occasion to expel him from the Chamber and send him back to private life. (Cf. note to Le Malade, l. 21.) He died in 1827, and his funeral was attended by over 100,000 mourners, or even 150,000 according to Béranger.

Béranger worshipped this man, and has devoted to him some nobly written pages in his *Biographie* and in the Preface to the *Chansons nouvelles et dernières*. After his death a movement was set on foot to erect a suitable tombstone to his memory, and this was the occasion of the poem under consideration. The result was disappointing. Béranger says (*Biographie*, p. 173): 'Presque toutes les grosses bourses refusèrent de s'ouvrir, et l'on eut bien de la peine à recueillir neuf ou dix mille francs par souscription.'

The disinterestedness of both Béranger and the Manuel family will appear from the following (*Biographie*, p. 174): 'Par son testament, Manuel me fit un legs viager de mille francs de rente. Il n'avait pas assez réfléchi à toutes les charges de famille qu'il transmettait à son frère . . . Je renonçai à la rente, malgré les instances du frère, à qui je ne demandai que la montre du pauvre défunt et son matelas de crin, sur lequel je couche. Mais Manuel jeune sut si bien faire, que, malgré la renonciation, il parvint toujours à remplir les intentions du testateur et même à les dépasser de beaucoup. Comme sa position personnelle s'est améliorée, j'ai cessé d'opposer des chicanes aux procédés de cet excellent

ami, dont l'attachement pour moi égale celui que j'ai conservé pour la mémoire de son illustre frère.'

l. 18. *Voilà douze ans.* They had first come in contact when Manuel was sent to Paris during the 'Hundred Days.'

l. 37. *De la tribune on l'arrache.* See note to LE MALADE, l. 21.

CHANSONS NOUVELLES ET DERNIÈRES (1833)

LES DIX MILLE FRANCS. (PAGE 105.)

Written at the prison of La Force in 1829. Regarding Béranger's trial on the publication of the 1828 edition, cf. Introduction, §13. On December 10, 1828, he was condemned to nine months of imprisonment, and a fine of 10,000 francs. He was released on September 22, 1829.

l. 7. *Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri quatre.* 'Je fus condamné pour outrage à la personne du roi et à la famille royale.' (Note by Béranger.)

l. 8. *De par le roi.* 'De par' is a legal expression equivalent to 'sur l'ordre de.'

> 'De par le roi des animaux . . .
> Fut fait savoir à ses vassaux . . .'
> (La Fontaine, *Fables*, VI, 14.)

l. 11. *un substitut*, a deputy attorney-general.

l. 12. *un conseiller*, a judge of a court of appeal. The implied attack on the integrity of these judges is unjust. The Bench remained clean-handed during the Restoration, though their judgements were frequently biassed by party spirit.

l. 16. *Pour les mouchards.* Cf. note to MONSIEUR JUDAS, l. 46.

l. 20. *Bardes du sacre.* 'La chanson du *Sacre de Charles le Simple* fut la cause première de ma condamnation.' (Note by Béranger.)

l. 21. *faites pondre la poule*, i.e. *la poule aux œufs d'or*, 'Draw money from the King.'

l. 23. *Dût-on encor briser la sainte ampoule.* Cf. note to LE SACRE DE CHARLES LE SIMPLE, l. 3.

l. 25. *Que de géants là-bas je vois paraître!* 'Allusion à la chanson des *Infiniment petits*, seconde cause de ma condamnation.' (Note by Béranger.)

l. 26. *nobles à cordons*, i.e. *à cordons bleus*, Knights of the 'Ordre du Saint-Esprit.'

l. 28. *rigodons*, or *rigaudons*, a lively and rather undignified dance of the old *régime*. Might be rendered by 'jigs.'

l. 34. *Chapeaux pourprés*, Cardinals' hats.

l. 38. *Promet mon âme aux gouffres dévorants*. 'Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici-bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer.' (Note by Béranger.)

l. 39. *a plumé mon bon ange*, 'has plucked my guardian angel'; presumably in order to 'singe' him. A song of Béranger's entitled *Mon bon Ange* had been incriminated on grounds of public morality.

l. 44. *Sans rien payer fut exilé jadis*. 'Le dévouement de La Fontaine pour Fouquet le fit exiler en Touraine, avec son cousin Jeannard; on doit à cet exil les lettres de La Fontaine à sa femme. On y voit que le lieutenant criminel leur fournit de l'argent pour leur voyage. Les temps sont bien changés.' (Note by Béranger.)

l. 45. *Le fier Louis*, i.e. Louis XIV.

l. 47. *Monsieur Loyal*, the 'huissier' or sheriff's officer in Molière's *Tartufe*.

Le Juif errant. (Page 106.)

The legend of the Wandering Jew is not met with in literature before the thirteenth century. According to one version he was a servant of Pilate, by name Cartaphilus, and gave Christ a blow when He was led out of the palace to execution. According to a later version he was a cobbler, named Ahasuerus, who refused Christ permission to sit down and rest when He passed his house, bearing His cross, on the way to Golgotha. Both versions agree in the sentence pronounced by Christ on the offender: 'Thou shalt wander on the earth till I return.' A prey to remorse, he has since wandered from land to land, without being able to find a grave. There are many later versions, according to some of which he is supposed to bring cholera in his train, and the story has been turned to account by numerous poets, novelists, dramatists, and artists (among others Edgar Quinet, Chamisso, A. W. Schlegel, Lenau, H. C. Andersen, and Eugène Sue). Gustave Doré illustrated the story in a series of woodcuts of great originality. He is reported to have appeared at intervals in different countries; in England as late as 1830.

l. 28. *Le denier que je puis répandre*. In the old chap-books

the Wandering Jew is represented as possessing a miraculous penny, ever present in his hand to pay for his necessities and relieve those of others, though he is frequently driven onward when about to use it for a kind deed.

l. 30. *j'aime à tendre.* Here, not to beg, but to give, or to clasp the hand of him to whom he has given.

l. 70. *Adieu.* The Wandering Jew has paused on his way to tell his tale, and is suddenly interrupted and carried away.

ll. 71–74. *Vous qui manquez de charité*, &c. . . . E. Legouvé (*Béranger des Écoles*, p. xvi) says: '(Voilà) quatre vers que je ne crains pas d'appeler sublimes,' and expresses a preference for *Le Juif errant* over *Les Pauvres Gens* by Victor Hugo.

Le Vieux Caporal. (Page 109.)

Written in 1829.

If it be admitted that the army should remain outside, and above, party politics, it is impossible not to condemn this song as one of the most mischievous Béranger could have written, calculated and intended as it was to breed class feeling between the lower and the upper ranks of the army, party animosity between the old soldiers of the Empire and their Royalist officers, and contempt among the ranks for a younger generation of officers who, in a time of peace, could have had no practical experience of warfare.

The question of the staffing of the army had been a burning one throughout the Restoration period. Between 1815 and 1817 'émigrés' who had never fired a shot had been appointed field-marshals, and young men of the nobility who had never handled a sword received commissions as lieutenants and captains, just as before 1789.

The military law of 1817 was partly designed to put a stop to this scandal. With regard to promotion it enacted that no one could receive a commission without having passed through a military school or served as a non-commissioned officer for at least two years. One third of the commissions were to be reserved for men who had risen from the ranks; promotion was to be according to seniority, and, except for distinguished service in the field, could only be obtained after four years' service in a lower rank. The ultra-Royalists fought against this law tooth and nail. For them the appointment of officers was a royal prerogative, which should be subject to no regulations, and, although the reforms were carried, a large amount of favouritism undoubtedly continued to be shown.

In his *Deuxième Lettre particulière*, P. L. Courier, the

pamphleteer of the Restoration, and as deadly a satirist in prose as Béranger was in verse, casts a light on the state of the army in 1820. He is reporting a conversation between himself and a private soldier: 'Comment trouves-tu tes officiers? — Mes officiers? Ma foi, je ne les connais guère. Nous les voyons à la parade. Nous autres soldats, nous ne connaissons que nos sergents. Ils vivent avec nous, ils logent avec nous, ils nous mènent à vêpres. — En vérité? cependant, tu dois bien savoir, mon cher, si ton capitaine te veut du bien. — Notre capitaine n'a pas rejoint; nous ne l'avons jamais vu. Il prêche les missions dans le Midi. — Bon! mais ton colonel?— Oh! celui-là, nous l'aimons bien. C'est un joli garçon, bien tourné, fait à peindre, bel homme en uniforme, jeune; il est né peu de temps avant l'émigration. — Dis-moi: il a servi? — Oh! oui, en Angleterre il a servi la messe. — A ce que je puis voir, tu ne te soucies point de rester au régiment, de suivre jusqu'au bout la carrière militaire. — Où me mènerait-elle? Sergent après vingt ans, la belle perspective! J'aime mieux labourer et mener bien ma charrue que d'être malmené ici par les nobles.'

l. 4. *Venez me donner mon congé*, 'Come and give me my send-off.' He is about to be shot by a squad of recruits whom he has trained.

l. 13. *Un morveux d'officier*. The term *morveux*, 'snotty,' being generally associated with young children, comes to be used to denote one who is young and inexperienced. 'A young whelp of an officer.'

l. 14. *Je lui fends* . . . Probably 'la bedaine,' a word much used by soldiers. Cf. La Fontaine (*Ragotin*):—

'Je vais vous percer la bedaine.'

l. 17. *rogomme*, equivalent to *eau-de-vie*. The word is hardly ever heard at the present day.

l. 52. *J'ai porté son fils*. The son was no doubt a drummer-boy; his mother would follow the army as a 'cantinière.'

l. 65. *fâché de la peine*, 'sorry to trouble you.'

l. 67. *au pays*, 'to your homes.'

Jeanne la Rousse. (Page 111.)

'Le dernier recueil de Béranger, publié par lui en 1833, contient huit chansons qui sont toutes d'un ordre d'inspiration absolument nouveau: *Jacques*, *Jeanne la Rousse*, *Le Vagabond*, etc. . . . C'est l'avènement des misérables et des travailleurs dans la haute poésie . . . D'autres l'ont suivi, . . . ils ont chanté

le peuple, mais ils n'en étaient pas. Béranger en était. C'est du peuple qu'il sortait, et il n'a jamais cessé d'être en relations intimes avec lui.' (Legouvé, *Béranger des Écoles*, p. xii.)

On the 'socialism' which pervades a number of Béranger's songs written about or after 1830, and which, as usual in his songs, faithfully reflects the trend of thought among the people, cf. Introduction, § 15.

l. 11. *Du magister.* This term was often used for the village school-master, and corresponds almost exactly to 'dominie.'

l. 25. *un vaurien*, 'a ne'er-do-weel.'

l. 27. *font la ronde*, 'go their rounds.'

HÂTONS-NOUS! (PAGE 113.)

Written in February, 1831.

The Congress of Vienna, in 1815, after allotting part of Poland to Prussia, constituted a new Kingdom of Poland, with Warsaw for its capital, which, though annexed to the Russian Empire, was to preserve its nationality. It was given a constitution, and 'home rule' under a viceroy, to which position the Emperor's brother Constantine was appointed. Poland enjoyed a period of apparent peace until 1830, but beneath the surface smouldered a discontent which was aggravated by the harsh military rule of the Grand Duke Constantine. At the news of the French Revolution of 1830 the citizens of Warsaw rose *en masse*, and joined the Polish soldiery in a long prepared insurrection against the Russian garrison, while some young men invaded the Belvedere to seize Constantine, who escaped by hiding himself in a garret. Thus began a struggle of ten months' duration, during which Poland fought heroically against greatly superior forces. The Poles had reckoned upon foreign support in their struggle for freedom, and in particular upon that of France. But Louis-Philippe, whose position was precarious, only used the Polish insurrection to induce Emperor Nicholas to recognize his accession, while England and Austria stood aloof, and offered the Poles no substantial aid. Decimated by cholera, the Poles were finally obliged to yield, and before the end of autumn, 1831, the insurrection was entirely quelled. In February, 1832, Poland was declared a Russian province, and lost what autonomy it had hitherto enjoyed, while 80,000 of its inhabitants were sent to Siberia.

In many countries the people had witnessed the struggle of Poland with the greatest sympathy, and had extended to that

unhappy country what aid they could. In France a 'Comité Polonais' was formed under the presidentship of General La Fayette, to collect funds and organize help. It was in aid of this committee that Béranger published four songs in 1831, two of which were *Hâtons-nous!* and *Poniatowski*. The title *Hâtons-nous!* was appropriate. It was recognized by all that the struggle would be a short one, and that Poland had no chance of winning (cf. ll. 42–44) except through the immediate intervention of the Powers hostile to Russia.

l. 8. *nos poltrons*, the Government.

vergogne, 'shame.' Hardly ever heard to-day except in the expression 'sans vergogne.'

ll. 13–14. *le beau dévouement des femmes*. It is a fact that the women of Poland showed as much patriotism as the women of Germany had done in 1813.

l. 20. *aux braves Sarmates*. Béranger is fond of airing his classical lore. As he frequently refers to the French as 'Gauls,' it is natural that he should call the Poles 'Sarmatians.'

ll. 25–26. *ne croit pas à la vertu sous des guenilles*. The Polish army consisted partly of some of the best soldiers in Europe, who had been trained by Napoleon and by Grand Duke Constantine, and largely of inexperienced recruits clad in rags and armed with scythes.

l. 30. *du Sund*, the 'Sound,' or passage connecting the Cattegat with the Baltic.

l. 31. *réveiller le Croissant*, 'awaken anew the Turkish Crescent.' The short war between Russia and Turkey (cf. notes to PSARA) had terminated with the Peace of Adrianople in September, 1829.

ll. 51–52, *la trompette qui doit réveiller du trépas*, 'the trumpet of the Doomsday.'

PONIATOWSKI. (PAGE 114.)

Written in July, 1831, and sold in aid of the Franco-Polish Committee. Joseph Poniatowski, nephew of Stanislaus II, last king of Poland, was born at Warsaw in 1763. He commanded the Polish troops against the Russians in 1792, served under Kosciusko in 1794, and when the French appeared in Poland in 1806 was appointed Minister of War of the Grand Duchy of Warsaw. In 1809, with 8,000 men, he defended Warsaw against 60,000 Austrians. He greatly distinguished himself also in 1812 and 1813, and was made a field-marshal by Napoleon on the first day of the battle of Leipzig. Three days later, on October 19, he was at the rear-guard covering

the French retreat, and at his arrival on the Elster found the bridges already blown up. Dangerously wounded, he attempted to make his horse swim the river, but was carried away by the current and drowned, his body being found a few days later. He was buried beside Kosciusko at Cracow. The death of Poniatowski is the subject of one of Horace Vernet's best known pictures.

l. 29. *l'aigle blanc*, 'the white Eagle of Poland.'
l. 47. *Au bord du gouffre*, 'on the brink of ruin.'

A M. DE CHATEAUBRIAND. (PAGE 116.)

Written in September, 1831.

The Vicomte François René de Chateaubriand (1768–1848) occupies a prominent place in politics and in literature during the Empire and the Restoration. He entered the army in 1786, fled to America in 1791, returned in 1792 at the news of the king's peril, emigrated to Germany and served for a short time in the Royalist army, but soon proceeded to England, where he lived for several years in great poverty, teaching and writing to earn a livelihood. It was in England that he published in 1797 his sceptical *Essai sur les Révolutions*. He returned to France in 1800, and having been converted by his dying mother from Voltairianism to an ardent faith, published in 1802 a brilliant, if shallow, apology for Christianity entitled *Le Génie du Christianisme*. From this work he had detached and printed in the *Mercure* in 1801 the fragment entitled *Atala*, which had excited the utmost interest and admiration throughout Europe. He entered the diplomatic service in 1803, but retired the following year on learning the execution of the Duc d'Enghien, and spent the following years travelling in the East and writing *Les Martyrs* and his *Itinéraire de Paris a Jérusalem*. In 1814 he took an active part in the Restoration with his pamphlet *Buonaparte et les Bourbons*. His career under the Restoration was most erratic. With an inconsequence which always debarred him from being taken seriously as a statesman he described himself as 'Bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère,' and he frequently aroused anger or incurred disgrace by his candid criticism of his party. In 1831, after an eloquent appeal in favour of the Duc de Bordeaux, he withdrew to Switzerland, only too eager, however, to be recalled, and awaiting anxiously the publication of the song which before his departure he knew that Béranger

was about to address to him, for on September 14th he wrote to him, in a letter dated from Paris: 'Eh bien! monsieur, ma chanson? Je pars, et si vous voulez que je revienne, il faut bien que j'emporte vos ordres'; and he left for Geneva with a proof of the song in his pocket. Chateaubriand, as a matter of fact, suffered from a 'swelled head' more than any other man in France, and all his life his immediate concern was to keep himself in the eye of the public. It is evident that on this occasion Béranger was made a tool of. The last years of Chateaubriand's life were spent in a retirement saddened by disappointment, infirmities, and financial difficulties.

l. 12. *D'un nouveau monde étalant les trésors.* In 1791 Chateaubriand spent six months among the Red Indians, and afterwards utilized his recollections and impressions of that journey in *Atala, ou les Amours de deux Sauvages dans le Désert*, a work which introduced into French literature a new prose and new aesthetic principles, consecrated the return to nature and to religion, and may be looked upon as the first production of what was soon to be known as the Romantic School.

l. 13. *Le pèlerin de Grèce et d'Ionie.* A reference to Chateaubriand's travels in the East, the outcome of which was his greatest and most carefully written work: *Les Martyrs*, a historical romance, the action of which takes place under the reign of Diocletian, towards the end of the third century.

l. 14. *Chantant plus tard le Cirque et l'Alhambra.* In *Les Martyrs*, Chateaubriand gives a very fine description of ancient Rome, and naturally of the *Circus Maximus*. He had also travelled in Spain, and gives a description of the Alhambra in *Le Dernier des Abencérages*. The expression 'chantant le Cirque' is hardly correct, as Chateaubriand wrote all his works in prose.

l. 16. *le Dieu que sa voix célébra*, particularly in *Le Génie du Christianisme*.

l. 17. *qui lui doit tant de lyres.* Between 1820 and 1830 Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, and many other poets had established their reputation, and they frankly acknowledged all that they owed to the influence of Chateaubriand.

l. 18. *s'exila.* Under Napoleon.

l. 28. *Un peu d'eau pure*, 'The pure water of my song.'

ll. 35–36. *Crut aux Bourbons faire adopter pour fille la Liberté.* In 1815, when Chateaubriand accompanied Louis XVIII back from Ghent, he published a pamphlet entitled *La Monarchie selon la Charte*, a rather incoherent mixture of

monarchic and liberal principles, on account of which he incurred temporary disgrace.

ll. 42–43. *Les insensés dirent : Le ciel est beau. Chassons cet homme.* In 1824, Chateaubriand having refused to support the bill for the conversion of the national debt, Villèle had no difficulty in inducing Louis XVIII, who never liked Chateaubriand, to relieve him of his portfolio. It was then that Chateaubriand went into opposition and became popular with the Liberals. He first came into frequent contact with Béranger in 1829, and urged the poet to become a candidate for a seat in the 'Académie' (cf. *Ma Biographie*, p. 202).

l. 51. *vainqueur aux barricades.* Refers to 'Ce peuple,' not to Chateaubriand. On the 29th of July, 1830, the Peers had assembled at the Luxembourg; among them was 'le poète de toutes les ruines, le vicomte de Chateaubriand. Il était arrivé dans ce palais . . . au milieu des acclamations et porté sur les bras d'une jeunesse enthousiaste. Pourtant, il ne venait là que pour sauver d'une atteinte dernière la majesté des choses qui ont longtemps vécu. Assis à l'écart, mélancolique et triomphant, il resta quelque temps muet . . . Mais bientôt sortant de sa rêverie et s'animant, il exhorta ses collègues à une fidélité intrépide. "Protestons, s'écriait-il, en faveur de la monarchie mourante. S'il le faut, sortons de Paris; mais, en quelque lieu que la force nous pousse, sauvons le roi, Messieurs, et confions-nous à toutes les bonnes chances du courage."' (Louis Blanc, *Histoire de Dix Ans*, I, p. 314.)

On the 24th of September, 1831, Chateaubriand wrote to Béranger a long and complimentary letter in defence of the Bourbons, which was given the same publicity as Béranger's song itself, and in which he intimated that Béranger's muse had conquered, and that he was ready to return.

Le Refus. (Page 118.)

Written in 1831. Béranger had been offered a civil list pension of 600 francs as a 'condamné politique' of the Restoration. The song in which he refuses it is prettily written, and contains a number of lines worthy of La Fontaine.

General Sébastiani (1772–1851) served with distinction under Napoleon. He was ambassador at Constantinople when the British fleet forced the Dardanelles in January, 1807, and it was he who in a few days put the city into such thorough defence that the fleet had to retire. He was minister of war in 1830, then minister of foreign affairs until 1832, and ambassador in London from 1835 to 1840.

l. 2. *gauchir*, to turn aside from the straight road. Compare German *wanken*, with which *gauchir* is cognate.

l. 3. *au Moniteur*. The *Moniteur Universel*, which came into existence in 1789, and was the official organ of every government until January 1, 1869, since when it has existed as an independent paper. From its inception it published *in extenso* all the proceedings, laws, decrees, etc., of the various forms of government which have succeeded each other in France, and it is the fountain-head of information for all students of modern French history.

l. 27. *une bégueule*, synonymous with 'une prude' in l. 24.

l. 31. *la feraient damner*, 'would drive her mad with anger.' Literally, 'faire damner quelqu'un' means to bring a person into mortal sin by angering him.

l. 40. *qui vous a vendu*, 'who has betrayed you.'

Souvenirs d'Enfance. (Page 119.)

Written in July, 1831, at Péronne, which Béranger's correspondence shows him to have re-visited in the years 1806, 1809, 1810, 1811, 1831, 1833, and 1835.

In 1831 he had not been in Péronne for twenty years, and he writes on the 19th of July to his cousin Forget: 'C'est pour voir encore une fois mes chers et bons parents que je fais ce voyage. Mon plus grand bonheur sera de passer tout mon temps avec vous.' However, on the 27th he writes from Péronne to Mme Cauchois-Lemaire: 'Vous avais-je parlé de mon voyage en Picardie? . . . vous aurez été bien surprise. Ce qui m'a déterminé promptement, c'est l'arrivée à Paris de tous les députés; j'ai fui les conversations politiques.' At the end of July there was to be a solemn celebration of the anniversary of the 'Journées de Juillet,' and Béranger would inevitably have been made the object of a demonstration, a thing he was always averse to, as he liked to 'ménager sa popularité.' He was about to be brought before the public also in a vaudeville (produced at the Palais-Royal) entitled *Béranger, ou le Tailleur et la Fée*, in which occurred the refrain:—

'Il n'a rien à la boutonnière,
Honneur, honneur à Béranger!'

He writes to Mme Lemaire on the 6th of August: 'J'ai vu qu'on m'avait joué sur le théâtre. Avez-vous eu la curiosité de m'aller voir dans mon berceau? Savez-vous que c'est bien de l'honneur pour moi! . . . Ici, le sous-préfet,

dans son discours d'apparat, le 29 juillet, a fait un magnifique éloge de votre serviteur, ce qui l'a mis en crédit dans la ville.'

l. 7. *pendant l'orage*, the stormy days of the Revolution.

l. 10. *près de nièce aux frais et doux appas.* Perhaps his cousin Félicité, for whom he wrote verses at the age of fifteen (cf. Appendix to *Ma Biographie*, p. 279).

l. 12. *Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.* Elementary education was only adequately organized in France after 1830. At the end of the eighteenth century the village cobbler, or an old disabled soldier, generally acted as schoolmaster.

l. 16. *le métier de Franklin.* Cf. note to LE TAILLEUR ET LA FÉE, l. 14. The memory of Franklin has remained extremely popular in France.

l. 26. *De l'ennemi j'écoutais le canon.* 'Dans quelle triste anxiété nous jetait alors, ma tante et moi, l'invasion des armées coalisées dont les avant-postes dépassèrent Cambrai! Le soir, assis à la porte de l'auberge, nous prêtions l'oreille au bruit du canon des Anglais et des Autrichiens assiégeant Valenciennes, à seize lieues de Péronne. Chaque jour l'horreur de l'étranger grandissait en moi. Aussi avec quelle joie j'entendais proclamer les victoires de la République! Lorsque le canon annonça la reprise de Toulon, j'étais sur le rempart, et, à chaque coup, mon cœur battait avec tant de violence, que je fus obligé de m'asseoir sur l'herbe pour reprendre ma respiration.' (*Ma Biographie*, p. 16.)

l. 28. *De la patrie a bégayé le nom.* 'Les chants républicains avaient plus d'attrait pour nous que les leçons de langue, et, comme dans ma famille tout le monde chantait, c'est sans doute alors qu'est né en moi le goût de la chanson.' (*Ma Biographie*, p. 20.)

l. 31. *sur moi la foudre tombe.* Cf. Introduction, § 2.

l. 40. *la berceuse* refers of course to 'l'Espérance,' which is the dominant note of the 'refrain.'

JACQUES. (PAGE 121.)

Cf. introductory note to JEANNE LA ROUSSE.

l. 3. *messier.* An assistant to the 'garde champêtre' at harvest time (from Latin *messis*), and hence a general factotum of the rural police.

l. 10. *On saisissait.* 'Saisir' here means 'to distrain,' 'to seize goods or furniture for debt.'

l. 34. *Et le sel aussi.* This reference to the dearness of salt does not necessarily imply that it is subject to the 'gabelle' or salt tax abolished in 1790, and that this song is intended to

depict the peasants' lot under the old *régime*. Salt was subject to a tax until 1848. After the Franco-German war a small tax was again put on this commodity, but it has been reduced at various times, and is now rather less than one halfpenny per pound.

l. 38. *les droits*, equivalent to 'les impôts.'

l. 49. *Il entre* refers to the 'huissier,' or sheriff's officer.

l. 54. *Voici monsieur l'huissier du roi.* Notice the change in the refrain; the deferential 'monsieur' after the 'huissier's' appearance.

Les Fous. (Page 123.)

This is one of Béranger's 'chansons socialistes.' Social problems began to bulk largely in literature after 1830. Saint-Simon, Fourier, Enfantin, elaborated and preached utopian communistic systems, which soon found an echo in the impracticable and disastrous measures taken by the Government in 1848 (cf. note to Histoire d'une Idée, ll. 15–16); George Sand was then writing her 'romans à thèses,' and Balzac was studying every class and condition of society in his *Comédie Humaine*.

l. 1. *soldats de plomb*, 'tin soldiers.'

ll. 6–7. *Sauf . . . à leur dresser une statue.* There is no English equivalent for the term 'sauf à' and infinitive. The meaning is: 'after which, all one can do is to raise a statue to them.'

l. 17. *Saint-Simon le prophète.* The Comte de Saint-Simon (1760–1825) was the founder of French socialism. During the Revolution he had speculated in confiscated lands, and accumulated a large fortune, but he wasted it in costly experiments, and spent the latter part of his life in poverty. The fullest exposition of his socialistic views is given in his *Nouveau Christianisme* (1825). These views were developed by his disciples into the complete system known as 'Saint-Simonisme.' J. S. Mill sums it up as follows (*Political Economy*, II. i. § 4): 'According to this system the State should become possessed of all property; the distribution of the products of the common labour of the community should not, however, be an equal one, but each person should be rewarded according to the services he has rendered the State, the active and able receiving a larger share than the slow and dull; and inheritance should be abolished, as otherwise men would be rewarded according to the merits of their parents, and not according to their own. The system proposes that all should not be

occupied alike, but differently, according to their vocation and capacity, the labour of each being assigned, like grades in a regiment, by the will of the directing authority.'

Béranger wrote to Rouget de Lisle, the author of the Marseillaise, in January, 1832: 'Tout le monde me dit que je suis saint-simonien. Je finirai par le croire. Au reste, cela m'amuse beaucoup. Dans certaines sociétés où je me pare de ce titre, je vois des gens tout prêts à mettre la main sur leurs poches, ou trembler de peur que je ne veuille leur faire quelque emprunt. Ce qu'il y a de très vrai, c'est que moi, vieil ennemi de notre ordre social, j'ai du penchant pour toutes les innovations de ce genre.'

l. 25. *Fourier.* François Marie Fourier (1772-1837), after spending many years in business in the South of France, came to Paris in 1826 to promote his theories. He had published in 1808 the *Théorie des quatre Mouvements et des Destinées générales*, in which he propounds the co-operative system known as 'fouriérisme.' Society was to be organized into phalanxes of 1,600 to 2,000 persons, therefore large enough for all industrial and social requirements, arranged in groups according to occupations, capacities and 'attractions,' and living together in common dwellings or 'phalansteries.' Personal property was abolished, with the exception of tools. Fourier tried in vain to realize his phalanstery at Condé-sur-Vesgre. His disciples had expected great things of his system: the human race was to grow taller and more perfect, and to acquire new faculties and even new organs, such as an extra eye!

l. 33. *Enfantin.* Barthélemy Prosper Enfantin (1796–1864) was one of the leaders of Saint-Simonism, and published in 1831 *La Religion saint-simonienne.* According to him, the cause of all the ills which the working classes suffered from was competition: competition must be abolished. Labour was enslaved by capital: capital must be destroyed, and, to prevent it forming anew, the right to private inheritance must be abolished. The Saint-Simonians grouped themselves into a Church, of which Enfantin was the Father, or the Pope. When, however, the Pope began to preach free unions between the sexes, and the abolition of marriage, and established a community on these lines in the Rue de Montigny, the Saint-Simonians were brought before the assizes, three of them condemned to a month's imprisonment, and the others dispersed. Enfantin then travelled in the East, and later on, having fallen on evil days, was glad to become a postmaster.

ADIEU, CHANSONS! (PAGE 124.)

This is the concluding song of the 1833 edition, and the poet's farewell to the public. It was written at the end of 1832, for on December 10th he writes to Mme Lemaire: 'Certes, je voudrais bien dîner avec vous en petit comité. Mais je suis à ma dernière chanson, qui ne veut pas finir.' Time was evidently pressing, for the edition was published on the 28th of January, with a dedication to Lucien Bonaparte, a belated compliment which, under the Bourbons, the 'censure' had never allowed him to pay to his former protector and patron.

With the fall of the Bourbons, Béranger's fighting days had come to an end, and he had made up his mind to publish nothing more, a resolve only once broken, when he allowed Perrotin to add ten new songs to the edition of 1847.

l. 10. *l'aquilon*, the storm-wind which announced the 'winter' of his old age.

l. 17. *là-bas*, beyond the tomb.

ll. 21–22. *Par toi la poésie a d'un grand peuple ému les derniers rangs.* 'Il me suffisait de donner ou de laisser prendre copie de mes nouveaux couplets pour les voir, en peu de jours, courir toute la France, passer la frontière, et porter même des consolations à nos malheureux proscrits qui erraient alors sur tout le globe. Je suis peut-être, dans les temps modernes, le seul auteur qui, pour obtenir une réputation populaire, eût pu se passer de l'imprimerie.' (*Ma Biographie*, p. 150.)

l. 36. *De vieux fusils.* When the 'Garde nationale' of Paris was disbanded at the end of April, 1827, on account of the popular manifestation against Villèle, its members were allowed to retain their rifles; it was with these weapons that they fought the King in 1830.

l. 42. *Où du butin tu détournas les yeux.* Cf. LE REFUS.

l. 53. *ma mansarde.* Béranger lived at this time partly in Paris, where he had kept his apartment, and more usually at Passy, with the Béga family. His room was evidently under the roof, for in March, 1837, Laffitte writes to him: 'Je ne suis pas tout à fait l'homme aux illusions, comme vous me le dîtes un jour à Passy dans votre grenier.'

CHANSONS POSTHUMES (Édition de 1857).

Le Cheval arabe. (Page 127.)

Written between 1834 and 1838.

The remaining songs of this collection were published in 1857, after Béranger's death. Five of them deal with episodes of Napoleon's life. Béranger's note quoted below indicates that the period referred to in this song is the beginning of the year 1793. Bonaparte, who was second in command of the Ajaccio volunteers, had undertaken against Sardinia an expedition which failed, and was equally unsuccessful against the English, who had been called into Corsica by Paoli. He was obliged to return to France, where he obtained in March a captaincy in the 4th regiment of artillery. It was at this time that his mother was obliged to flee from Corsica with her family. She is supposed by the poet to have written to Bonaparte for the necessary funds.

l. 20. *irait tendre la main.* 'En 1793, madame Laetitia fut obligée, avec toute sa famille, de fuir la Corse, où le parti français avait le dessous; elle se réfugia à Marseille dans un grand état de gêne, quoi qu'en aient dit quelques-uns de ses enfants, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne pensaient pas comme celui qui fonda leur fortune. Napoléon ne fit jamais mystère de ses temps de pauvreté.' (Note by Béranger.)

l. 32. *Du grand projet qui m'occupe toujours!* Napoleon is supposed to be already dreaming of the invasion of Egypt.

l. 42. *J'en ferai part à mes frères chéris.* Joseph became King of Naples, and later of Spain; Louis became King of Holland, and Jérôme King of Westphalia. These three 'frères chéris' had a great deal to suffer from the tyranny of Napoleon. As for Lucien, Béranger's patron and the organizer of the '18 Brumaire,' he lived in exile during the Empire, having deeply offended Napoleon by his marriage with Alexandrine de Bleschamp.

ll. 43–44. *ton pied fera de terre surgir des rois à mes sœurs pour maris.* Caroline married Murat, and became for a time Queen of Naples; Elisa became Grand Duchess of Tuscany, and Pauline, famous for her beauty, became Princess Borghese.

L'Aigle et l'Étoile. (Page 129.)

Written between 1834 and 1838.

This song is a poetical account of the 'Hundred Days,' and is generally recognized as one of Béranger's most finished productions. The reader will notice the felicity with which in each verse the second half of the second line is re-introduced in the fifth.

ll. 12–13. *De clocher en clocher, je vais voler jusqu'aux tours Notre-Dame.* Béranger quotes literally from the stirring proclamation issued by Napoleon when he returned from Elba, in which he said: 'La victoire marchera au pas de charge; l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame.'

l. 19. *quand renaissent les fleurs.* Napoleon landed near Cannes on the 1st of March, and his partisans adopted the violet for their emblem.

l. 28. *Pour le vingt mars*, i.e. the anniversary of the birth of the 'Roi de Rome' in 1811.

l. 31. *Rois alliés, que faites-vous dans Vienne?* At the Congress of Vienna were present in person the Emperors of Austria and Russia, the Kings of Prussia, Denmark, Bavaria and Würtemberg, the Elector of Hesse, the Grand Duke of Baden, and many other German princes. The other European States were represented by their ambassadors and ministers.

l. 32. *Tous sont au bal.* The Congress of Vienna was the occasion of numerous social functions and entertainments, which drew from the old Prince de Ligne the remark: 'Si le congrès ne marche pas, il danse,' and the cost of which has been estimated at 40 million francs. The Congress thereby incurred a considerable amount of adverse criticism, which was one of the reasons why the congresses of the following years were held with much less ostentation in smaller towns: Aix-la-Chapelle, Verona, Troppau, and Laibach.

l. 36. *sur leur front éclate la nouvelle.* It was on March 5, 1815, during a ball, that a courier of the King of Sardinia brought the news that Napoleon had sailed from Elba.

l. 37. *Pâlissent tous les rois.* 'Pâlissent' may be understood to be either in the indicative or in the subjunctive, though, strictly speaking, if the verb is in the subjunctive, the sentence should end with an exclamation-mark.

l. 44. *fuyons à Calais.* Such was the original intention of Louis, but he changed his mind and spent the 'Hundred Days' in Ghent.

l. 61. *Cent jours passés.* The expression 'Cent Jours' was first used by the 'Préfet de la Seine,' Chabrol, in his address of welcome to Louis XVIII when the latter returned to Paris on July 8, 1815. The 'Hundred Days' are reckoned from March 20, when Napoleon entered Paris, to June 29, when he left Paris for Rochefort.

un Anglais. Captain Maitland, commander of the *Bellerophon*, which happened to be stationed off Rochefort. Napoleon delivered himself up to him on July 15.

SAINTE-HÉLÈNE. (PAGE 131.)

Written between 1834 and 1838.

Two thousand years before Napoleon's death an angel is supposed to come down to earth to prepare a tomb for him. Napoleon's remains were still lying at St. Helena when this song was written; they were transferred to the Hôtel des Invalides in 1840.

l. 1. *Sur un volcan.* The island of St. Helena is of volcanic origin.

l. 9. *mon Ténare.* Cape Taenarus, now called Cape Matapan, was situated at the south-west extremity of Laconia. Near the cape was a deep cavern which was taken to be the entrance to Hades. Hence Taenarus became synonymous with the underworld.

l. 11. *l'Argonaute.* It was in the fifteenth century that the Portuguese discovered the Cape of Good Hope route to India. St. Helena is on the direct route to the Cape.

l. 21. *au cercueil d'Alexandre.* Understand: *Ravirait-on jusqu'au dernier lambeau de tant d'États au cercueil d'Alexandre?* 'Can it be that, among so many States, none will grant a corner for the remains of Alexander?'

l. 23. *Les vents . . . ont balayé sa cendre.* The burial-place of Alexander the Great was unknown.

l. 31. *Les loups du Nord.* The hordes of Germans which invaded Italy at the beginning of the Christian era.

l. 50. *Sois son geôlier, prends des traits odieux.* Béranger identifies the Satanic spirit whom the angel is addressing with Sir Hudson Lowe! The latter (who died in 1844) was execrated in France after Napoleon's death, at the time of which many accounts—some grossly exaggerated—reached France of the 'odieuses vexations' to which he had subjected Napoleon. His Memoirs, published in 1845, seek to justify a number of acts on his part which it is to be regretted he was not actually able to deny. Lord Rosebery in his Napo-

leonic studies has more than once stigmatized the conduct of Sir Hudson Lowe towards the fallen emperor.

Il n'est pas mort. (Page 133.)

Written between 1834 and 1838.

The speaker is one of Napoleon's old soldiers, and the time is 1829 (cf. l. 2), when the greatest unrest prevailed throughout the country, and it was evident to all that a revolution was imminent.

Béranger writes in a footnote: 'L'idée qui a fait faire cette chanson a bien longtemps régné au fond de nos campagnes, et même parmi les classes ouvrières des villes. Peut-être même trouverait-on encore, dans quelque province, des individus qui conservent cette superstition populaire.' It is a fact that until 1830 little credence was given in the provinces to the news of Napoleon's death in 1821, and the wildest rumours of his return from St. Helena constantly circulated among the people. He had escaped from St. Helena to Africa by an underground passage (few of the peasantry in those days had ever seen a map !) and was about to return at the head of half a million negroes to reconquer his throne; he had landed in Asia or in Egypt and was leading a Persian or a Turkish army to the conquest of the North; and so on. His reappearance was eagerly awaited during the disturbances of 1830, and after that date the people, disappointed in their expectation, gradually reconciled themselves to the idea of his death.

l. 10. *Quelle comète annonça son trépas?*

'When beggars die, there are no comets seen;
The heavens themselves blaze forth the death of princes.'

l. 15. *En vain leurs chants exaltent sa mémoire.* Professor Hartmann quotes, among many foreign poets who had already celebrated the memory of Napoleon: Manzoni, Byron, Mickiewicz, Tegnér, Nikander, Chamisso, Heine, and Zedlitz.

l. 35. *la colonne*, i.e. the 'Colonne Vendôme,' erected by Napoleon in memory of the campaign of 1805. It was built of bronze, melted from 1,200 guns taken from the enemy during that campaign, and supported a statue of Napoleon. The column was wrecked in 1871 during the Commune, but was afterwards rebuilt.

l. 54. *Dans son manteau.* Napoleon's remains were buried in the cloak he had worn at Marengo.

Bondy. (Page 135.)

This song, written in 1843, was not included in the edition of the *Chansons Posthumes* which appeared in 1858, nor is it in Garnier's edition. It will be found, however, in Perrotin's 8vo edition of 1866, and in Legouvé's *Béranger des Écoles* (with the omission of ll. 61–68). Legouvé says: 'Les amis chargés de cette publication (the edition of 1858) ne crurent pas devoir y faire entrer . . . cette satire violente des mœurs du dernier règne (the reign of Louis-Philippe). Cet anathème jeté à la célèbre phrase de M. Guizot: *enrichissez-vous!* eût ressemblé, à cette époque, à une attaque contre les vaincus . . . Il y a de l'excès, de l'injustice même dans cette satire; mais cet excès nous montre au vif un des traits les plus caractéristiques de Béranger. Le désintéressement, la probité, le dédain et presque la haine de l'argent, comptent parmi ses vertus dominantes . . . Lors donc qu'il vit éclater sous Louis-Philippe cette fatale soif de l'argent, tout son cœur se souleva de dégoût, et c'est de son indignation d'honnête homme que partit cet ïambe vengeur, *Bondy*. Bondy! Ce titre seul constitue déjà la plus violente des attaques. Qu'était-ce en effet que Bondy, dans la première partie du siècle? Un coupe-gorge et une sentine. C'est à Bondy que se déversaient, comme à Pantin, les immondices de Paris! C'est dans la forêt de Bondy qu'on volait et qu'on assassinait pour voler, en plein jour. Eh bien! ce que le poète attaque dans Bondy, c'est le repaire et c'est l'égout. Il y traîne, il y roule dans leur fange les voleurs et les assassins pour vol!'

The forest of Bondy, which for centuries was notorious as a nest of robbers and criminals, is situated some 15 kilom. north-east of Paris. Legouvé sufficiently indicates its objectionable features.

The supremacy of money under the reign of Louis-Philippe and that of Napoleon III is a constantly recurring theme in the literature of these periods; we might instance numerous volumes of Balzac's *Comédie Humaine*, and in the drama: *Le Gendre de Monsieur Poirier* (E. Augier); *La Question d'Argent* (A. Dumas fils); *La Famille Benoîton* (V. Sardou).

l. 16. *Vespasien.* The emperor Vespasian was reproached for his avarice and greed of money.

l. 28. *passons marché*, 'let us drive a bargain.'

l. 34. *Fais argent de leurs os.* In the earlier half of the nineteenth century the sale of relics of Waterloo to tourists in Belgium was very brisk.

l. 46. *Des forbans*, pirates ; properly speaking, 'non-commissioned privateers' ; literally 'outlaws' (*fors* + *ban*).

l. 61. *La royauté, veuve de pompe.* The 'monarchie bourgeoise' of Louis-Philippe was shorn of the greater part of its outward magnificence and display ; the King's own fondness for money and saving propensities were well known and often satirized.

l. 83. *Le pauvre un numéro*, i.e. 'un numéro de loterie.' The State lottery, forbidden in 1793 and revived in 1797, was maintained throughout the Restoration, and only abolished in 1839. Private lotteries continue to be held in France at frequent intervals.

l. 100. *Un roi court le premier.* Cf. note to l. 61.

l. 119. *le Panthéon.* Built by Soufflot in the eighteenth century, to replace the ancient church consecrated to Sainte-Geneviève, this magnificent temple was converted in 1791 into a mausoleum for the remains of great men, and given the name of Panthéon, with the inscription : 'Aux grands hommes la patrie reconnaissante.' During the nineteenth century it was at different periods used as a church, but was finally closed to public worship after the death of Victor Hugo in 1885.

Le Matelot breton. (Page 139.)

Written between 1838 and 1840.

l. 18. *Les villageois de crier tous*, the so-called 'infinitif de narration.' Cf. La Fontaine, *Les Animaux malades de la peste* :—

'Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.'

l. 34. *sur un ponton.* During the wars against Napoleon the English kept their prisoners of war in the hulks of their old battleships, called in French 'pontons.'

l. 37. *un monstre de police.* Cf. note to Sainte-Hélène, l. 50.

l. 68. *un Breton entêté.* The Bretons have a reputation for stubbornness and obstinacy. In his Correspondence, Béranger applies the epithet more than once to Lamennais (cf. notes to L'Apôtre).

l. 74. *aux neiges d'Eylau.* Napoleon defeated the Russians and Prussians at Eylau, in Eastern Prussia, after a desperate battle on the 7th and 8th of February, 1807.

l. 108. *le quinze août*, i.e. on the anniversary of the birth of Napoleon I. *Août* is here, as it should always be, monosyllabic. Cf. notes to Halte-là, ll. 44 and 48.

l. 116. *son ennui.* The word is used here in the sense of grief, sorrow, which it had in the seventeenth century. 'Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis.' (Racine, *Iphigénie*, iv. 4.)

L'APÔTRE. (PAGE 143.)

Lamennais' nephew, A. Blaizé, writes in 1859: 'Dans les premiers jours de janvier 1842, on fêtait chez Béranger, dans sa petite maison de Passy, la sortie de prison de Lamennais . . . Après le dîner, Béranger nous lut sa belle chanson: *L'Apôtre*, composée en 1841, et dédiée à mon oncle. Celui-ci l'embrassa avec effusion. — Ah! mon ami, lui dit-il, vous voulez donc que mon nom soit immortel? On ne pourra plus le séparer du vôtre.'

Félicité Robert de Lamennais (1782–1854), born at St. Malo, after years of miscellaneous reading and philosophic doubt, was converted to the Roman Catholic Church at the age of twenty-two and ordained in 1816. His *Essai sur l'Indifférence en matière de Religion* (1817–1823) raised a storm of controversy. He became a convert to democracy after 1830, and founded a paper, *L'Avenir*, in which he preached views which the Pope condemned in an Encyclical of 1832. His answer was a pamphlet entitled *Paroles d'un Croyant*, published in 1834, which caused an extraordinary sensation and brought about his complete rupture with the Roman Catholic Church. Never ceasing to write and to fight, he published in 1840 *Le Pays et le Gouvernement*, for which he was condemned to a year's imprisonment, during which Béranger wrote *L'Apôtre*, as we have seen. His last works were an edition of the Gospels and his *Esquisse d'une philosophie* (1841–1846), in which he denied several of the dogmas of the Church. He sat with Béranger in the 'Assemblée Constituante' of 1848.

Lamennais, who was proud, combative, endowed with imagination, passion and eloquence, was a prophet rather than a priest. He preached a democratic Catholicism, and for the motto of his paper *L'Avenir*, in which Lacordaire and Montalembert were his fellow labourers, he had chosen the words *Dieu et la Liberté*. The *Paroles d'un Croyant*, in which he announced his apocalyptic visions in a rythmical prose modelled on that of Chateaubriand, were described by a contemporary as *un bonnet rouge planté sur une croix*. He was until his death a close friend of Béranger, who was devoted to him, as their correspondence shows, and who did not a little to

cheer and comfort him in his many hours of discouragement and defeat.

Jules Janin writes in *Béranger et son Temps* (II, p. 33): 'Partis de si loin, et marchant à un but si opposé, comment il se fit que ces esprits se rencontrèrent, que *l'indifférence en matière de religion* se jeta dans les bras du *Dieu des bonnes gens*, et que le prophète et le chansonnier, le Sinaï et la guinguette, le buisson ardent et le bouchon de cabaret devinrent deux commensaux, deux frères, voilà de ces miracles qui ne peuvent guère être expliqués que par la rencontre unique des meilleures qualités du cœur humain : la sincérité, la bonne foi, la conscience intègre, une absence complète de vanité, d'ambition, d'orgueil.'

l. 1. *Paul, où vas-tu?* Béranger had a profound admiration for St. Paul. He writes in his *Correspondance*: 'Avez-vous lu saint Paul? C'est, ma foi, un grand homme, je ne connais pas de philosophe à mettre à côté. Il ne fait pas de la sagesse à son aise comme le bon Socrate. Trente ans de pérégrinations, à travers un monde ennemi, pour répandre sa foi qui est surtout l'immortalité de l'âme, et qu'il savait être un frein nécessaire à ce monde corrompu!'

Ma Canne. (Page 145.)

Written before 1851, and after the Revolution of 1848 (cf. l. 41). Legouvé writes (*Béranger des Écoles*, p. 89): '*Ma Canne* est le portrait de Béranger marcheur. La marche a été une de ses grandes passions et un de ses grands moyens d'inspiration. Montaigne a dit qu'il ne travaillait jamais aussi bien qu'à cheval. Béranger ne composait jamais aussi bien qu'à pied. L'air, le mouvement, les arbres, valaient pour lui toutes les excitations factices des spiritueux. A Passy, il passait une partie de sa journée dans le Bois de Boulogne, qu'il appelait *mon bois*. A Fontainebleau, il appelait la forêt *sa forêt*. Il en connaissait les plus secrets asiles, il en savourait toutes les solitudes. Il aimait passionnément à en faire les honneurs à ses amis. Je ne puis me souvenir sans émotion d'une promenade de trois heures que je fis avec lui, à travers ses arbres séculaires. Jamais je ne l'ai vu si heureux, si ému et si éloquent. J.-J. Rousseau n'avait pas un plus profond sentiment de la nature.'

l. 3. *cep de vigne*. Old vine-stalks are often converted into walking-sticks.

l. 7. *ta sève*, 'your juice.'

l. 41. *Dirige le char de la république.* On Béranger's election to the 'Constituante' of 1848 and his prompt resignation, cf. Introduction, § 18.

Histoire d'une Idée. (Page 147.)

Written before 1851, and evidently after the *journées de juin* of 1848 (cf. l. 15).

It would be easy to compile a long list of 'ideas' which originated in France, but which, for lack of encouragement, were first turned to practical advantage abroad, generally by the 'sirs britanniques.' Two examples will suffice:—

Philippe Lebon took out a patent in 1800 for the manufacture of gas through the distillation of wood, and set up works at Havre in 1801. He met with violent opposition, and was murdered in 1804, after his works had been burnt to the ground. His invention was taken up in England, and applied to the distillation of coal with almost immediate success.

In 1810 Napoleon offered a prize of a million francs to whoever would invent a practical machine for spinning flax. Philippe Girard took out a patent 67 days later, and in 1813 had two spinning-mills in working order. Napoleon's fall in the following year deprived him of the promised prize, and in 1826, when he visited England, he found the English in possession of his drawings, and using his machines in several huge mills. Girard, who had been one of the richest men in France before the Revolution, died in Paris in abject poverty in 1845, and may well have been in Béranger's mind when this song was written.

ll. 15–16. *Pour l'émeute encore une voix. Nous n'avons eu que trop d'idées.* The Revolution of February, 1848, had been caused mainly by the adverse economical conditions and the socialistic and communistic doctrines prevalent at the time, and the first act of the Provisional Government had been to open large 'ateliers nationaux' to cope with the immediate wants of the unemployed. Thus the State was converted into a master manufacturer, to whose service, as the pay was good and the supervision not over-strict, flocked all the lazy, skulking mechanics of Paris and the Provinces. They numbered over 100,000, and it soon became apparent that their maintenance at the public expense was ruining both the Treasury and all the private tradesmen. An attempt made in June to dismiss part of the workmen produced one of the bloodiest 'émeutes' Paris had yet seen. These workmen,

who in 1814 'had not yet learnt how to throw up barricades,' had since had ample opportunity to become proficient at the game; they entrenched themselves in almost impregnable positions, which they defended with desperation. The battle began on the 23rd of June, and lasted four days; the insurgents were at length subdued by the superior force of the troops of the line and the 'Garde Nationale.' Thousands had been slain, among them Monseigneur Affre, the venerable Archbishop of Paris, who had climbed a barricade to exhort the rioters to peace.

l. 19. *De l'Institut les souverains.* The 'Institut de France' comprises the Académie Française, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Académie des Sciences, Académie des Beaux-Arts, and Académie des Sciences morales et politiques.

l. 39. *Sans tambour que peut le savoir?* 'Savoir' is a substantive here. 'What can knowledge achieve without beating a drum?'

l. 57. *Du fisc.* A strictly protective policy was followed in France until the reign of Napoleon III, who was the first since the Revolution to negotiate commercial treaties with England and the other countries of Europe on a basis of reciprocity.

Le Chapelet du Bonhomme. (Page 149.)

Written between 1847 and 1851.

Legouvé writes: 'M. Cousin regardait cette chanson comme un des chefs-d'œuvre de la poésie française; elle résume toute la philosophie de Béranger.'

l. 1. *Sur le chapelet de tes peines.* 'Chapelet' means literally a string of beads, or 'grains,' arranged in five groups of ten, separated from each other by a larger bead. *Réciter son chapelet* is to 'tell one's beads,' and figuratively: *Réciter le chapelet de ses peines*, 'to tell the tale of one's woes.'

l. 26. *on rejoint ce qu'on aime.* We join those whom we love (beyond the grave).

l. 41. *Le bonhomme enfin de sourire.* Cf. note to Le Matelot breton, l. 18.

Adieu! (Page 151.)

So far as we know, this is the last song Béranger ever wrote. It dates from 1851, and was probably written between the months of March and July. Béranger had a serious illness at that time, and no doubt thought his end was very near.

He writes to some lady friends on the 1st of July : ' Je crains que les journaux ne vous portent de mauvaises nouvelles de ma santé. . . . Je viens d'éprouver une grande secousse, que je voyais arriver depuis plus de quatre mois. Le danger a passé vite, et me voilà occupé à ravitailler une vieille place qui ne vaut guère la peine que je prends. En effet, il me paraît assez sot de restaurer une masure qui compte soixante et onze ans de services, et que vont abandonner grand train mémoire, esprit, intelligence et le reste. J'ai peu souffert pendant la maladie : c'est beaucoup. Il en est sans doute de la douleur comme de la pauvreté, dont je n'ai jamais complètement perdu les habitudes. On les sent d'autant moins qu'on les a beaucoup ressenties.'

l. 9. *dix rois*, i. e. the monarchs of the Coalition.

l. 16. *L'Egalité.* Napoleon I once said that of the republican motto ' Liberté, Égalité, Fraternité ' it is the word ' Égalité ' which the French seem to prize most.

fera sa gerbe, ' will reap its harvest.'

l. 20. *Qui dans ton champ ne butina jamais.* With his last word Béranger once more reminds the world of the fact that he never made any selfish use of his political influence.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie et l'iconographie de l'œuvre de Béranger et des ouvrages qui s'y rapportent ont été très soigneusement dressées par J. Brivois : *Bibliographie de l'œuvre de P.-J. de Béranger*, 1876, in-8°.

L'on pourra consulter aussi le Catalogue général du British Museum (Printed Books) et le Supplément.

Cette bibliographie de l'œuvre, des traductions, et des ouvrages, pamphlets et articles de polémique littéraire et politique qui s'y rapportent, est immense ; il suffira d'énumérer ici ce qu'elle contient d'essentiel.

I. Principales Éditions.

Édition collective de 1833–34, 4 vol. in-8° (avec notice anonyme par Abel Hugo).

Edition de 1835, 3 vol. in-32 (revus par l'auteur).

Édition de 1835–36, 3 vol. in-8° (avec 120 sujets dessinés par Grandville et Raffet).

Édition de 1846–48, 2 vol. in-8°.

Édition elzévirienne de 1846, in-32.

Édition nouvelle de 1849, in-8° (illustrée et augmentée de dix chansons nouvelles).

Œuvres posthumes de Béranger. Dernières chansons, 1834 à 1851.

Ma Biographie. Notes de Béranger sur ses anciennes chansons, 1858, in-16.

Ma Biographie, 1857, in-8°.

Correspondance de Béranger, recueillie par Paul Boiteau, 1860, 4 vol. in-8°.

II. Éditions en Vente courante (Garnier Frères, Paris).

1. Œuvres complètes de Béranger (Chansons, Biographie et Correspondance). Gravures sur acier. 9 vol. in-8°.

Un des volumes contient la musique des chansons, revue par F. Bérat.

2. Chansons de Béranger, édition populaire illustrée; 1 vol. gr. in-8°.

3. Édition elzévirienne in-32, en 2 vol. :

Vol. I : Œuvres complètes de Béranger.

Vol. II : Œuvres posthumes de Béranger, avec 'Ma Biographie,' appendice, et notes de Béranger.

4. Béranger, Œuvres complètes, 4 vol. gr. in-18.

III. Traductions des Chansons.

Les meilleures chansons de Béranger ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe : nous citons ici quelques traductions anglaises, sans prétendre en avoir fait le dénombrement complet ; l'on trouverait par exemple dans les revues et *magazines* publiées depuis 80 ans quantité de traductions, signées ou anonymes, de chansons isolées.

Béranger. One Hundred Songs, with translations by W. Young, French and English. London, 1847. in-12.

Béranger. Two Hundred of his Lyrical Poems, done into English verse by W. Young. New York, 1850. in-12.

Songs of Béranger, translated by the author of the 'Exile of Idria.' London, 1837. in-12.

Béranger's Songs of the Empire, the Peace and the Restoration, translated into English verse by R. B. Brough. London, 1856. in-8°.

Béranger's Lyrical Poems, selected and translated by W. Anderson. Edinburgh, 1847. in-16.

A Selection from the songs of De Béranger, in English verse by W. Toynbee. London, 1886. in-8°.

(Le même ouvrage a été publié aussi dans la série des *Canterbury Poets*.)

Voir aussi : W. M. Thackeray, Ballads, London, 1855, in-8°.

L'on trouvera un choix de traductions par les auteurs nommés ci-dessus, et par d'autres encore, dans l'ouvrage suivant : 'Béranger's Poems in the Versions of the best Translators ; selected by W. S. Walsh. London, 1888, in-8°.'

IV. Principaux Ouvrages et Articles consultés pour la Préparation de cette Édition.

(*Les plus importants sont marqués d'un astérisque.*)

*Sainte-Beuve. Portraits Contemporains, art. 'Béranger,' T. I, 1833.

*Sainte-Beuve. Causeries du Lundi, art. 'Béranger,' T. II, 1850.

Sainte-Beuve. Nouveaux Lundis, art. 'Béranger,' T. I, 1861.

Gustave Planche. *Revue des Deux Mondes*, juin 1850.

Émile Montégut : 'Nos Morts contemporains,' 1857 et 1858.

Savinien Lapointe : 'Mémoires sur Béranger,' 1857.

Ernest Renan : 'La Philosophie de Béranger,' *Journal des Débats*, 17 décembre 1859.

*Paul Boiteau : 'Vie de Béranger,' 1861.

Napoléon Peyrat : 'Béranger et Lamennais,' 1861.

*Arthur Arnould : 'Béranger, ses Amis, ses Ennemis, et ses Critiques,' 1864.

*Jules Janin : 'Béranger et son Temps,' 1866.

Charles Causeret : 'Béranger' (Collection des Classiques populaires), 1895.

*Article 'Béranger' dans la *Grande Encyclopédie*.

*Article 'Béranger' dans le *Dictionnaire des Littératures* de Vapereau.

E. Legouvé : 'Le Béranger des Écoles,' édition de 1894, notice.

*Professor Martin Hartmann : 'Béranger : Ausgewählte Lieder,' Leipzig, 1900, notice et notes.

Oxford : Printed at the Clarendon Press by Horace Hart, M.A.

CHANSONS CHOISIES

BÉRANGER